

Gérard DUMÉNIL

**LA POSITION DE CLASSE  
DES CADRES  
ET EMPLOYÉS**

**La fonction capitaliste parcellaire**

1ère édition: Presses Universitaires de Grenoble (1975)

Les références à l'œuvre de Marx sont données dans les éditions d'usage courant. On utilise à cette fin les abréviations suivantes:

- P : La Pléiade.
- S : Éditions sociales.
- W : “Werke”, Dietz Verlag.
- A : Anthropos.
- E : Europä Verlag.
- 10/18 : Collection 10/18.

“L” signifie “Livre”, “T”, “Tome”, et “/”, l'absence d'un extrait dans une édition.

A l'exception de quelques remarques entre crochets, et de quelques corrections orthographiques et de ponctuation, ce texte restitue le texte originel. Je remercie Dominique Lévy pour son aide dans la préparation de ce document.

Ce texte fut rédigé en 1972, sur la base de notes prises à Alger entre 1969 et 1971. Certaines formulations de la conclusion m'apparaissent rétrospectivement timides, compte tenu de travaux ultérieurs. Au début des années 1970, à quelques exceptions près, le niveau d'intolérance était particulièrement élevé.

Gérard Duménil  
Décembre 1999.

## Introduction

Mettre au centre de ses préoccupations le problème de la définition de la position de classe des cadres et employés, c'est se fixer un thème de recherche qui peut être abordé sous les angles les plus divers. On pourrait accumuler statistiques, analyses et observations de toutes origines et se demander, à la lumière de ces matériaux, ce que sont les cadres et employés, quels sont leurs revenus, leurs consommations, leur mode de vie, etc. Chacun sait cependant que l'appréhension de ce type de données, qui n'est pas précédée de la définition des objets théoriques qui permettent de mettre en lumière dans le chaos phénoménal les éléments rationnels, est vouée par avance à l'échec. Il nous semble que la véritable difficulté de concevoir la position sociale des cadres et employés et la signification du développement numérique de ce groupe professionnel ne prend pas sa source dans la méconnaissance de certaines données observables dont la révélation résoudrait définitivement le problème, mais dans la complexité de la réflexion théorique. Un tel "décryptage" des observations phénoménales ne correspond, de toute façon, en aucun cas, à la perspective qui a été retenue dans la conduite de cette recherche. On a choisi délibérément de limiter le champ de cette étude à la mise en évidence de l'éclairage que jette sur ce problème l'œuvre économique de Marx, et pour l'essentiel *Le Capital*.

On ne tentera pas ici de justifier la référence quasi exclusive à l'œuvre de cet auteur, elle repose de toute évidence sur la conviction personnelle de son pouvoir explicatif vis-à-vis de la réalité contemporaine. La démonstration que l'on voudrait faire ici se trouve être justement celle de la pérennité de la valeur explicative d'une théorie, élaborée il y a plus d'un siècle, vis-à-vis de la société contemporaine.

Dans l'œuvre économique de Marx, nous distinguons soigneusement l'exposé scientifique des concepts et des lois économiques, de la formulation des innombrables opinions, remarques de toutes sortes.

Marx ne traite pas directement du problème que nous étudions ; de telles remarques explicites sur des thèmes connexes nous aident cependant à progresser dans l'analyse, mais c'est de la référence aux concepts et lois fondamentaux de la théorie marxiste que nous attendons l'obtention des conclusions principales. Il existe une lecture et un usage des analyses de Marx qui tendent à le doter d'une sorte d'"infaillibilité" comparable à celle que les Catholiques ont octroyée à leurs Papes. On se saisit de cette façon de la moindre remarque, et, imprégné d'un respect qui justifie les railleries des adversaires les plus virulents, on résout définitivement une question complexe. La surprise est grande lorsque l'on trouve quelques dizaines ou centaines de pages plus loin, des notations qui semblent militer dans un sens opposé. La scientificité de l'analyse de Marx ne réside pas, à nos yeux, dans cette "vérité" de tous les instants et de tous les propos ; ces notations quelque géniales qu'elles soient, ont la relativité de toute opinion. Tout autre est la signification de l'exposé du concept scientifique lui-même et de ses lois, et sur l'exemple des cadres et employés de la société contemporaine, on voudrait montrer dans cette courte recherche la permanence de leur valeur explicative. La société capitaliste se transforme, mais le concept de capital reste immuablement ce qu'il est<sup>1</sup>.

---

1. Les concepts fondamentaux de la théorie économique doivent être considérés vis-à-vis de l'analyse phénoménale, comme autant d'outils de connaissance. Seule la conjonction de leur valeur explicative permet d'accéder à la rationalité du phénomène.

Pour reprendre les termes de Marx lui-même : au "concret réel", l'analyste doit opposer le "concret pensé" (Introduction de 1857), ou pour utiliser une formulation qui nous est propre : aucun phénomène ne s'analyse à la lumière d'un seul concept, d'une seule théorie.

La construction de la "problématique" — le choix et l'organisation des concepts opératoires — conditionne la portée de l'analyse et ne résout qu'une fraction déterminée de la complexité du phénomène étudié. A notre sens, les diverses sciences ne se distinguent que par leurs concepts, et non par leurs objets. Le phénomène qu'il soit "social" ou non, est toujours "total". Il ne devient rationnel qu'à la conjonction des valeurs explicatives des concepts de l'Économie politique (valeur, marchandise, capital...), du Matérialisme Historique (mode de production, lutte des classes...), de la Sociologie, s'il existe une telle science etc. La résolution de certaines articulations phénoménales telles que celles auxquelles se trouvent confrontés l'économiste, l'historien ou le sociologue, mobilise les concepts et lois des sciences les plus diverses, de l'Économie politique à la Physique ou à la Psychanalyse. Cette conception est diamétralement opposée

Oui, au commencement du *Manifeste*, Marx a écrit des phrases que l'on pourrait considérer comme troublantes :

Toutefois, notre époque—l'époque de la bourgeoisie—se distingue des autres par un trait particulier : elle a simplifié les antagonismes de classes. De plus en plus, la société se divise en deux grands camps ennemis, en deux grandes classes qui s'affrontent directement : la bourgeoisie et le prolétariat<sup>2</sup>.

---

à celle qui prévaut dans certains milieux marxistes et connaît de nos jours une grande vogue ; Lukacs la résumait en 1923 dans son ouvrage "Histoire et conscience de classe" :

"Pour le Marxisme, il n'existe pas en fin de compte une science du droit, une Économie politique, une Histoire, et ainsi de suite, séparées mais exclusivement une seule et unique science historico-dialectique du développement de la société comme totalité" (p. 40).

Certes, il n'existe pas de faits économiques, mais il existe bien une Économie politique.

Cela ne signifie pas que les divers concepts et lois doivent être considérés comme équivalents. Un concept tel que celui de "production capitaliste" assume une fonction d'"appréhension" et non d'"appropriation" rationnelle comme le concept de capital. Le premier ne possède qu'une rationalité dérivée induite par l'éclairage conjoint de totalités du second type. A la base de phénomènes caractéristiques d'une telle société se trouve le concept de capital comme fondement nécessaire de toute problématique ; c'est pourquoi on appelle cette société capitaliste. Sur ce fondement, l'analyste élabore un édifice conceptuel d'une complexité variable, le moindre processus phénoménal ne devenant rationnel qu'à la lumière commune que projette sur lui l'opération concomitante de ces outils. De l'incompréhension de ces mécanismes dérivent les interprétations vulgaires de la réalité capitaliste d'une société déterminée comme entièrement soumise à une rationalité capitaliste, ou comme l'étant pour la plus grande part et ne l'étant pas pour une autre part dite "résiduelle". Il en est de même du concept de "classe sociale", appréhension d'une diversité phénoménale qui ne s'organise, ne se structure dans l'esprit de l'analyste — ne lui devient rationnel — que sous l'effet de la valeur explicative conjointe des catégories — concepts élémentaires — des diverses sciences. La démonstration géniale de Karl Marx est celle de la permanence dans toute problématique d'un phénomène de classe en société capitaliste, comme élément fondamental, du concept de capital. Dans la multitude des phénomènes élémentaires, un éclairage d'une intensité particulière est donc jeté sur les faits de production. Cependant, sur cette détermination première, s'élabore un monde de différenciations secondes.

2. P TI 162 - S (bilingue) 33.

Il ne s'agit pas là d'une remarque de médiocre importance. Résout-elle définitivement notre problème ? Il nous semble que non. Dans ce texte, Marx dresse un gigantesque tableau de l'évolution sociale et, vis-à-vis de la préoccupation sous-jacente à l'ensemble de l'analyse, vis-à-vis de son intention démonstrative, il faut, sans conteste, considérer cette vision comme géniale. Peut-on en déduire que Marx y réfute toute possibilité de développement de groupes marginaux de nature plus complexe, dont l'importance pourrait aller croissant, la société capitaliste ne cessant de se transformer sous l'effet de la dynamique même du capital ? C'est bien mal connaître l'auteur du *Manifeste* que de lui prêter de telles intentions simplificatrices. L'étude des développements du *Capital*, le recours aux exposés scientifiques des concepts et lois fondamentaux, nous prouvera très largement le contraire. On peut discuter à en perdre haleine : Marx en 1848 pensait-il que ne se maintiendrait, ou même ne se développerait aucune classe intermédiaire ? On laissera le soin de trancher aux spécialistes en marxologie.

Plus surprenant pourrait être l'aspect délibérément économique qui est donné à la problématique de cette étude. Les œuvres politiques et même journalistiques de Marx n'apportent-elles pas une lumière plus adéquate sur ces problèmes ; en particulier n'est-ce pas à partir d'écrits tels que *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, *La guerre civile en France 1871* ou *Les luttes de classe en France 1848-1850* qu'il conviendrait de poser la question fondamentale de la définition de la classe sociale en général. Il y avait là matière à une recherche spécifique.

Cette question dont on connaît la complexité, on pourrait la supposer résumée, sinon résolue dans la très courte formule posée ainsi comme un postulat : toute classe se définit par rapport à la position qu'elle occupe vis-à-vis des moyens de production. Resterait alors à préciser ce qu'il faut entendre par "position vis-à-vis des moyens de production". On peut ainsi faire référence au rapport de propriété dans son acception purement juridique. Le problème de la définition des classes en mode de production capitaliste se réduit alors à l'alternative : être propriétaire ou ne pas l'être, et la question de la position de classe des cadres et employés est aisément et fallacieusement résolue. De la constatation du rapport de "non-propriété" des cadres et a fortiori des employés, vis-à-vis

de l'entreprise, on déduit leur position de classe en en faisant de simples prolétaires. Il se trouve en fait que la problématique de l'Économie politique permet de donner un contenu spécifique à ce rapport social qui en réfléchit toute la richesse interne par-delà la simple consécration juridique du rapport.

Avant d'aborder la matière elle-même, et conformément à la perspective générale définie ci-dessus, on tentera de résumer très brièvement l'exposé de deux concepts qui dominent l'ensemble de cette étude : le concept de capital et le concept de travail productif. Un nombre considérable d'aspects de la théorie de Marx, jouent dans cet exposé des rôles plus ou moins importants. A moins de transformer cette étude en une présentation des analyses du *Capital*, reléguant au second plan le problème des cadres et employés, il nous est impossible de rendre, même brièvement, compte de la totalité des éléments théoriques qui seront mobilisés ci-dessous. Si nous plaçons en tête de cet ouvrage deux rappels concernant les concepts de capital et de travail productif, c'est, d'une part, parce que ces deux notions jouent un rôle déterminant dans l'analyse de la position de classe des cadres et employés, et, d'autre part, parce que les articulations théoriques les plus fondamentales sont souvent les plus mal connues. On supposera, par exemple, que le lecteur possède une idée plus ou moins précise de la théorie de la péréquation des taux de profit, mais on lui demandera d'accepter de reconsidérer un instant l'exposé d'articulations théoriques dont la péréquation des taux de profit devrait supposer la connaissance — le paradoxe est cependant plus apparent que réel.





# Rappels théoriques

## 1 - Le concept de capital

Lorsqu'il écrit le livre I du *Capital*, Marx n'aborde pas dès les premières pages de son ouvrage le thème du Capital lui-même. Il donne à la section I du livre I le titre: "Marchandise et monnaie" et y analyse la marchandise, par référence à la célèbre distinction d'Adam Smith, comme unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Cette marchandise ne possède aucune des déterminations propres à la marchandise *capitaliste*; en particulier, les marchandises sont supposées s'échanger à leur valeur — ce qui n'est jamais le cas, si ce n'est fortuitement, en production capitaliste. *Le Capital* — l'ouvrage — s'ouvre donc sur l'analyse de la marchandise et non directement sur celle du capital: en effectuant ce détour, l'auteur parvient à l'exposé du concept de "valeur" qui sert de fondement logique à celui de "capital", comme on va le voir.

C'est à la section II du livre I que Marx entre véritablement dans le vif de son sujet. Il y définit le capital comme de la valeur douée de la capacité remarquable de s'accroître:

La valeur devient donc valeur progressive, argent toujours bourgeonnant, poussant, et comme tel capital<sup>1</sup>.

On relève dans le manuscrit des "Théories..." une formule tout à fait comparable reproduite par Maximilien Rubel dans ses *Matériaux pour l'Économie*:

Valeur qui se valorise elle-même, valeur qui crée de la valeur, augmente en valeur, reçoit un accroissement de valeur<sup>2</sup>.

Cet accroissement de la valeur-capital ne peut s'opérer qu'au fil d'un *mouvement* que Marx appellera au livre II le "cycle de

---

1. P TI 701 - S LI TI 159 - W T23 170.

2. P TII 386 - W T26 1368.

mutations formelles” : le capitaliste réalise une avance une somme d’argent  $A$  d’une valeur déterminée — il acquiert diverses marchandises  $M$  et par la revente — peu importe, pour le moment, ce qui intervient entre l’achat et la revente — il récupère une somme d’argent  $A'$ . La valeur initialement avancée sous la forme  $A$  s’est muée en marchandise  $M$  pour se reconvertir en une somme d’argent  $A'$  supérieure à  $A$ . C’est le cycle  $A — M — A'$ .

La valeur passe constamment d’une forme à l’autre sans se perdre dans ce mouvement. Si l’on s’arrête soit à l’une soit à l’autre de ces formes, dans lesquelles elle se manifeste tour à tour, on arrive aux deux définitions : le capital est argent, le capital est marchandise ; mais en fait la valeur se présente ici comme une substance automatique, douée d’une vie propre qui, tout en changeant ses formes sans cesse, change aussi de grandeur, et spontanément, en tant que valeur mère, produit une pousse nouvelle, une plus-value et finalement s’accroît par sa propre vertu. En un mot, la valeur semble avoir acquis la propriété occulte d’enfanter de la valeur, parce qu’elle est valeur, de faire des petits ou du moins de pondre des œufs d’or<sup>3</sup>.

Pour le lecteur qui vient de prendre connaissance des développements de la section I (“Marchandise et monnaie”), les deux aspects de la définition du capital semblent contradictoires : la valeur est censée s’accroître au gré d’une série de mutations de formes correspondant, en fait, à des actes “marchands”, l’achat et la revente ( $A — M / M — A$ ). De la théorie de la marchandise exposée à la section I, on retient deux lois d’une importance déterminante, apparemment tout à fait incompatibles avec l’existence d’une variation non fortuite de la masse de valeur cristallisée dans la marchandise et l’argent à la suite d’un simple changement de forme ou d’une série de tels changements (actes élémentaires d’“achat” et de “vente”) :

1. La loi de la valeur : la substance de la valeur est du travail, le temps de travail en est la mesure.
2. La loi des échanges : les marchandises s’échangent à leur valeur, que cet échange s’opère sans intermédiaire ou qu’il se trouve médiatisé par l’argent ( $M — M$  ou  $M — A — M$  donc séparément  $M — A$  et  $A — M$ ).

---

3. P TI 700 - S LI TI 157 - W T23 168.

Grâce à ces deux lois, on comprend qu'à travers l'échange des marchandises, les échangistes aliènent leurs travaux respectifs compte tenu de l'intensité, de la complexité des tâches considérées.

Dans un tel univers logique, quels que soient le nombre et la complexité des mutations successives d'une même masse de valeur, son montant ne saurait se trouver modifié. Pour l'analyste qui ne possède que le concept de marchandise et ses lois, ce processus d'accroissement de la valeur au fil d'un "cycle de mutations formelles", demeure absolument irrationnel. De l'analyse de la marchandise, Marx a déduit que le travail constitue la "substance" de la valeur des marchandises et que le temps de travail en permet la mesure ; de la théorie de l'échange des marchandises, il a déduit que cet échange s'opère sur la base de l'égalité des valeurs ; cette détermination ne s'est nullement trouvée remise en cause par l'apparition de l'argent comme intermédiaire des échanges. Dans cette logique strictement "marchande" (gouvernée par le concept de marchandise et ses lois), la mutation A...A' ne pourrait être que l'expression d'un rapport accidentel : l'un des échangistes est dupé par l'autre.

C'est l'exposé du concept de capital et de ses lois qui seul permettra de rendre ce processus rationnel. A la simple "définition" du capital comme valeur qui s'accroît, il convient en effet de substituer l'exposé du concept lui-même. La définition ne "définit", en réalité, que l'ambiguïté car une valeur douée de la propriété d'"auto-accroissement" n'est plus à proprement parler de la valeur. La simple définition du capital, par référence à la valeur, contient donc la nécessité de son dépassement.

Cet exposé du concept de capital, Marx va le développer en deux temps :

— En premier lieu, il analyse le capital comme valeur qui s'accroît. C'est l'objet du livre I.

— En second lieu, il traite du "mouvement", des mutations formelles : le capital en tant que valeur en mouvement. (La valeur avancée est argent, elle devient marchandise... etc.). C'est l'objet du livre II.

Il est très intéressant de constater que les deux "volets" de cet exposé correspondent très exactement aux deux éléments qui composaient la définition.

Lorsque l'auteur analyse la "valorisation", il fait totalement *abstraction* des déterminations propres du procès de "circulation" et réciproquement. D'une façon générale, Marx pose l'abstraction en principe : tout ce qui n'a pas été explicitement introduit n'existe pas pour lui, l'analyse est toujours menée au sein d'un champ dont les éléments ont été produits—en théorie—tour à tour. Marx se réclame parfois lui-même de ce procédé, justifiant sa démarche, il écrit, par exemple, au livre III :

... le capital marchand en tant que tel n'existait pas encore pour nous à ce moment...<sup>4</sup>.

Mais ce qu'il y a de particulièrement révélateur dans l'œuvre économique de Marx, ce n'est pas tant la déclaration occasionnelle de l'attachement à une certaine méthode, que la constatation de la fidélité effective à un procédé qui implique bien davantage que sa formulation explicite le laisserait supposer.

En parfaite conformité avec ce principe, Marx va étudier successivement, comme deux objets théoriques parfaitement distincts, les procès de valorisation et de circulation du capital.

### 1. *La valorisation du capital*

La solution du problème de la valorisation est bien connue. Il existe une marchandise, la seule que possède le prolétaire, sa force de travail, dont la valeur d'échange est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à la production des subsistances<sup>5</sup> des travailleurs, et la valeur d'usage est le travail lui-même. Le capitaliste achète la force de travail à sa valeur, en pleine conformité avec les lois "marchandes" rappelées plus haut. Cependant, le producteur est susceptible de travailler pendant plus de temps que n'en exige la production de ses subsistances. Il reçoit un salaire qui lui permet d'acquérir des marchandises dont la fabrication requiert moins de travail que celui que son activité productrice a cristallisé dans le corps des marchandises résultant de son propre travail.

4. P TII 1058 - S LIII TI 295 - W T25 295.

5. Par "subsistances", il faut entendre "consommations ouvrières". Il n'est pas question ici d'un quelconque "minimum vital".

Parmi l'ensemble des marchandises que le capitaliste achète, il faut donc distinguer, du point de vue de la valorisation, deux types de biens particuliers :

— les matières premières, carburants et lubrifiants... La valeur-capital qui connaît cette destination correspond au capital constant  $c$ . Marx fait usage de l'épithète "constant" parce que cette fraction du capital ne se met pas en valeur. La somme de valeur consacrée à cette acquisition ne varie pas ;

— la marchandise "force de travail". La valeur-capital avancée en vue de l'acquisition de la force de travail est dite capital variable  $v$ , parce que le producteur cristallise dans son produit plus que cette première somme de valeur. Cette fraction de l'avance connaît donc une "variation", un accroissement, la plus-value désignée par les deux lettres  $pl$ .

Marx écrit :

La production de plus-value n'est donc pas autre chose que la production de valeur prolongée au-delà d'un certain point. Si le procès de travail ne dure que jusqu'au point où la valeur de la force de travail payée par le capital est remplacée par un équivalent nouveau, il y a simple production de valeur ; quand il dépasse cette limite, il y a production de plus-value<sup>6</sup>.

En définitive, si l'on examine la valeur d'une marchandise "capitaliste", elle se décompose en trois fractions :  $c$ ,  $v$  et  $pl$  ; la valeur totale s'écrit  $c + v + pl$ . La somme  $c + v$  correspond à la fraction du capital avancé transmettant sa valeur au produit et  $pl$  à la "pousse nouvelle". La théorie de la valorisation nous apprend que la plus-value  $pl$  n'a été, en réalité, engendrée que par une fraction de l'avance  $v$ .

## 2. La circulation du capital

Au livre II du *Capital*, d'une lecture plus difficile et dont on ne prend trop souvent en considération que les fameux schémas de reproduction, Marx développe la théorie de la circulation du capital,

---

6. P TI 746 - S LI TI 195 - W T23 209.

du cycle : le “mouvement” de la définition de la section II du livre I.

Quel que soit le type de marchandises que le capital avancé sert à acquérir, chaque fraction élémentaire, chaque “atome” de l’avance revêt successivement les formes capital-argent A, capital-marchandise M et capital productif P. Le capital revêt la forme “capital productif” lorsque la valeur avancée est cristallisée dans le corps des matières premières ou des machines ou de la force de travail au cours du procès de travail, “dans l’atelier” pourrait-on dire.

La valeur-capital parcourt ainsi un cycle que l’on peut écrire indépendamment de la valorisation :

$$\begin{aligned} & A - M \dots P \dots M - A \text{ ou} \\ & M - A - M \dots P \dots M \text{ ou} \\ & P \dots M - A - M \dots P. \end{aligned}$$

Le capitaliste achète des marchandises (A — M) qui, soustraites à la sphère de la circulation, demeurent dans l’atelier (P) d’où sort, en définitive, le produit qui est revendu (M — A). Les deux autres formules du cycle sont aisées à commenter en des termes comparables.

Les diverses fractions du capital avancé ne parcourent pas toutes au même rythme le cycle décrit ci-dessus. Ce n’est pas l’ensemble du capital qui revêt la forme A puis la forme M etc. mais un ensemble de fractions élémentaires qui parviennent successivement et simultanément aux divers stades du cycle :

C’est pourquoi le cycle effectif du capital industriel en sa continuité n’est pas seulement l’unité des procès de circulation et de production, mais l’unité de ces trois cycles sans exception. Mais il ne peut constituer cette unité qu’à la condition que les différentes parties du capital traversent tour à tour les phases successives du cycle, puissent passer d’une phase, d’une forme fonctionnelle, à l’autre, c’est-à-dire que le capital industriel, en tant qu’ensemble de ces fractions, soit engagé simultanément dans des phases et des fonctions différentes et ainsi décrive simultanément les trois cycles. La succession de ces fractions est conditionnée ici par leur juxtaposition, c’est-à-dire par la division du capital. Ainsi, dans la structure articulée de la fabrique, le produit se trouve tout aussi continuellement aux différentes

étapes de son procès de formation qu'il est en train de passer d'une phase de production à l'autre<sup>7</sup>.

Les formules ci-dessus n'ont de signification que vis-à-vis de ce que nous avons appelé l'"atome" de capital. L'achat d'une masse de matières premières, par exemple, rend solidaires dans la mutation  $A-M$ , un nombre indéterminé de tels atomes. Le rythme de consommation productive de ces matières détermine, à son tour, la vitesse d'incorporation de ces atomes au produit fini. Chaque élément primitif de l'achat se trouve alors soudé aux autres composantes du coût de la marchandise. L'atome qui avait accompli la mutation  $A-M$  comme fraction de la valeur de la matière première, réalise la mutation  $M-A$  aux côtés d'autres éléments, au sein de la marchandise produite. Le cycle dans sa continuité  $A-M \dots P \dots M-A$  n'est identifié que vis-à-vis de cette fraction élémentaire. L'ensemble de la vie financière de l'entreprise s'analyse comme l'intrication extrêmement complexe de semblables unités de flux.

De l'ensemble de ces mouvements élémentaires, il résulte qu'à un moment donné, la totalité du capital revêt pour une part la forme  $P$ , pour une autre part la forme  $M$  et pour une part la forme  $A$ . L'ensemble du capital avancé  $K$  s'analyse comme la somme :  $/P/ + /M/ + /A/$ . De la notion "du" capital, on parvient ainsi à celle d'"un" capital, le capital d'une entreprise tel que le bilan en opère la totalisation comme somme des divers éléments du patrimoine à un instant donné dans leur forme d'existence du moment.

On relève au livre II :

En fait, si dans la première section, nous avons examiné principalement les formes successives que le capital revêt et dépouille constamment dans son cycle, dans la deuxième, nous avons vu comment dans ce flux et cette succession de formes, un capital de grandeur donnée se divise simultanément, mais dans des proportions variables, en capital productif, capital-argent et capital-marchandise<sup>8</sup>.

D'une manière un peu comparable à la démarche qui l'avait amené à distinguer, au cours de l'étude de la valorisation entre capital constant et capital variable, Marx oppose, du point de vue du

7. P TII / - S LII TI 95 - W T24 107.

8. P TII 507 - S LII TII 9 - W T24 353.

cycle des mutations formelles, capital fixe et capital circulant. Une partie des marchandises acquises, les équipements (immeubles et machines notamment) transmettent leur valeur au produit sans que disparaisse leur substance. Elles ne sont pas véritablement consommées, comme des matières premières ou des sources d'énergie, ou encore la force de travail, mais subissent une usure ou une simple obsolescence. La partie de la valeur capital cristallisée dans ces équipements constitue le capital fixe. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer l'épithète, le capital fixe "circule" également, plus lentement en général :

Cette partie du capital constant cède de la valeur au produit dans la mesure où elle perd, avec sa propre valeur d'usage, sa propre valeur d'échange<sup>9</sup>.

Et, tout à fait explicitement :

Cette partie de la valeur-capital fixée dans le moyen de travail circule comme n'importe quelle autre partie<sup>10</sup>.

### 3. *Valorisation et circulation*

Pour saisir la véritable nature du profit et parvenir à l'expression de son taux, il faut avoir exposé les deux "sous-structures" dont l'unité constitue le concept de capital. C'est pourquoi la prise en considération du profit n'intervient qu'au livre III alors que l'exposé du concept de capital proprement dit a été mené à son terme—du moins, en serait-il ainsi si Marx avait achevé le livre II.

Il faut savoir que l'ordre de publication des "Livres" du *Capital* ne correspond pas à celui de leur rédaction. En simplifiant quelque peu les choses, on peut affirmer que Marx avait rédigé les manuscrits du Livre III en premier lieu. Il prépara ensuite le Livre I qui fut publié en allemand et traduit en français sous le contrôle de Marx lui-même. Dans la dernière partie de son existence, l'auteur tenta huit rédactions du Livre II. Ce fut Engels qui, après la mort de Marx publia une version des Livres II et III. Le fait que les manuscrits du Livre II aient été rédigés très tardivement est d'une importance

9. P TII 589 - S LI TI 145 - W T24 158.

10. P TII 590 - S LI TI 145 - W T24 159.



considérable vis-à-vis de la compréhension de l'œuvre de Marx. Le Livre III souffre terriblement de la non-clarification des analyses du Livre II concernant le “cycle du capital”. Cela explique que Marx note au Livre III le profit selon la formule  $pl/(c + v)$  qui fait évidemment abstraction de la structure de circulation du capital. La somme  $c + v$  ne désigne pas une avance, mais un flux. Il faut lui substituer l'agrégat que nous avons noté  $/P/ + /M/ + /A/$ .

Le taux de profit rapporte l'ensemble de la plus-value obtenu au montant total de l'avance  $pl/K$ , le souci du “capitaliste” est évidemment de rendre ce taux maximal; on parvient ainsi à la notion d'une activité capitaliste dont l'analyse suppose la référence aux deux structures élémentaires dont les traits principaux ont été rappelés plus haut. C'est dans cette optique que la dichotomie valorisation/circulation dominera la majeure partie de cette étude.

## 2 - Le concept de travail productif

Pour présenter les deux brèves analyses de cette introduction on a utilisé plus haut la formule “rappels théoriques”. Si l'expression semblait pleinement justifiée en ce qui concerne le concept de capital elle s'avère moins adéquate dans le cas présent. Il conviendrait peut-être de parler ici de “mise au point théorique”, car contrairement à l'exposé du concept de capital, la question de la détermination du caractère productif d'un travail, dans l'œuvre de Marx, reste à préciser.

Sur un thème comme celui-ci, s'impose la définition d'un certain nombre de repères chronologiques qui fixent les principaux jalons d'une maturation jamais achevée, à notre avis, de la pensée de l'auteur. On prendra en considération trois étapes importantes :

— le manuscrit intitulé par Engels “Contribution à la critique de l'Économie politique” (dont font partie les cahiers qui servirent de base à la publication des *Théories...* ) et le chapitre “inédit” du *Capital*: “Résultats du processus immédiat de la production”. La date de rédaction de ce dernier document est controversée, mais ces travaux sont approximativement contemporains 1861-1865. Dans ses *Matériaux pour l'Économie*, Maximilien Rubel emprunte à ces deux sources ;

— le livre I du *Capital* publié en 1867 ;

— les manuscrits du livre II (1865-1879).

Au concept de travail productif, Marx donne à notre sens, trois contenus :

a) Est productif tout travail qui produit un résultat et notamment un bien.

b) Est productif tout travail créateur de valeur.

c) Est productif tout travail créateur de plus-value.

Ce sont ces trois notions que l'on va tenter d'expliciter ci-dessous par référence aux trois groupes de manuscrits mentionnés plus haut.

### 1. *Les manuscrits de 1861-1865*

A cette époque, Marx s'attache à opposer le sens "vulgaire" c'est-à-dire "non scientifique" de l'épithète "productif" à son sens scientifique. Pour le langage courant, est productive toute activité qui produit un résultat, mais en production capitaliste, l'Économie politique n'appelle "travail productif" qu'un travail créateur de plus-value :

Du simple point de vue du processus de travail, nous est apparu comme productif le travail qui se réalise dans un produit, plus exactement dans une marchandise. Du point de vue du processus de la production capitaliste, une détermination plus précise vient s'y ajouter : est productif le travail qui valorise directement le capital ou qui produit de la plus-value, donc qui se réalise sans équivalent pour le travailleur, l'exécutant, dans une plus-value représentée dans un incrément supplémentaire de marchandise pour celui qui monopolise les moyens de travail, le capitaliste<sup>11</sup>.

Il ne s'agit pas de nier l'utilité ou l'efficacité de certains travaux, il s'agit de préciser le contenu d'un concept en vue de son intégration au sein d'un système qui délimite une théorie particulière, l'Économie politique. Ce contenu n'a de signification que vis-à-vis des autres concepts et de l'exposé qui en a été donné. Marx "greffe" en quelque sorte la notion d'usage courant sur sa théorie de la valorisation du capital.

---

11. P TII 387 - 10/18 224.

Cependant l'économiste vulgaire<sup>12</sup> n'admet pas cette conception :

L'esprit borné du bourgeois confère un caractère absolu à la forme capitaliste de la production et la considère comme son unique forme naturelle. Il confond donc volontiers la question du travail productif et du travailleur productif, telle qu'elle se pose du point de vue du capital, avec la question du travail productif en général. Dès lors il peut se contenter de la réponse tautologique d'après laquelle est productif tout travail qui produit n'importe quoi, c'est-à-dire qui aboutit à un produit ou à une valeur d'usage, quelle qu'elle soit, bref qui produit un résultat quelconque<sup>13</sup>.

Enfin :

Le but immédiat et le produit proprement dit de la production étant la plus-value, *seul est productif le travail directement créateur de plus-value*, donc directement consommé dans le processus de production pour la mise en valeur du capital ; seul est productif le travailleur qui dépense sa force de travail *pour créer directement de la plus-value*<sup>14</sup>.

Dans ces manuscrits s'entremêlent deux discussions de la plus haute importance :

— le travail du capitaliste et celui de ses fonctionnaires (cadres et employés) est-il productif ? Il s'agit là d'un des points primordiaux auxquels on tentera de répondre dans la suite de cette étude. Ces analyses seront donc prises en compte lorsque ce problème sera explicitement posé (sections II et III) ;

— enfin, une question très provisoirement clarifiée comme la précédente : celle de la production immatérielle capitaliste (services). Marx prend tour à tour l'exemple d'une chanteuse, d'un jardinier et d'un professeur. Il demeure parfaitement fidèle à sa conception du moment. La question déterminante est la suivante :

12. Il ne faut pas confondre, chez Marx, "vulgaire" et "bourgeois". Économie bourgeoise et Économie vulgaire sont deux choses très différentes. Jamais Marx n'aurait parlé d'Économie vulgaire à propos de Smith ou de Ricardo. Il y a pour Marx chez les classiques anglais une démarche scientifique, inachevée, faussée, mais cependant scientifique.

13. P TII 388 - 10/18 225.

14. P TII 387 - 10/18 224.

*ce travail permet-il à un capitaliste d'accaparer une plus-value ?*

Dans l'affirmative, il s'agit d'un travail productif. Dans la négative, d'un travail improductif :

Une chanteuse qui chante comme un oiseau est un travailleur improductif. Lorsqu'elle vend son chant, elle est salariée ou marchande. La même chanteuse, engagée pour donner des concerts et rapporter de l'argent est un travailleur productif, car elle produit directement du capital. Un maître d'école qui donne des leçons n'est pas un travailleur productif. Mais lorsqu'avec d'autres maîtres d'école, il est engagé dans une institution comme salarié pour faire fructifier par son travail l'argent des patrons d'institutions qui commercialisent l'enseignement, il est un travailleur productif. Toutefois, la plupart de ses activités ne tombent guère formellement sous la catégorie du capital : elles appartiennent aux formes de transition<sup>15</sup>.

Cette question, extrêmement délicate à résoudre, nous semble étroitement liée à celles du cadre et de l'employé ; on tentera en annexe d'y apporter une réponse compatible avec les solutions retenues au sujet des cadres et employés.

Dans ces manuscrits, jamais n'est évoqué le deuxième sens rapporté plus haut : "est productif tout travail créateur de valeur". On peut même affirmer que cette conception est réfutée explicitement. On relève cet extrait véritablement surprenant :

Qu'en est-il des artisans indépendants et des paysans qui n'emploient pas de travailleurs, donc ne produisent pas en tant que capitalistes ? Ce sont des *producteurs de marchandises* : ... Ils n'appartiennent donc ni à la catégorie des travailleurs productifs, ni à celle des travailleurs improductifs, bien qu'ils soient des producteurs de marchandises<sup>16</sup>.

Marx s'en tient donc fermement à l'opposition présentée plus haut : au sens "a", il faut substituer le sens "c". Voilà la conclusion incontestable de l'étude de ces manuscrits ou du moins de ce qui en a été publié.

15. P TII 393 - 10/18 233.

16. P TII 401 - W T26.I 382.

## 2. Au livre I du *Capital*

Ce qu'il y a de frappant au livre I du *Capital*, c'est le peu d'importance que revêtent ces problèmes. Lorsqu'il étudie la marchandise et la valeur à la section I, Marx ne fait jamais allusion à la question des services par exemple. C'est à l'occasion de l'analyse de la plus-value que Marx va brièvement introduire ces problèmes et demeurer absolument fidèle à la conception des manuscrits précédents :

— Le travail qui produit un objet matériel est productif, mais cette détermination est “insuffisante en production capitaliste”. L'auteur analyse le procès de travail et écrit :

Si l'on considère l'ensemble de ce mouvement au point de vue de son résultat, du produit, alors tous les deux, moyen et objet de travail se présentent comme moyens de production, et le travail lui-même comme travail productif<sup>(b)</sup>.

La note (b) précise :

Cette détermination du travail productif devient tout à fait insuffisante dès qu'il s'agit de la production capitaliste<sup>17</sup>.

On peut remarquer au passage que Marx ne retient pas cette détermination “matérielle” comme critère de délimitation des travaux productifs et improductifs. L'individu qui confectionne un objet en vue de son usage personnel n'est pas un travailleur productif.

— Est productif tout travail qui rapporte une plus-value :

Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. Là, le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc, n'est censé productif que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital. Un maître d'école, par exemple, est un travailleur productif, non parce qu'il forme l'esprit de ses élèves, mais parce qu'il rapporte des pièces de cent sous à son patron. Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire. Désormais la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre

---

17. P TI 731 - S LI TI 183 - W T23 196.

producteur et produit, mais encore, et surtout, *un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital*<sup>18</sup>.

### 3. *Les manuscrits du livre II*

Au livre II, le ton change complètement et Marx s'attache au deuxième sens proposé plus haut : "est productif tout travail créateur de valeur". Pour déterminer si une fonction est productive, l'auteur pose toujours la même question : ce travail augmente-t-il la valeur du produit ?

Il est impossible de reproduire ici les développements de Marx à ce sujet sans anticiper irrémédiablement sur la suite de cette étude. On trouvera à la section II l'ensemble de ces références.

### 4. *Les trois sens*

Pour déterminer si un travail, et donc un travailleur, est productif, on peut ainsi poser trois questions très différentes :

- Cette activité produit-elle un résultat ?
- Crée-t-elle une valeur ?
- Crée-t-elle une plus-value ?

On ne saurait pourtant se borner à constater la diversité des sens, sans en préciser la justification. Les trois définitions correspondent à nos yeux à trois modes d'appréhension d'un même fait :

— Si je considère le travail dans le système de ses déterminations matérielles, m'apparaît productif tout travail "efficace", qui produit un résultat.

— Si je considère le travail du point de vue de la théorie de la marchandise, est productif tout travail qui crée à la fois valeur d'usage et *valeur d'échange*.

— Si je considère le travail du point de vue de la théorie du capital, s'avère productif tout travail qui produit pour le capitaliste une plus value.

---

18. P TI 1002 - S LI TII 184 - W T23 530.

Les déterminations se cumulent<sup>19</sup> ; dans le premier sens, j'exige la production d'un résultat (valeur d'usage), dans le second, j'ajoute la nécessité pour l'objet d'être destiné à la revente, d'être à ce titre une marchandise—plus que valeur d'usage, d'être à la fois valeur d'usage et valeur d'échange. Enfin, je requiers de cette marchandise que la valeur cristallisée en son sein contienne une fraction de travail non payée, la plus-value ; le travail qu'exige sa fabrication est alors considéré comme productif.

Ces diverses définitions reflètent, en réalité, les déterminations propres des différents champs théoriques au sein desquels le même travail est conçu. Il s'agit là non d'un "accident", mais d'une des caractéristiques fondamentales de la connaissance chez Marx.

---

19. Sauf dans le cas évoqué plus haut des productions immatérielles, traité en annexe II.





## Section I

### Avance de capital et fonctions capitalistes

Définir le capital est-ce définir le capitaliste? Les choses seraient trop simples si une telle interrogation admettait une réponse non équivoque. Indubitablement, et c'est là ce qui détermine la démarche même de cette étude, l'exposé du concept de capital représente l'élément théorique fondamental, à la lumière duquel devrait s'éclairer le problème des positions de classes respectives des différents individus ou groupes — du moins dans une société fortement dominée par des rapports de production capitalistes. De là à en inférer l'existence d'une sorte de "correspondance" *immédiate* — au sens véritable du terme, c'est-à-dire : sans médiation, sans intermédiaire — entre la structure du concept de capital et l'analyse de classe de la société considérée, il n'y a qu'un pas qu'il est trop aisé de franchir. On oppose alors capitalistes et prolétaires comme les termes d'une contradiction de classe prétendument porteuse de l'ensemble de la complexité de la société capitaliste. Dans une telle perspective, le capitaliste apparaît comme l'individu fortuné qui avance un capital et veille à sa mise en valeur. Le capitaliste incarne de cette façon l'intégralité des déterminations mises en évidence par l'analyse théorique du capital. Une avance, l'exploitation du travailleur productif, le cycle, la récupération de l'avance qui s'est valorisée — l'ensemble de ces "moments" de la détermination du capital se trouvent personnifiés en un seul être "agissant" qui impulse ce mouvement et le contrôle :

Le capitaliste remplit sa fonction uniquement comme capital personnifié, et il est le capital devenu personne<sup>1</sup>.

Le rapport capitaliste de production apparaît alors comme l'acte, la volonté exprimée et réalisée, d'un homme, le capitaliste, face à d'autres hommes, les prolétaires.

---

1. P TII 419 - 10/18 141.

La complexité du phénomène se charge de réduire à néant cet usage un peu hâtif de la catégorie économique. En dépit du haut niveau d'abstraction auquel est menée l'ensemble de l'analyse du *Capital*, au livre III de l'ouvrage, Marx va donner naissance à une série de personnages nouveaux dont l'importance sociale ne cessera de s'accroître avec le développement des rapports de production capitalistes. Quant à la personnalité du capitaliste en tant qu'incarnation non équivoque des déterminations du capital, cédant la place aux nouveaux venus, il manifestera en dernier ressort une tendance à la disparition laissant l'analyste confronté à la réalité paradoxale d'un capitalisme sans capitalistes.

### 1 - Le capital de prêt

Face au capitaliste assumant sa fonction dans son intégrité, se manifeste au livre III le personnage du prêteur. L'exposé du concept de capital "de prêt" est l'occasion de cette présentation. Cet individu ne procède qu'à la toute première démarche de l'activité du capitaliste : la réalisation de l'avance. Plus exactement, il se repose totalement sur autrui en ce qui concerne les tâches spécifiquement capitalistes, et la réalisation de l'avance apparaît bien davantage comme le présumé de l'activité que comme sa première tâche élémentaire. Le *capitaliste financier* ne s'engage pas dans le procès capitaliste au-delà de la réalisation de l'avance. Il prête un capital qui vient accroître celui du capitaliste assumant la plénitude de ses fonctions. Notons qu'au sens où Marx l'analyse au livre III du *Capital*, le capital de prêt inclut le prêt proprement dit et la souscription d'actions.

Il convient de bien remarquer que l'expression "capitaliste financier" que nous employons ici, ne correspond pas au "capital financier" de Marx. Il s'agit du prêteur, du souscripteur, et non de ce capitaliste qui personnifie ce que Marx appelle dans *Le Capital*, le "*Geldhandlungskapital*", capital du commerce de l'argent, rendu bien à tort dans les traductions françaises par "capital financier".

Le propriétaire du capital ainsi "prêté" ou "souscrit", se voit allouer sous forme d'"intérêt" ou de "dividende" une fraction du profit que cette avance supplémentaire a permis au *capitaliste actif* d'accaparer. Le profit total — profit brut — éclate donc en deux fractions :

- intérêt
- profit d'entreprise.

Marx écrit à ce propos :

Par opposition à l'intérêt que le capitaliste actif doit payer au prêteur sur le profit brut, le reliquat du profit qui lui revient prend donc nécessairement la forme du profit industriel ou commercial, ou pour employer une expression allemande qui englobe les deux : *la forme du profit d'entreprise*<sup>2</sup>.

La simple propriété du capital se trouve ainsi séparée de la pratique capitaliste :

Le capital portant intérêt est le *capital propriété face au capital fonction*<sup>3</sup>.

Capital propriété : celui qui a avancé les fonds est considéré comme propriétaire de l'entreprise. Capital fonction : reste à préciser la nature de cette fonction.

## 2 - La fonction capitaliste et ses deux dimensions

A lire ces analyses du livre III, on découvre que dans l'esprit de l'auteur, l'entreprise capitaliste est le lieu d'exécution de tâches qu'on ne saurait assimiler aux travaux du producteur. Il s'agit de fonctions spécifiquement capitalistes, attachées à la personne du capitaliste lui-même, et dont il est susceptible de se décharger sur une main d'œuvre particulière, recrutée à cet effet. C'est dans cette mesure que l'ensemble de ces développements éclaire d'une façon remarquable le problème qui fait l'objet de cette recherche. Avant de saisir ce que représentent le cadre et l'employé dans l'entreprise capitaliste, il convient, en effet, d'établir la typologie de la totalité des actes laborieux dont cette entreprise est le lieu ; c'est seulement de cette façon, que l'activité particulière du cadre et de l'employé pourra être située à sa vraie place et révéler, en définitive, sa signification authentique.

Au labeur du travailleur productif s'oppose un labeur spécifiquement capitaliste, l'exécution des fonctions du capitaliste actif :

---

2. P TII 1134 - S LIII TII 39 - W T25 386.

3. P TII 1140 - S LIII TII 44 - W T25 392.

Le profit d'entreprise résulte de la fonction du capital dans le procès de reproduction, consécutivement aux opérations, aux activités grâce auxquelles le capitaliste met en œuvre les fonctions du capital industriel et commercial. Si représenter le capital à intérêt est une sinécure, ce n'est pas le cas pour ceux qui représentent le capital en fonction. Sur la base de la production capitaliste, les capitalistes dirigent les procès de production et de circulation. L'exploitation du travail productif coûte de l'effort, que le capitaliste l'accomplisse lui-même ou que d'autres le fassent en son nom. Contrairement à l'intérêt, son profit d'entreprise se présente à lui comme indépendant de la possession du capital, plutôt comme l'aboutissement de la fonction de non-possession, de ... travailleur.

Dans sa tête se formera nécessairement l'idée que son profit d'entreprise—loin de s'opposer de façon quelconque au travail salarié et d'être seulement du travail d'autrui non-payé—s'identifie plutôt à une rémunération de travail ou de surveillance, (*wages of superintendence of labour*)<sup>4</sup>.

Cet extrait est exceptionnellement riche de contenu ; on y saisit, en particulier, les points suivants :

— Le processus capitaliste implique que soient prises en charge par le capitaliste des fonctions qui — contrairement à la représentation du capital de prêt — exigent une dépense d'énergie véritable.

— Le capitaliste actif est conduit de cette façon à assimiler son travail à celui du travailleur productif et sa rémunération, le profit d'entreprise, à un salaire. Il n'agit plus en tant que capitaliste mais en tant que simple "travailleur". (Ce point retiendra plus longuement notre attention à la section VI).

— Enfin, pour des raisons qui dépassent le cadre même de cet extrait, on prêtera une attention toute particulière à la phrase que voici : "Sur la base de la production capitaliste, le capitaliste dirige les procès de production et de circulation". Dans la mise en évidence du contenu spécifique des fonctions capitalistes, l'opposition que recèle cette formule occupe, à nos yeux, une position clé.

Procès de production et procès de travail sont deux choses distinctes quoique liées ; par ailleurs, lorsque l'expression "procès de circulation" est opposée à "procès de production", il faut entendre

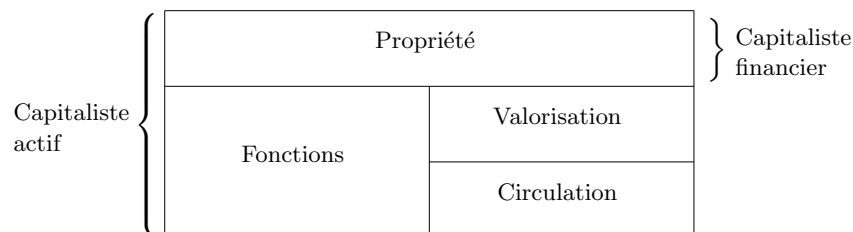
4. P TII 1141 - S LIII TII 45 - W T25 393.

“procès de circulation du capital” et non simplement “circulation des marchandises”. Comme on l’a rappelé dans l’introduction de cette étude, le procès d’ensemble ou “cycle du capital” recèle comme “maillon” particulier le procès de circulation marchand, mais il ne se réduit pas à cet élément. Cette distinction est particulièrement manifeste si l’on exprime le cycle sous la forme :  $P \dots M - A - M \dots P$ . Le procès de circulation marchand occupe alors la position centrale.

Ainsi lorsque Marx fait mention des procès de production et de circulation, il faut entendre “procès de production et de circulation du capital”. On retrouve ici les deux aspects de l’exposé du concept de capital présentés dans notre introduction, où on a préféré les expressions procès de valorisation et cycles des mutations formelles. Ces expressions sont équivalentes aux précédentes et leur unité désigne le procès de reproduction du capital.

L’étude du labeur capitaliste suppose établie la distinction préalable des deux structures élémentaires dont l’unité constitue le concept de capital, et c’est pour cette raison qu’on a rappelé avec soin, en introduction, l’existence de cette dichotomie structurelle. Les analyses respectives de fonctions qu’assume le capitaliste vis-à-vis de la valorisation (production du capital) ou vis-à-vis du cycle (circulation du capital) ne soulèvent pas les mêmes problèmes et on les examinera successivement à la section II et à la section III.

Avant de pousser plus avant le travail d’analyse mené jusqu’alors, on en schématisera les résultats de la façon suivante :



### 3 - La généralisation de la distinction entre l'avance et la fonction

Au niveau d'élaboration théorique auquel nous sommes parvenus, le capitaliste financier — le prêteur — fait face au “capitaliste” au plein sens du terme qui avance un capital que vient accroître celui du prêteur et prend en charge les fonctions qu'implique sa position sociale. Une partie du profit se détache, sous forme d'intérêt, et rémunère le prêt du capitaliste financier. Dans cette perspective, l'unité d'origine et l'identité de nature des deux fractions du profit demeurent explicites. Intérêt et profit d'entreprise sont le résultat d'un partage, d'une détermination purement quantitative. Cependant, sur la base de cette séparation quantitative, va prendre naissance l'illusion d'origines diverses et de natures différentes de l'intérêt et du profit d'entreprise. Avec une insistance toute particulière, Marx va montrer comment ce simple partage quantitatif se mue en dichotomie qualitative, intérêt et profit d'entreprise devenant deux catégories autonomes. Ce n'est pas tant pour le moment l'altération du système des catégories économiques à l'occasion de la mutation du phénomène qui retiendra notre attention (cet aspect de la question sera développé à la section VI) que la mutation phénoménale elle-même.

Marx écrit sur ce thème :

Pour le capitaliste industriel qui travaille avec du capital emprunté, comme pour le capitaliste financier n'employant pas lui-même son capital, le partage purement quantitatif du profit brut entre deux personnes distinctes ayant des droits, à des titres différents, sur le même capital et le profit qu'il produit, devient un partage qualitatif. Une partie du profit qui résulte normalement du capital, dans une de ses acceptions, constitue *l'intérêt*, l'autre partie sera le fruit spécifique du capital dans une acception opposée : *le profit d'entreprise*. La première partie découle de la simple possession de capital, la seconde, du simple emploi de ce capital. Elle est le fruit du capital engagé dans son procès, des fonctions que le capitaliste exerce<sup>5</sup>.

Le procès de valorisation du capital s'analyse comme le prélèvement d'une masse globale de plus-value. A ce niveau de l'exposé,

5. P TII / - S LIII TII 40 - W T25 388.

il était encore possible, afin de simplifier les formulations, de faire référence au “capitaliste” et à lui seul : l’accapareur du surtravail. L’apparition, en théorie, du prêteur, ne remet pas cette analyse en cause aux yeux de Marx. Le prêt est rémunéré par l’intermédiaire d’un prélèvement sur la plus-value. Le capitaliste actif renonce à une fraction de cette plus-value ; le capitaliste financier en bénéficie. Deux fractions de la même plus-value semblent surgir de deux sources de revenus autonomes. Marx s’attache longuement à la description de cet avatar théorique.

Il en vient alors à la constatation de la généralisation de la séparation Avance/Activité :

Cette cristallisation et l’indépendance qu’acquièrent ; l’une vis- à-vis de l’autre les deux parties du profit brut, comme si elles provenaient de deux sources essentiellement différentes, doivent alors s’établir pour toute la classe capitaliste et pour le capital total<sup>6</sup>.

Cette dichotomie, écrit Marx, doit “s’établir pour le capital total” ce qui postule la conjonction de deux altérations :

— Le capitaliste travaille de plus en plus largement, voire totalement, avec du capital emprunté :

La production capitaliste, elle, est arrivée au stade où le travail de haute direction entièrement séparé de la propriété du capital court les rues<sup>7</sup>.

— Lorsque le capitaliste actif reste à l’origine d’une partie de l’avance, la législation crée l’illusion de la séparation

Tout autant que le capitaliste qui opère avec du capital emprunté, le capitaliste qui travaille avec son propre capital divise son profit brut en intérêt qui lui échoit en tant que propriétaire—se prêtant à lui-même son capital—et en profit d’entreprise qui lui revient en tant que capitaliste dans l’exercice de sa fonction<sup>8</sup>.

La personnalité du capitaliste actif connaît de cette façon un processus de dédoublement. Du capitaliste qu’il se déclarait pré-

6. P TII / - S LIII TII 40 - W T25 388.

7. P TII 1147 - S LIII TII 51 - W T25 400.

8. P TII 1136 - S LIII TII 40 - W T25 388.

cédemment être, il se présente désormais comme un personnage à double visage, capitaliste financier et capitaliste actif. De là à faire bientôt figure d'actionnaire—comme tant de ses semblables—d'une part et de travailleur d'autre part, il n'y a qu'un pas. On se gardera pourtant d'anticiper dans ce domaine pour se borner à la constatation de la transformation d'une séparation occasionnelle en une séparation générale. Que les dirigeants participent à la propriété du capital ou non (qu'ils soient ou ne soient pas à l'origine de l'avance), la séparation est désormais consacrée, généralisée :

Transformation du capitaliste réellement actif en un simple dirigeant et administrateur du capital d'autrui, et des propriétaires de capital en simples propriétaires, en simples capitalistes financiers<sup>9</sup>.

Cette évolution est, bien évidemment, étroitement liée à l'extension croissante des sociétés par actions. Dans ce type de sociétés, la propriété du capital est entièrement séparée des tâches de gestion. On introduira ci-dessous le problème de l'exercice du contrôle des propriétaires sur les gestionnaires ; enregistrons pour l'instant le développement des sociétés par actions comme facteur d'extension quasi générale de la séparation :

En général les entreprises par actions que le crédit a développées ont tendance à séparer de plus en plus la fonction du travail administratif de la propriété du capital qu'il soit emprunté ou non<sup>10</sup>.

Avance de capital d'une part, exercice des fonctions capitalistes d'autre part, la séparation est achevée. Sur ce fondement théorique et chronologique, va se manifester une double évolution dont les deux composantes s'avèrent comparables :

— émiettement, morcellement de l'avance à travers la diffusion des actions dans le public ;

— émiettement, morcellement de l'exercice des fonctions à travers la substitution du corps des cadres et des employés à la personne du capitaliste actif.

---

9. P TII 1174 - S LIII TII 102 - W T25 452.

10. P TII 1148 - S LIII TII 52 - W T25 401.



#### 4 - L'avance comme un processus collectif

On conçoit aisément que le deuxième volet du processus évolutif présenté ci-dessus nous intéresse plus directement que le premier. Cependant, comme on voudrait le montrer au fil de cette analyse, l'ensemble de ces éléments sont absolument inséparables et s'éclairent mutuellement d'un jour irremplaçable. En ce qui concerne, donc, l'avance, le capital sera collecté par émission d'actions et emprunts ; dans les deux cas, le système bancaire jouera un rôle primordial. Marx fait souvent allusion à l'importance grandissante des sociétés par actions.

Le processus de dédoublement de la personne du capitaliste se prolonge ainsi dans un processus de diffusion de l'avance qui devient l'affaire d'une part relativement large de la population. Chacun peut souscrire à l'émission d'actions nouvelles ou négocier des titres déjà émis. Le prêteur devient alors un être collectif. Quel que soit le degré de la diffusion dans le public, le contrôle que le capital financier est susceptible d'exercer sur l'entreprise se trouve concentré entre les mains d'un nombre restreint de groupes financiers et indirectement d'individus privilégiés. En dehors de cette vocation bancaire à exercer un contrôle sur la firme, le capitaliste financier individuel brise, dans ce processus, le lien qui l'attachait à l'entreprise, il acquiert des titres pour réaliser une plus-value (au sens boursier du terme) et toucher un dividende. Son argent, comme le dit Marx, a conquis la propriété merveilleuse de porter des fruits "aussi naturellement que le poirier porte des poires, peu lui importe où et comment, seul compte le résultat"<sup>11</sup>.

L'auteur du *Capital* attachait une importance considérable—mais non dépourvue d'ambiguïté—à cette extension du capital par actions, il y voyait une forme de transition vers un nouveau mode de production :

C'est la négation du mode de production capitaliste au sein même de ce système, et, par conséquent, une contradiction qui s'abolit elle-même et qui représente à première vue, un simple moment de transition vers un nouveau type de production<sup>12</sup>.

---

11. P TII 1152 - S LIII TII 56 - W T25 405.

12. P TII 1176 - S LIII TII 104 - W T25 454.

Ce qui semble certain, c'est que la société par actions correspond au franchissement d'une étape nouvelle au sein des rapports de production capitaliste, dont la signification s'éclaire à travers une analyse globale de la mutation des rapports de production. C'est seulement dans une telle perspective que ce développement des sociétés par actions se charge d'une signification qui n'est pas étrangère — loin s'en faut — à celle de l'apparition et de la multiplication des cadres et employés dont il sera désormais question (sur cette convergence, voir la section V).

Il nous reste donc à faire entrer en scène les personnages qui motivent la conduite de cette réflexion : le cadre et l'employé. Notons que cette introduction ne permettra pas de dépasser fondamentalement le paradoxe qui domine l'ensemble de notre démarche : la définition de la place occupée par le cadre et l'employé dans les rapports capitalistes de production se réduit, en fait, à la résolution de questions préalables et apparemment assez éloignées. Qu'est-ce que le capital, qu'est-ce que le travail productif, et surtout, *qu'est-ce qu'un capitaliste ?*

## 5 - L'opération collective des fonctions capitalistes

Du côté du capitaliste actif, un processus comparable à celui évoqué précédemment pour le capital financier se fait sentir. La tâche de gestion de l'entreprise, au sens le plus large du terme, est devenue considérable avec le développement de la taille des entreprises elles-mêmes. Dans l'exercice de ces fonctions un très vaste corps *de cadres et d'employés* s'est progressivement substitué au capitaliste lui-même qui demeure ou, peut-être, disparaît comme on le verra ci-dessous.

Marx fait, à plusieurs reprises, allusion à la forme embryonnaire de cette substitution : les fonctions *actives* capitalistes sont accomplies non plus par le capitaliste actif, mais par d'autres. On a déjà relevé la remarque suivante : "l'exploitation du travail productif coûte de l'effort que le capitaliste l'accomplisse lui-même ou *que d'autres le fassent en son nom*"<sup>13</sup>.

On voit sur le même thème, Marx faire allusion aux *Managers*. Il affirme que le gain du capitaliste "dépend directement de l'intensité

13. P TII 1141 - S LIII TII 45 - W T25 393.

avec laquelle il exploite le travail, et nullement de l'effort que lui coûte cette exploitation et *dont il peut se décharger sur un manager général moyennant une rémunération modeste*<sup>14</sup>.

Un peu plus loin, Marx mentionne "la formation d'une classe nombreuse de managers industriels et commerciaux". En général, les allusions que l'on relève sur ce problème dans *Le Capital* sont formulées dans une perspective individuelle: le capitaliste actif se décharge du labeur capitaliste sur un "manager".

L'auteur ne traite jamais délibérément de ces problèmes. Il les évoque pour justifier la nature du profit d'entreprise notamment. La réalité de la firme contemporaine nous confronte à l'extension extraordinaire d'une évolution largement commencée du vivant de Marx: le capitaliste actif ou son substitut, le manager, s'entourent d'un groupe numériquement important de cadres et d'employés. Que peut-on affirmer à leur propos? Les développements de Marx nous mettent largement sur la voie de, la résolution de ce problème par l'intermédiaire des quelques remarques explicites reproduites dans cette étude, mais surtout, son analyse permet la référence à un système cohérent de concepts et lois. Les remarques explicites sont ce qu'elles sont dans l'œuvre de Marx, nombreuses et d'intérêt inégal, mais leur statut théorique n'est absolument pas comparable à celui du matériel conceptuel que nous fournit cette œuvre immense. Dans l'utilisation du texte, il convient toujours de distinguer la simple opinion quelque "géniale" qu'elle soit, de l'exposé du concept et de la loi. Sur cet exemple de la position de classe des cadres et employés, on voudrait mettre en regard les contributions respectives de ces deux types d'informations vis-à-vis de la résolution du problème étudié.

On n'attendra pas ici la révélation d'un extrait dans lequel l'auteur du *Capital* s'exprimerait sans équivoque et d'une façon définitive sur notre thème. L'analyse de Marx est sans ambiguïté en ce qui concerne le dédoublement du capitaliste en deux personnages: capitaliste financier et capitaliste actif. Toujours sans ambiguïté, le capitaliste actif nous est présenté comme assumant un labeur effectif. L'avant dernier maillon présent dans l'analyse de Marx décrit le capitaliste actif se déchargeant de la partie laborieuse

---

14. P TII 1148 - S LIII TII 52 - W T25 400.

de sa tâche sur un salarié : le manager. Mais à ce niveau naît également la première ambiguïté, ce manager : quelle place occupe-t-il ? Et le cadre moyen, et le contremaître, et la secrétaire ? Autant d'interrogations auxquelles on ne saurait trouver dans l'œuvre de Marx de réponse explicite. C'est aux concepts fondamentaux de la théorie considérée dans son ensemble qu'il faudra se référer à leur propos.

L'observation la plus banale nous introduit à la connaissance des tâches effectuées par les cadres et employés. Ces tâches sont extrêmement variées, ce qui ne simplifie pas l'analyse. A ne considérer que — ce que Marx appelle souvent "l'apparence" des choses, les différents travaux ne se différencient que par l'ordonnement des gestes, les caractères physiques de la matière première et des outils mis en œuvre, l'appel plus ou moins intense à la force musculaire, à l'adresse manuelle ou aux capacités intellectuelles, etc. La théorie marxiste nous apprend, cependant, que, lorsque l'on cesse d'appréhender le travail dans le système de ses déterminations matérielles, et qu'on applique à son analyse, les concepts de l'Économie politique, il faut distinguer entre deux types de travaux : travail productif — créateur de valeur et, en production capitaliste, de plus-value — et travail improductif. Peut-on à ce propos conclure en ce qui concerne les travaux des cadres et employés, sont-ils créateurs de valeur, de plus-value, etc. Même une réponse non équivoque à cette interrogation ne résoudrait, en aucune façon, d'une manière définitive, le problème de la position de classe des cadres et employés, comme on le montrera. Pour parvenir à un éclaircissement nécessairement partiel de cette question, il nous semble qu'il faut se donner les moyens de prendre le recul nécessaire et d'appréhender les concepts fondamentaux eux-mêmes (sections II et III) pour déboucher sur la vision d'une réalité en mutation (section IV) et interprétée par une "Science économique" donc les catégories doivent être situées — en théorie — par rapport à celles de l'analyse de Marx (section V).

On ne cherchera pas ici à masquer la conclusion partielle mais déterminante que l'on s'efforcera d'établir dans un premier temps. Le plan adopté dans cette recherche en dévoile d'ailleurs déjà les résultats. On tentera de montrer ci-dessous que les innombrables tâches parcellaires qu'exécutent cadres et employés prolongent le

processus évoqué par Marx à propos du “manager” : le capitaliste actif se “décharge” sur un manager. Reste à démontrer que le manager “se décharge” à son tour sur les cadres et employés et qu’en définitive, les travaux que l’on sait être ceux des cadres et employés correspondent à l’opération collective des tâches spécifiquement capitalistes. Le capitaliste actif assume un labeur effectif pour garantir la *valorisation* et la *circulation* du capital. Or, à considérer l’entreprise moderne, on parvient à la constatation suivante : non seulement le capitaliste actif se libère d’une partie de sa tâche sur — ou a laissé complètement sa place à — un ou plusieurs “managers”, mais les travaux sont effectués par un groupe numériquement important de cadres et d’employés, organisés dans un système pyramidal dont la base est très largement ouverte.

Avant d’aborder cette démonstration qui fera l’objet des sections II et III, il reste à enregistrer les divers prolongements de l’analyse explicite de Marx concernant les formes les plus avancées d’organisation de l’entreprise capitaliste. On a affirmé jusqu’alors, pour introduire l’existence du manager, et des cadres et employés, que le capitaliste leur confiait une partie de ses tâches ; l’étape ultime semble aller d’elle-même : le capitaliste actif disparaît complètement du processus.

## 6 - La disparition du capitaliste

Un extrait du livre III du *Capital* résume peut-être mieux que tout autre, les grands traits de l’évolution qui conduit la production capitaliste à l’étape la plus avancée de son développement :

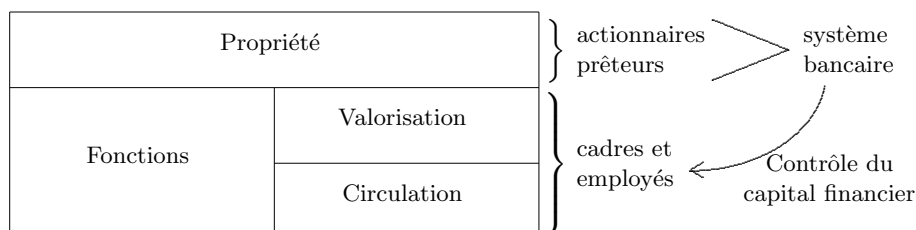
D’une part, le simple propriétaire de capital, le capitaliste financier, s’oppose au capitaliste actif et le capital financier lui-même, avec l’extension du crédit revêt un caractère social concentré dans les banques qui lui prêtent désormais au lieu et place de ses propriétaires immédiats ; d’autre part, le simple directeur qui n’est à aucun titre possesseur du capital, ni comme emprunteur, ni autrement, remplit toutes les fonctions effectives que nécessite le capital actif en tant que tel ; il s’ensuit que seul le fonctionnaire demeure, le capitaliste disparaît du procès de production comme superflu<sup>15</sup>.

---

15. P TII 1148 - S LIII TII 52 - W T25 401.

Ces quelques phrases résument particulièrement brièvement, semble-t-il, la pensée de Marx : on notera, en particulier, la référence au rôle du système bancaire, et enfin la mention de la disparition du capitaliste. De “véritables” capitalistes, on ne trouve plus guère que de “petits” capitalistes parfois bien proches du travailleur productif. Le capitaliste financier, dès qu’il est puissant disparaît en tant qu’individu derrière le système bancaire [*je dirais maintenant “système financier”, G.D., 1999*]; quant au petit porteur, au rentier, comment faire de lui “le” capitaliste ? Le manager, les cadres, ne sont que de simples salariés, les “valets” du capital, cette entité impersonnelle. La production capitaliste a donc engendré cette merveille d’un capitalisme sans capitaliste ! Ce dernier a cédé sa place à l’actionnaire, au manager, au cadre, à l’employé... Qui personnalisera désormais le capital “in actu” ? Le manager, le cadre, l’employé : ce sont des exécutants. L’actionnaire : toute possibilité de contrôle lui échappe. Le système bancaire : la même opposition se répète en son sein, des propriétaires sans pouvoir font face à des salariés exécutants !

L’organisation que résumait le schéma du deuxième paragraphe a cédé sa place à une nouvelle combinaison que l’on pourrait schématiser à son tour de la façon suivante :



## Section II

### Les fonctions de la circulation

Que le capitaliste ait cédé sa place au manager, que ce dernier soit entouré de cadres et d'employés ou que soit présent dans l'entreprise le capitaliste actif en personne, certaines "fonctions" doivent être prises en charge par un individu ou un autre. On aurait préféré, pour être fidèle au plan du *Capital*, traiter en premier lieu de la prise en charge des fonctions qu'implique la valorisation du capital, mais le texte du livre II concernant la circulation semble si clair et si précis, qu'on y fera référence avant de traiter du contrôle de la mise en valeur du capital.

On a rappelé en introduction l'existence et la signification du cycle du capital que l'on peut écrire, par exemple, A—M ... P ... M—A. Le souci de l'agent qui veille au déroulement de ce cycle est de garantir à chaque fraction du capital une vitesse de rotation maximale; à cette condition, la somme du capital engagé à un instant donné  $K = /P/ + /M/ + /A/$  sera, de son côté, minimale et, pour une plus-value donnée,

le taux de profit  $pl/K$  atteindra son maximum.

#### 1 - La nature des tâches et le rôle des cadres et employés

Chaque mutation du capital doit être accompagnée de soins attentifs :

A—M l'achat des marchandises (équipements, matières premières, produits énergétiques, lubrifiants, etc. et force de travail). Un investissement s'étudie, se négocie; les achats de toutes sortes sont organisés, ils sont opérés en temps opportun; les qualités correspondent à des spécifications précises, les fournisseurs sont payés au moment convenu, etc. La main d'œuvre est recrutée, répertoriée, payée, connaît un avancement, est licenciée, etc. Toutes ces tâches exigent un travail considérable.

M ... P Les matières sont stockées, mises à la disposition du travailleur productif, les tâches parcellaires des travailleurs sont définies... On trouve ici, à l'intérieur du procès de travail lui-même les tâches de contrôle de l'accaparement de la plus-value sur l'étude desquelles on n'anticipera pas.

P ... M Les marchandises produites sont stockées en quantité adéquate, elles attendent la revente.

M—A La vente est assurée dans les meilleurs délais; intervient à ce niveau l'effort commercial dans son intégrité. Démarches, publicités, transports...

D'un autre point de vue, son capital empruntant ce cycle toujours renouvelé, l'entreprise suit dans sa comptabilité, l'évolution de son avance à travers ses multiples formes, et contrôle de ce fait sa valorisation. C'est le cycle du capital qui rend cette tâche complexe, car le capital dans son intégrité ne retrouve pas périodiquement sa forme A qui le rendrait, d'une année sur l'autre, identifiable avec lui-même. C'est donc à travers un système de comptes assez complexe que l'entreprise prend connaissance des évolutions de son capital.

Si la nécessité de la "rentabilité" peut être considérée comme primordiale, la préoccupation de maintenir une fraction suffisante de capital sous la forme A occupe tout autant le gestionnaire. Indépendamment de la valorisation, le souci est double :

— faire en sorte qu'aucune fraction du capital  $/P/ + /M/ + /A/$  ne demeure oisive, donc inutile; minorer M (gestion des stocks) et minorer A compte tenu des mécanismes du crédit dont on ne traitera pas ici;

— veiller à ce que, en particulier, la forme A, bien que minimale, soit toujours disponible, condition déterminante de la survie de l'entreprise.

Il suffit de posséder une connaissance très restreinte de l'entreprise contemporaine pour savoir que l'ensemble de ces tâches ne sont plus assurées par le capitaliste actif, mais par un corps plus ou moins nombreux de cadres et d'employés. De cette "substitution", de ce "morcellement", de cet "émiettement" auquel on a fait allusion à la section précédente, résulte la possibilité de la *spécialisation*. L'entreprise est organisée en services : service "achats", service



commercial, service financier, etc. Au sein de chaque service, des cadres sont entourés d'employés de tous rangs et, collectivement, garantissent la bonne conduite de l'ensemble de ces fonctions de la circulation du capital.

Au livre II du *Capital*, Marx traite explicitement de ces tâches. Il considère en général qu'elles sont assumées par "le capitaliste" mais fait *souvent* allusion à la possibilité du transfert du labeur sur un salarié. Dans cette hypothèse, l'achat de la force de travail de ce salarié vient accroître les autres "frais" que nécessite la circulation du capital.

Après avoir envisagé la nature de ces "frais de circulation" en général, on développera deux exemples : les tâches commerciales (achat et vente) et la comptabilité.

## 2 - La théorie des "frais de circulation"

En dehors du labeur qu'exige la bonne marche de la circulation du capital, doivent être opérées à la même fin un nombre indéterminé de dépenses très variées : achat de locaux, de machines, de mobilier, de fournitures, déplacements, frais de publicité, etc. L'avantage que présente dans l'analyse théorique l'ensemble de ces frais, c'est qu'ils ne transmettent jamais leur valeur au produit, de même que le temps de travail de la force de travail ainsi acquise ne s'incorpore pas à la valeur du produit. *Ce travail — au deuxième sens de notre introduction — est improductif. Ce deuxième sens est justement celui qui prévaut au livre II, comme on va le voir.*

Ces "frais de circulation", nous serions tentés de les appeler "frais de mutation formelle" car le terme "circulation" est très ambigu. Ils ne sont pas occasionnés par la production ou des tâches connexes à la production, mais par la nécessité d'intervenir dans le déroulement du cycle A—M ... P ... M—A. Il s'agit d'assurer les *mutations* successives.

Marx écrit à ce propos :

Les frais de circulation qui résultent de la simple métamorphose de la valeur, de la circulation considérée idéalement, n'entrent pas dans la valeur des marchandises. Les fractions du capital ainsi dépensées, considérées du point de vue du

capitaliste, constituent de simples déductions sur le capital engagé productivement<sup>1</sup>.

Ou encore :

Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans tous les détails des frais de circulation, tels que l'emballage, l'assortiment, etc. Voici la loi générale : *les frais de circulation qui proviennent du seul changement de forme n'ajoutent pas de valeur à la marchandise*. Ce sont simplement des frais en vue de la réalisation de la valeur, pour convertir celle-ci d'une forme en une autre. Le capital engagé pour ces frais (y compris le travail qu'il commande) fait partie des faux frais de la production capitaliste : ils doivent être recouverts au moyen du surproduit. Ils constituent, pour la classe capitaliste prise dans son ensemble, une déduction de la plus-value ou du surproduit, tout comme pour le travailleur le temps employé à l'achat de ses moyens de subsistance est du temps perdu<sup>2</sup>.

Ce dernier extrait est particulièrement explicite et précise que les salaires payés à l'occasion des tâches de circulation font bien partie de ces frais (cf. la parenthèse : "y compris le travail qu'il commande"). *Marx y précise par ailleurs nettement qu'ils viennent en déduction du profit*.

L'objectif des gestionnaires est de rendre le taux de profit maximal. Il s'agit, sur la base d'une masse de capital donnée, d'obtenir la plus-value la plus importante. Pour parvenir à ce résultat, l'entreprise doit renoncer à une fraction de la plus-value. Cette exigence ne revêt que l'apparence d'un paradoxe. Veiller à ce qu'aucune fraction du capital ne demeure oisive, enchaîner la "mutation" à la "mutation" dans les meilleurs délais, ne s'obtient qu'au prix d'une renonciation partielle à l'avantage acquis. Si la masse de capital est donnée, l'engagement de ces frais de circulation s'avère justifié dans la mesure où le débours se trouve plus que compensé par l'accroissement de plus-value réalisé.

La distinction entre les tâches productives et les tâches improductives — toujours au deuxième sens de notre introduction — n'est parfois pas aisée. Que l'on considère, par exemple, les transports de

1. P TII 575 - S LII TI 126 - W T24 138.

2. P TII 582 - S LII TI 137 - W T24 150.

produits (que l'on oppose au transport des personnes qui relèvent de la théorie des services, cf. notre annexe). D'une façon générale le transport de produit est "productif" :

Le capital productif engagé dans cette industrie ajoute ainsi de la valeur aux produits transportés, soit en leur transmettant une fraction de la valeur des moyens de transport, soit en leur ajoutant de la valeur par le travail accompli dans le transport. Cette addition de valeur se décompose, comme dans toute production capitaliste, en remplacement de salaire et en plus-value<sup>3</sup>.

Cela fait référence, cependant, au transport des matières premières comme acte initial du procès de travail ou au transport de produits finis comme acte ultime de ce même procès. Lorsque le transport est requis par un motif purement commercial comme l'expression d'une "course" à la métamorphose (M—A), il n'ajoute aucune valeur à la marchandise<sup>4</sup>.

Ainsi le critère qui permet de classer un "frais" parmi les "frais de mutation formelle" ne correspond-il nullement aux déterminations "concrètes" de l'activité—au sens où Marx oppose travail "concret" à travail "abstrait". La description de la tâche, le compte rendu du "geste", ne permet en aucun cas de trancher définitivement à ce propos.

Il s'agit là d'ailleurs d'une caractéristique générale de la théorie, telle qu'elle est mise en œuvre par Marx. Lorsque l'on dit, par exemple, que le capital constant circulant "correspond" aux matières premières, aux lubrifiants, aux sources énergétiques, il s'agit toujours d'une concession à la facilité de l'exposé. En affirmant que l'auteur désigne à l'aide de l'expression "capital constant circulant", les éléments énumérés ci-dessus, on induit cependant relativement peu le lecteur en erreur, du point de vue de la théorie économique, bien qu'on le trompe gravement, du point de vue de la théorie de la connaissance. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les "transports". Il est—selon la théorie économique, et elle seule—tout à

---

3. P TII 583 - S LII TI 138 - W T24 151.

4. Une marchandise invendue peut être dirigée vers un autre point de vente, soit qu'une demande locale se manifeste, soit qu'elle soit soldée à un prix inférieur dans un autre type d'établissement, etc. Un tel transport n'ajoute pas de valeur au produit, il a la même signification qu'un démarchage ou une publicité.

fait tendancieux de soutenir que l'activité déployée vis-à-vis des transports est créatrice de valeur. A plusieurs points de vue d'une importance considérable, le transport n'est pas créateur de valeur ; la théorie des frais de circulation n'en fournit qu'une illustration.

### 3 - L'exemple de l'achat et de la vente

Garantir le déroulement des phases A—M et M—A constitue une des tâches primordiales qu'exige la circulation du capital. C'est un des points sur lequel Marx s'attarde le plus longuement au livre II.

L'auteur rappelle d'abord l'existence de ces tâches qui exigent un certain temps de travail :

Les métamorphoses du capital, de marchandise en argent et d'argent en marchandise, s'identifient aux opérations du capitaliste : ce sont des actes d'achat et de vente. Le temps où s'accomplissent ces transformations constitue, du point de vue subjectif du capitaliste, le temps durant lequel il agit sur le marché comme vendeur et acheteur. De même que le temps de circulation du capital constitue une fraction nécessaire de sa période de reproduction, de même le temps pendant lequel le capitaliste achète et vend et se démène sur le marché constitue une fraction nécessaire de la période durant laquelle il fonctionne comme capitaliste, c'est-à-dire comme capital personnifié. C'est une partie des heures qu'il consacre à ses affaires<sup>5</sup>.

Il faut noter dans cet extrait la mention du capitaliste comme "capital personnifié". Lorsque le capitaliste cède sa place au cadre et à l'employé, ces derniers, en assumant ces tâches, personnifient à leur tour collectivement le capital.

Vient alors la précision principale : ce temps de travail ne crée pas de valeur :

Les métamorphoses M—A et A—M sont des opérations qui se déroulent entre l'acheteur et le vendeur. Ceux-ci ont besoin de temps pour conclure le marché, d'autant plus qu'ils se livrent à une lutte où chacun cherche à prendre avantage sur l'autre et qu'ils s'affrontent en hommes d'affaires. When Greek meets Greek then comes the tug of the war

---

5. P TII 568 - S LII TI 119 - W T24 131.

(quand un Grec rencontre un autre Grec, une lutte acharnée s'engage). *Le changement d'état coûte du temps et de la force de travail, non pour créer de la valeur, mais pour convertir la valeur d'une forme dans une autre* : la tentative réciproque de s'approprier, à cette occasion, une portion supplémentaire de valeur n'y change rien. Ce travail, encore accru par les méchants desseins des deux parties, ne crée pas plus de valeur que le travail dépensé dans un procès n'augmente la valeur de l'objet litigieux<sup>6</sup>.

La dépense de ces frais prend une grande partie de sa signification par référence aux mécanismes concurrentiels. L'activité du capitaliste ou de ses substituts, en vue de parvenir à une vente rapide de la marchandise, garantit le reflux le plus rapide du capital, mais le prix de la transaction ne se trouve nullement déterminé directement par les conditions de la production. Conformément à la méthode de l'auteur, la théorie de l'égalisation des taux de profit — la loi fondamentale de la concurrence capitaliste, selon l'expression même de Marx — sera exposée au Livre III. Il faut savoir que chaque entreprise ne “réalise” pas la fraction de la plus-value sociale qu'elle “accapare”. La plus-value est prélevée au prorata de la partie variable du capital, et réalisée au prorata de l'avance totale. Cette lutte capitaliste pour vendre au meilleur prix, n'est donc que l'expression des modalités — antagoniques — du “partage” social de la plus-value totale. La rémunération d'une force de travail spéciale ou le labeur du capitaliste lui même ne sauraient, à la fois, créer cette masse de valeur à partager et correspondre à l'effort déployé par les représentants du capital pour obtenir la meilleure part de ce partage.

Abstraction faite de cette lutte concurrentielle, l'effort commercial ne change en rien la masse de la plus-value accaparable<sup>7</sup>, mais elle permet au capital social de demeurer engagé moins longtemps dans les phases A—M et M—A. Collectivement, l'effort commercial, le “frais” qu'il justifie, accroît le taux de profit, quelles que soient les performances individuelles.

---

6. P TII 569 - S LII TI 119 - W T24 131.

7. Abstraction faite d'élaborations ultérieures de la théorie comme dans tous les cas.

L'auteur est donc formel sur ce sujet. Le travail considéré ne crée pas de valeur et à ce titre est déclaré improductif (deuxième sens de notre introduction) :

Pour le capitaliste qui fait travailler d'autres personnes pour lui, l'achat et la vente deviennent la fonction principale. S'appropriant le produit d'autrui sur une grande échelle sociale, il est obligé de le vendre sur la même échelle et ensuite il devra retransformer l'argent en éléments de production. Après comme avant, ni le temps d'achat ni le temps de vente ne créent de valeur. Seule peut faire illusion la fonction du capital commercial. Là encore, une chose est claire, avant d'aller plus loin : lorsque, par la division du travail, une fonction, improductive en soi, mais moment nécessaire de la reproduction, cesse d'être l'occupation accessoire de nombreuses personnes et devient l'occupation particulière et exclusive de quelques-unes, son caractère n'en est pas modifié<sup>8</sup>.

La référence au capital commercial est intéressante ; on sait, en effet, qu'une partie du capital social assure spécialement la vente des marchandises, c'est-à-dire une partie du cycle. Ce transfert des fonctions, dit Marx, ne rend pas une tâche improductive, productive. De même, et cela nous importe au premier chef, le fait que le capitaliste se décharge de ses fonctions sur les cadres et employés ne rend pas ce travail créateur de valeur, c'est-à-dire, au sens du livre II, productif :

Pour simplifier (car nous ne considérerons que plus tard le commerçant en tant que capitaliste et le capital commercial), admettons que cet agent de l'achat et de la vente est quelqu'un qui vend son travail. Il dépense sa force de travail et son temps de travail dans les opérations M—A et A—M. Il en vit, comme un autre gagne sa vie en filant ou en fabriquant des pilules. Il accomplit une fonction nécessaire, bien qu'improductive, dans le processus de la reproduction qui inclut nécessairement de telles fonctions. Il travaille tout autant qu'un autre, mais, intrinsèquement, son travail ne crée ni valeur ni produit. Il fait lui-même partie des faux frais de la production. Ce qui fait son utilité, ce n'est pas qu'il change une fonction improductive en fonction productive (ou du travail improductif en travail productif). Ce serait

---

8. P TII 569 - S LII TI 120 - W T24 133.

miracle que cette transformation pût avoir lieu grâce à un tel transfert de fonction. Son utilité consiste à réduire la force de travail et le temps de travail que la société consacre à cette fonction improductive<sup>9</sup>.

Cet extrait est sans doute le plus complet du point de vue de notre problème : le transfert de la fonction au cadre et à l'employé n'en modifie pas le caractère improductif, et cela en dépit de la *nécessité* de la fonction assumée.

#### 4 - L'exemple de la comptabilité

Une deuxième illustration précisera, si besoin était, les constatations précédentes. A propos de la comptabilité, Marx renvoie le lecteur à l'analyse du temps d'achat et de vente :

En dehors des actes réels de vente et d'achat, un certain temps de travail est dépensé dans la comptabilité, qui absorbe, en outre, du travail matérialisé : plumes, encre, papier, pupitres, frais de bureau. Dans cette fonction, il y a donc, d'une part, dépense de force de travail, d'autre part, consommation de moyens de travail. Les choses se passent exactement comme pour le temps d'achat et de vente<sup>10</sup>.

La tenue d'une comptabilité débouche sur une tentative d'évaluation de la mise en valeur du capital. On pourrait donc objecter que ce sont les nécessités du contrôle de la valorisation qui impliquent la tenue des comptes. Ce serait bien mal connaître l'entreprise que de trancher dans ce sens. Si l'ensemble des fractions du capital parcouraient simultanément, selon un mouvement synchrone, les phases successives du cycle  $A—M \dots P \dots M—A$ , le contrôle de la valorisation serait une tâche relativement aisée. L'ensemble du capital se trouverait en début de période, sous la forme d'argent liquide, et il en serait de même en fin de période. Il suffirait donc de comparer les deux sommes—à supposer qu'aucune fraction de la plus-value n'ait encore quitté l'entreprise. Chacun sait que les choses ne se passent pas ainsi, et qu'à chaque instant le capital se partage entre ses formes P, M ou A—abstraction faite des mécanismes du crédit. Il faut donc saisir le capital en début

---

9. P TII 570 - S LII TI 121 - W T24 133.

10. P TII 571 - S LII TI 123 - W T24 135.

et en fin de période dans les formes où il existe, équipements, matières premières, produits en cours, produits finis, argent, etc. Cette opération pourrait demeurer simple, la tenue de la comptabilité se réduirait en début et en fin de période, à l'établissement de deux "grandes additions" de la valeur des différents éléments constitutifs du patrimoine. En fait, la comptabilité moderne suit avec une minutie extrême, et tout au long de l'année, les mutations formelles de chaque élément du capital.

Pour développer ce point, l'auteur se rapporte à un stade antérieur de la production, et surtout, mentionne la possibilité que la tenue de la comptabilité devienne le travail spécifique d'agents spécialisés :

Tant que le producteur individuel ne tient sa comptabilité que mentalement (le paysan par exemple ; c'est seulement l'agriculture capitaliste qui produit le fermier tenant sa comptabilité) ou ne tient registre qu'à titre accessoire, en dehors de son temps de production, de ses dépenses, de ses recettes, de ses échéances, etc., il est évident que cette activité et les moyens de travail qu'elle exige éventuellement (papier, encre, etc.), représentent une consommation additionnelle de temps de travail et de moyens de travail ; bien que nécessaires, ils diminuent d'autant le temps qu'il peut utiliser productivement et les moyens de travail qui fonctionnent dans le processus de travail proprement dit et participent à la création du produit et de la valeur. La fonction ne change de nature ni par l'extension qu'elle prend du fait qu'elle est concentrée entre les mains du producteur capitaliste de marchandises et qu'au lieu d'être la fonction d'un grand nombre de petits producteurs elle apparaît comme celle d'un capitaliste unique, comme fonction au sein d'un processus de production sur une grande échelle, ni parce qu'elle se détache des fonctions productives dont elle n'était qu'un accessoire et devient fonction autonome et exclusive d'agents spéciaux<sup>11</sup>.

Sans trop nous éloigner de la comptabilité, on relève un extrait comparable où se trouve consigné explicitement le transfert de la tâche sur un employé (le caissier en l'occurrence) et la non-modification du caractère improductif du travail :

---

11. P TII 572 - S LII TI 123 - W T24 135.



Pour se rendre compte des énormes frais de circulation découlant des fonctions appartenant à la simple métamorphose de la valeur, donc d'une forme sociale déterminée du processus de production — fonctions qui, chez le producteur individuel de marchandises, ne sont que les moments fugitifs et à peine perceptibles, parallèles à ses fonctions productives ou s'entrelaçant avec elles — il suffit de considérer les opérations d'encaissement et de déboursement dès qu'elles deviennent une fonction indépendante et exclusive des banques, etc., ou du caissier dans les affaires individuelles et qu'elles sont concentrées sur une grande échelle. Il faut noter que ce changement de forme ne modifie pas le caractère des frais de circulation<sup>12</sup>.

L'analyse du concept de capital nous a introduit à la dichotomie fondamentale : Valorisation/Circulation ; la lecture de certaines remarques du livre III nous a appris que valorisation et circulation du capital coûtaient de l'effort. L'étude de ces extraits du livre II nous indique sans ambiguïtés que lorsque Marx parle des fonctions que nécessite la circulation du capital, *il fait référence aux tâches que l'on sait être celles des cadres et employés dans l'entreprise moderne*. Il signale même que ces tâches improductives — non créatrices de valeur — le demeurent entre les mains de salariés. A ce titre, la conclusion que l'on voudrait dégager de cette deuxième section est double :

— En ce qui concerne la circulation du capital, les tâches des cadres et employés sont ces tâches spécifiquement capitalistes — tâches du capitaliste lui-même et dont il se décharge sur ces salariés.

— En second lieu, et presque accessoirement, ces travaux n'augmentent pas la valeur du produit, même lorsqu'ils sont effectués par des employés — cela indépendamment de la position hiérarchique de ces derniers.

---

12. P TII 573 - S LII TI 124 - W T24 137.



## Section III

### Les fonctions de la valorisation

Le capitaliste ou l'entreprise gérée par ses substituts les cadres et employés, achètent la force de travail des producteurs, mais cet achat à un taux normal ne garantit pas en lui-même la valorisation du capital, reste à contrôler que le travailleur fournit effectivement le temps de travail attendu sous la forme d'une prestation d'intensité et de qualité déterminées. Cette tâche est peut-être celle du capitaliste lui-même à un certain stade du développement des rapports de production ; de nos jours, on reconnaîtra dans ces travaux l'activité de certains cadres et employés. Le problème ainsi formulé pourrait être simple et se laisser traiter exactement dans les mêmes termes que dans le cas de la "circulation du capital". Il se révèle pourtant plus complexe du fait de l'ambiguïté de nature des tâches à assumer.

#### 1 - Les deux aspects du contrôle de la valorisation

La tâche de contrôle de la valorisation est parfois mentionnée par Marx dans *Le Capital*. On empruntera cependant deux extraits, à ce sujet, au texte dit : "Chapitre inédit du Capital : le résultat du processus immédiat de la production"<sup>1</sup>. Ces remarques de Marx sont très explicites ; on lit par exemple :

Pour que le temps de travail de l'ouvrier crée de la valeur en proportion de sa durée, il doit être du *temps de travail socialement nécessaire* (souligné par Marx). Autrement dit, l'ouvrier doit exécuter, en un temps donné, la quantité de travail correspondant à la norme sociale : le capitaliste oblige l'ouvrier à fournir un travail qui possède au moins le degré d'intensité moyen conformément à la norme sociale.

---

1. Publié récemment dans le deuxième tome de "La Pléiade" et dans la collection 10/18.

Il cherchera autant qu'il pourra à l'intensifier au-dessus de ce minimum...<sup>2</sup>.

Dans un passage plus important qui précède l'extrait rapporté ci-dessus, l'auteur précise bien les différentes préoccupations qui justifient ce contrôle :

— conservation du travail "mort" cristallisé dans le corps des moyens de production,

— fourniture du travail vivant et accaparement de la plus-value attendue.

Toutes ces tâches sont l'affaire du capitaliste. C'est là l'affirmation déterminante qui permet de reconnaître dans l'employé, même subalterne, qui les effectue le substitut du capitaliste :

Pour ce qui est, tout d'abord, de la conservation de l'ancienne valeur, de la valeur de la partie constante, elle est soumise aux conditions suivantes : la valeur des moyens de production qui entrent dans le processus ne doit pas être plus grande que nécessaire, c'est-à-dire les marchandises dont ces moyens se composent ne doivent matérialiser que le *temps de travail socialement nécessaire* en vue de la production, par exemple les installations, les machines, etc. Il incombe au capitaliste de veiller, lors de l'achat de ces moyens de production, à ce qu'ils possèdent, en tant que valeur d'usage, la qualité moyenne pour fabriquer le produit, soit comme matière première, soit comme machines, etc. ; donc, qu'ils fonctionnent normalement et n'opposent pas d'obstacles extraordinaires au travail, facteur vivant (par exemple, la qualité de la matière première) ; il s'y ajoute que les machines utilisées ne doivent pas transmettre aux marchandises plus que la valeur moyenne de leur usure, etc. Tout cela est l'affaire du capitaliste. En outre, pour conserver la valeur du capital constant, il faut que celui-ci soit consommé, autant que possible, productivement, donc qu'il ne soit pas gaspillé, sans quoi le produit pourrait contenir une portion de travail matérialisé supérieure à ce qui est socialement nécessaire. Cela dépend en partie des ouvriers eux-mêmes, et c'est ici que commence la *surveillance du capitaliste* (qui sait s'y prendre en imposant le travail à la tâche et en prélevant sur les salaires). En outre, il faut que

---

2. P TII 416 - 10/18 136.

le travail soit effectué convenablement, normalement, que la transformation des moyens de production en produits s'opère judicieusement et que la valeur d'usage escomptée sorte réellement comme résultat dans une forme réussie. Là encore interviennent *le contrôle* et *la discipline* du capitaliste. Enfin, le processus de production ne doit pas être perturbé, interrompu<sup>3</sup>.

L'ensemble du raisonnement de Marx s'articule sur la structure  $c/v/pl$ . Le terme  $c$  symbolise la transmission de valeur au produit par les moyens de production. Le capitaliste veille au transfert de cette première fraction de valeur. La consommation de matières premières et d'énergie ne doit pas excéder ce qui est strictement nécessaire, de même en ce qui concerne l'usure de la machine. Cela implique deux choses :

— En premier lieu, des matières premières et des équipements adéquats ont dû être acquis par l'entreprise. On a rendu compte des tâches qu'implique cette opération en traitant des fonctions de la circulation.

— En second lieu, au sein du procès de travail lui-même, l'activité de l'ouvrier détermine les modalités du transfert de valeur. Le capitaliste veut éviter tout gâchis.

Pour ce qui est des termes  $v$  et  $pl$ , le capitaliste ou ses substituts veillent à la fourniture par le travailleur d'un labeur d'une intensité et d'une qualité suffisantes.

Certes, la plus-value réalisée "dans chaque entreprise n'est pas celle qui s'y est trouvée accaparée", et en exploitant au maximum la force de travail, chaque capitaliste œuvre pour la collectivité—collectivité capitaliste, il s'entend. Cependant, la péréquation des taux de profit s'opère vis-à-vis de chaque production sur la base d'une avance "normale", il en résulte donc que tout effort d'exploitation individuel bénéficie au capital individuel de l'entreprise qui le réalise. C'est même de cette façon que le comportement propre à chaque unité de production devient un comportement conforme à l'intérêt général capitaliste. L'effort individuel d'extraction de la

---

3. P TII 415 - 10/18 133.

plus-value coïncide avec l'effort social de maximisation de la plus-value globale<sup>4</sup>.

A la fin de l'extrait précédent, Marx souligne lui-même "Contrôle" et "Surveillance" préoccupé sans doute par une ambiguïté qui n'est, à notre connaissance, véritablement tirée au clair que dans un extrait du Livre III du "Capital". Au sein de la même tâche, s'expriment deux préoccupations, deux nécessités: "*coordonner*" un procès de travail complexe fondé sur la coopération d'un certain nombre de travailleurs, et "*surveiller*" — au sens étroit du terme — les producteurs directs :

Le travail de surveillance et de direction apparaît nécessairement toutes les fois que le procès de production immédiat prend la forme d'un procès socialement combiné, et qu'il n'est pas le travail isolé de producteurs indépendants, *mais il possède une double nature*. D'une part, dans tous les travaux pour lesquels beaucoup d'individus coopèrent, la connexion générale et l'unité du procès s'expriment nécessairement dans une volonté directrice, *dans des fonctions qui ne concernent pas les travaux partiels, mais l'activité globale de l'atelier*, comme c'est le cas pour un chef d'orchestre. Il s'agit là d'un *travail productif* qui doit être accompli dans tout système combiné de production. D'autre part, abstraction faite du secteur commercial, ce travail de surveillance est nécessaire dans tous les modes de production qui reposent sur l'opposition entre l'ouvrier en tant que producteur direct et le propriétaire des moyens de production. Plus cette opposition est grande, plus important est le rôle que joue le travail de surveillance. Il atteint, par conséquent, son maximum dans le système esclavagiste. Mais elle est également indispensable au régime de production capitaliste parce que le procès de production y est en même temps, le procès de consommation de la force de travail par le capitaliste<sup>5</sup>.

Ce que Marx appelle plus haut "direction", du moins dans la traduction française (*Oberaufsicht und Leitung*), nous le nommons "coordination", c'est un terme qui suggère directement la comparaison que Marx fait avec le "chef d'orchestre", il faudrait cependant

4. Il n'y a là, évidemment, aucune nécessité stricte, à d'autres points de vue, les comportements capitalistes individuels desservent l'intérêt capitaliste général.

5. P TII 1144 - S LIII TII 49 - W T25 397.

y ajouter la “conception” comme la toute première tâche du procès de travail.

La reconnaissance du fait que le capitaliste exécute une tâche “productive”, participe au procès de travail, soulève une difficulté qu’on pouvait totalement ignorer en traitant des fonctions de la circulation. Cette difficulté peut être formulée de la façon suivante : le capitaliste — éventuellement ses substituts — effectue dans le contrôle qu’il opère de la valorisation du capital, une tâche partiellement productive et partiellement improductive, devient-il de cette façon en partie capitaliste et en partie prolétaire ?

## 2 - L’ambiguïté de la personnalité du capitaliste

Se heurtant à cette difficulté, l’analyse semble régresser : en voulant montrer que les tâches qu’effectuent les cadres et les employés de l’entreprise moderne sont celles du “capitaliste”, la nature de ce dernier nous échappe tout à coup ; voilà qu’il se charge de tâches de même nature que celles des prolétaires ! Pour nous mettre à l’aise sur ce thème, il faut d’abord noter qu’il n’y aurait aucune impossibilité de principe à considérer le capitaliste comme un être “hybride”. Lorsqu’il parle du petit commerçant, capitaliste et travailleur, Marx utilise cette expression<sup>6</sup>.

C’est une des caractéristiques fondamentales de la pensée dialectique d’accepter de telles ambiguïtés. Au commencement du *Capital*, Marx analyse, par exemple, la marchandise comme l’unité de la valeur d’échange et de la valeur d’usage ; la marchandise est valeur (travail cristallisé) et objet d’utilité. Elle n’est ni l’une ni l’autre, mais les deux conjointement. Le concept de marchandise réunit “contradictoirement”, selon les propres termes de Marx, valeur d’usage et valeur d’échange. De la même façon, à la question : qui est ce petit commerçant ? Marx répond : il est capitaliste et il est producteur, c’est un être hybride. Refuser cette “hybridité”, c’est se priver définitivement des moyens de définir sa véritable nature de classe. Pour en revenir au capitaliste, il est bon de donner à ce problème une dimension historique. On le fera ci-dessous à deux points de vue.

---

6. P TII 1061 - S LIII TI 297 - W T25 298.

### 1. *La dialectique du Maître/Capitaliste*

On relève dans le même “Chapitre inédit du Capital” une première analyse qui met en lumière cette dimension “historique” de l’ambiguïté de nature du capitaliste : Marx montre dans ces développements dans quelle mesure le système corporatif médiéval doit être conçu dans un rapport à la fois capitaliste et non capitaliste. Dans cette perspective, se trouvent introduites certaines remarques concernant la transformation du “maître” en “capitaliste”. La nature du maître de jurande ne peut être conçue qu’à travers la contradiction : travailleur productif/capitaliste. Le même couple contradictoire permet de saisir la mutation temporelle par déplacement de l’aspect principal de la contradiction, et l’ambiguïté de nature à une phase déterminée de l’évolution — notamment dans la société contemporaine<sup>7</sup>.

Marx écrit :

Même lorsqu’il repose sur le mode ancien et traditionnel et n’est que formellement dominé par le capital, le processus du travail se caractérise d’emblée et de plus en plus par son échelle d’exécution : d’une part par l’ampleur des moyens

---

7. Ces remarques, de même qu’une part importante des principes gnoséologiques mis en œuvre dans cette analyse, sont empruntés à l’essai philosophique de Mao Tse-Toung : A propos de la contradiction :

“On a déjà dit plus haut qu’il ne faut pas aborder de la même manière toutes les contradictions existant dans un processus, qu’il est nécessaire d’y distinguer la contradiction principale des contradictions secondaires et, ceci fait, l’essentiel est de s’attacher à la contradiction principale. Mais peut-on aborder de la même manière les deux aspects des différentes contradictions, qu’il s’agisse de la contradiction principale ou des contradictions secondaires ? Non, on ne le peut pas davantage. Les aspects de n’importe quelle contradiction se développent d’une manière inégale. Il semble parfois qu’il existe entre eux un équilibre, mais ce n’est là qu’une situation temporaire et relative ; la situation fondamentale, c’est le développement inégal. Des deux aspects de la contradiction, il en est un qui, inévitablement, est le principal, l’autre étant secondaire. Le principal, c’est celui qui joue le rôle dominant dans la contradiction. Le caractère des choses et des phénomènes est au fond déterminé par l’aspect principal de la contradiction qui occupe la position dominante. Mais cette position des aspects de la contradiction n’est pas immuable — l’aspect principal et l’aspect secondaire de la contradiction se convertissent l’un en l’autre et le caractère des phénomènes se modifie en conséquence.” (Éditions de Pékin, 1960, p. 46).



de production avancés, d'autre part par le nombre des ouvriers commandés par le même employeur. Ce qui apparaît, par exemple, comme un maximum sur la base d'un mode de production corporatif (disons par rapport au nombre de compagnons) peut, dans le cadre capitaliste, ne constituer qu'un faible minimum. En effet, ce rapport risque d'être purement nominal, à moins que le capitaliste n'occupe assez d'ouvriers pour que la plus-value produite lui fournisse non seulement un revenu de consommation, mais un fonds d'accumulation, et ce en sorte que, *dispensé désormais de tout travail immédiat, il assume le rôle du capitaliste—quasi principal surveillant et directeur du processus: il remplit alors la fonction—douée de volonté et de conscience—du capital en train de se valoriser*. Cette extension constitue d'ailleurs la base concrète sur laquelle s'édifie le mode de production spécifiquement capitaliste dans les conditions historiques favorables, comme par exemple au XVI<sup>e</sup> siècle, bien qu'elle puisse naturellement apparaître de manière sporadique—et sans dominer la société—au sein des formes sociales plus anciennes<sup>8</sup>.

On notera au passage la très belle formule définissant le capitaliste comme “capital doué de volonté et de conscience”.

L'extrait précédent est entièrement dominé par l'opposition Capital/Mode de production capitaliste. Il apparaît explicitement qu'aux yeux de Marx, le concept de capital possède une valeur explicative certaine, avant que la société considérée puisse être analysée comme société capitaliste. Cela n'est que l'expression de la relative autonomie des concepts fondamentaux de l'Économie politique et du Matérialisme historique. Ce qui nous intéresse directement, c'est cette autre dialectique, celle du personnage du Maître/ Capitaliste. Au cours d'une longue période historique, l'individu concerné doit être analysé au travers d'un couple conceptuel contradictoire : capitaliste et non-capitaliste à la fois. Il ne s'avère pas capitaliste dans tel ou tel geste, au titre de telle fraction de son activité. sa position sociale dans son intégrité se révèle qualitativement ambiguë.

De même un peu plus loin :

Enfin, le rapport du capitaliste au travailleur salarié peut se substituer à celui du maître de jurande à ses compagnons et

---

8. P TII 368 - 10/18 197.

apprentis : c'est la phase de transition que la manufacture urbaine traverse en partie à son origine...

Certes, le maître est en possession des moyens de production, des matières premières, de l'outillage (bien que celui-ci puisse appartenir au compagnon) et du produit du travail. *C'est dans cette mesure là qu'il est capitaliste ; mais ce n'est pas en tant que capitaliste qu'il est maître.* Il est en premier lieu lui-même artisan, et s'il passe pour maître, c'est dans son métier. Dans le processus de la production, il figure comme artisan au même titre que ses compagnons, et c'est lui qui initie d'abord ses apprentis aux secrets du métier. Ses rapports avec eux sont exactement ceux d'un professeur avec ses élèves. Par conséquent ce n'est pas comme capitaliste, mais comme maître de son art dans la corporation, qu'il occupe face à eux un rang hiérarchique fondé sur sa *maîtrise* dans le métier. Aussi bien la nature matérielle que la valeur de son capital font qu'il est lié, qu'il n'a pas encore acquis le caractère libre du capital en soi. Il ne constitue pas une quantité déterminée de travail matérialisé, de la valeur tout court, qui peut prendre à son gré une forme quelconque de conditions de travail selon qu'il s'échange contre telle ou telle autre forme de travail vivant pour s'approprier à volonté du surtravail. C'est seulement après avoir franchi les grades réglementaires d'apprenti, de compagnon, etc., et exécuté lui-même son chef-d'œuvre que le maître est en mesure d'investir de l'argent dans une branche déterminée de sa propre spécialité soit parce qu'il échange son argent contre des facteurs objectifs de sa profession, soit parce qu'il achète des compagnons et prend des apprentis. Ce n'est que dans son métier qu'il peut convertir son argent en capital, autrement dit l'employer comme moyen d'exploitation du travail d'autrui, et non plus comme moyen de son travail personnel. Lié à une forme déterminée de la valeur d'usage, son capital ne se présente pas comme tel face à ses ouvriers<sup>9</sup>.

En lisant ces lignes, comme bien d'autres, on ne peut s'empêcher de songer aux innombrables interprétations de marxistes ou de non-marxistes, qui ont pour effet de "vider" complètement les analyses de Marx de tout contenu. A l'extraordinaire richesse d'une pensée aux innombrables nuances, pourquoi se plait-on à substituer les schémas les plus grossiers ? Marx subit à ce propos le sort de toute pensée complexe : la réduction jusqu'au ridicule, mais il

9. P TII 372-373 - 10/18 207-209.

existe cependant, chez Marx, une raison supplémentaire qui le pose en victime désignée de ce type de réduction : sa fidélité à la méthode d'abstraction—pour recourir à une formule plus commune que correcte—ou mieux, l'adéquation de son exposé à la nature conceptuelle de la connaissance scientifique. Lorsque Marx analyse le concept de capital, il ne *décrit* aucun phénomène, il forge un outil qui conjointement à d'autres de même nature autorisera l'analyse de la diversité phénoménale. De là prend sa source la confusion sans cesse répétée entre le concept et son objet. A partir d'une lecture d'un exposé du concept de capital, on croit déduire directement, immédiatement, la structure de classe d'une formation sociale !

On refermera ici cette parenthèse pour en revenir à l'ambiguïté de la personnalité du capitaliste. Le dernier extrait reproduit plus haut nous met explicitement sur la voie de la solution de ce problème : ce n'est pas en tant que capitaliste qu'il est maître. Il est en premier lieu lui-même artisan... Comme on l'a indiqué plus haut, des deux termes contradictoires qui définissent sa nature : travailleur/capitaliste, il convient de considérer le principal, et du capitaliste actif, nous serions tentés d'affirmer *qu'il est travailleur en tant que capitaliste*, que son activité productive est subordonnée à sa position de capitaliste.

Une seconde composante de cette évolution, extraite du même document, permet de préciser ce dernier point.

## 2. *Le travailleur collectif*

Le rôle du capitaliste dans le procès de travail est étroitement lié à la transformation des tâches individuelles en tâches collectives. Cette transformation des modalités de la production sous l'effet du développement des rapports capitalistes, Marx en traite comme du passage de la "subordination formelle" à la "subordination réelle" de la production au capital. A la première étape, des travailleurs dont le mode de travail n'est guère modifié, passent sous le contrôle du capitaliste :

La subordination du processus de travail au capital ne change tout d'abord rien au mode de production réel. Voici en quoi elle se manifeste pratiquement : l'ouvrier passe sous le commandement, la direction et la haute surveillance du

capitaliste, uniquement bien sûr pour son travail qui appartient au capital<sup>10</sup>.

A la seconde étape, celle de la “subordination réelle”, à la notion de l’individu producteur, il convient de substituer celle du travailleur collectif. C’est à ce stade, justement, qu’interviennent, au sein du procès de travail, le capitaliste ou ses substituts pour “concevoir” et “coordonner”, conformément à la terminologie que nous nous sommes forgée plus haut.

On relève dans le même chapitre “inédit” :

En même temps que se développe la subordination réelle du travail au capital, c’est-à-dire au mode de production spécifiquement capitaliste, c’est non pas le travailleur individuel, mais une force de travail socialement coordonnée qui devient l’agent réel du processus de travail dans son ensemble. Les diverses forces de travail qui coopèrent et constituent la machine productive totale participent diversement au processus immédiat de la production des marchandises (ou mieux des produits), la tâche des uns étant surtout physique, des autres intellectuelles, celui-ci comme gérant, ingénieur, technicien, etc., celui-là comme surveillant, le troisième comme simple ouvrier manuel, voire comme manœuvre. Dès lors, on range de plus en plus les fonctions de la force de travail sous le concept immédiat de travail productif et ses agents sous le concept de travailleurs productifs, directement exploités par le capital et totalement subordonnés aux processus de valorisation et de production du capital. Si l’on considère le travailleur collectif qu’est l’atelier, son activité coordonnée se matérialise directement dans un produit collectif qui est en même temps une masse totale de marchandises, et il importe peu que la fonction du travailleur individuel, rouage du travail collectif, soit plus ou moins proche du simple travail manuel<sup>11</sup>.

L’interprétation de ce texte est extrêmement délicate, et il convient de bien le situer dans son contexte. Il nous apporte, d’une part, un éclaircissement primordial concernant la tâche capitaliste dans le procès de travail et repose, d’autre part, la question de la détermination du travail productif.

---

10. P TII 437 - 10/18 176.

11. P TII 388 - 10/18 226.

*a. Le capitaliste et le procès de travail*

Cet extrait précise remarquablement la fonction du “chef d’orchestre” à laquelle Marx fait allusion dans *Le Capital*. Le travailleur collectif possède une “tête pensante” en la personne du capitaliste qui conçoit et coordonne le processus collectif. A peine s’est-il historiquement dégagé de sa condition de travailleur productif que la collectivisation de la tâche fait à nouveau du capitaliste, pour une fraction de son activité, un travailleur productif, du moins au sens du livre II (travail créateur de valeur) qui n’est pas celui retenu dans ces manuscrits ! On s’attachera à éclaircir ce paradoxe dans un instant.

Pour se limiter à un premier aspect du problème, on retiendra que le capitaliste participe effectivement au procès de travail : la contradiction capitaliste/travailleur qui le définissait historiquement dans des formes de transition, continue à le caractériser à l’étape d’épanouissement des rapports capitalistes — aussi longtemps qu’il est encore présent dans l’entreprise. La mutation historique s’analysait comme la conquête de l’aspect principal de la contradiction par le premier terme : le “maître” devenait “capitaliste”. Cette ambiguïté de nature survit en la personne du capitaliste actif. La primauté d’un des aspects de la contradiction ne se discute pas en terme de temps relatif consacré aux tâches de surveillance d’une part, et de conception-coordination d’autre part. Il faut d’ailleurs s’en féliciter puisque ces tâches sont “phénoménalement” inséparables ; si la science nous révèle leur ambiguïté qualitative, ce n’est certainement pas pour la nier en nous fournissant d’un autre côté, la “clé” de la séparation. C’est l’analyse qui nous révèle que c’est en tant que capitaliste que l’individu concerné participe au procès de travail. L’état de dépendance dans lequel se trouve le travailleur est un des éléments indispensables de la reproduction des rapports capitalistes : dans la société moderne, le travailleur est évidemment séparé des moyens de travail, mais la propriété de ces moyens, par leur ampleur même, échappe également au capitaliste, et la position dominante du capitaliste ne peut être garantie que par la fonction qu’il occupe — ou qu’occupent ses substituts — vis-à-vis du producteur immédiat. C’est à cette condition, et à cette condition seulement, qu’il peut continuer à personnifier le

capital donc, en définitive, à être lui-même. Il ne faut pas faire de la division des tâches au sein du groupe formant le travailleur collectif, une nécessité purement technique. La concentration forcenée de toutes les tâches intellectuelles sous la responsabilité du capitaliste lui-même ou d'un petit nombre d'individus élevés dans la conviction d'une supériorité mentale qui les prédestinerait à assumer ces tâches nobles, est un produit historique, la *solution capitaliste* d'un problème technique, mais non techniquement nécessaire, résultant de la collectivisation de la tâche. Une transformation véritablement socialiste de la société devra, de toute évidence, revenir sur cette division capitaliste du travail. La participation du capitaliste à la tâche de production ne s'impose pas à lui comme une impossibilité déplorée d'échapper complètement au labeur productif, mais comme l'expression d'un monopole des tâches "nobles" consciemment revendiqué et inséparable de la "surveillance" au sens étroit du terme. Le capitaliste doit être maître du processus de travail, et dans cette mesure, y pénétrer dans la position de celui qui dirige le procès d'ensemble.

Ainsi, en ce qui concerne la participation du capitaliste ou de ses substituts au procès de travail, on ne saurait songer à la nier ; mais il faut affirmer que c'est justement en tant que capitaliste que ce dernier devient accessoirement producteur.

*b. La détermination du travail productif*

Si l'on doit considérer l'extrait reproduit plus haut comme extrêmement révélateur des ambiguïtés de la personne du capitaliste, il faut reconnaître qu'il pose de sérieux problèmes en ce qui concerne la définition de la nature productive du travail. Comme on l'a signalé en introduction, dans le manuscrit où a été relevé l'extrait en question, est déclaré productif tout travail créateur de plus-value : le manuscrit oppose la détermination du travail productif comme travail aboutissant à un produit ou même à n'importe quel résultat, à la détermination capitaliste, c'est-à-dire la création de plus-value. Dans cet extrait, Marx souligne que, sur la base d'une confusion des deux déterminations, "*on range de plus en plus les fonctions de la force de travail sous le concept immédiat de travail productif et ses agents sous le concept de travailleurs productifs*". Il fait référence à une illusion, du moins à une tendance qui mérite d'être discutée.

Le concept est qualifié d'*immédiat* ; que de termes intermédiaires ne néglige-t-on pas en effet. Le point discuté correspond à la tentation abusive de déduire de la rationalité matérielle, "réelle" (Marx souligne "agent réel"), le rapport économique. D'une façon générale — c'est un point déterminant dans une conception scientifique de la connaissance — la détermination matérielle n'induit aucune détermination économique (conceptuelle). Le point est d'importance parce que Marx mentionne le surveillant, le gérant, l'ingénieur, qui se substituent peut-être au capitaliste, mais dont l'activité ne peut pas être globalement considérée comme créatrice de valeur ou de plus-value. Pour le surveillant, Marx a écarté explicitement sa fonction des tâches productives ! Pour le gérant, n'exécute-t-il pas principalement les fonctions improductives de la circulation du capital ! Le cas de l'ingénieur est plus complexe, et sera développé plus bas. L'ingénieur, s'il n'est pas transformé en gestionnaire, n'assume-t-il pas justement la part productive de l'activité du capitaliste ?

Dans le même texte, l'auteur révèle parfaitement sa perspective qui est celle de la critique de la pensée économique vulgaire lorsqu'il écrit :

Comme représentant du capital productif en train de se valoriser, le capitaliste accomplit une fonction productive qui consiste précisément à diriger et à exploiter le travail productif. Sa classe est la classe productive par excellence, en opposition aux consommateurs de la plus-value qui ne se trouvent pas dans ce rapport direct et actif à leur production. (En tant que dirigeant du processus du travail, le capitaliste peut effectuer du travail productif en ce sens que son travail s'intègre dans l'ensemble du processus du travail qui s'incarne dans le produit). Ici, nous n'abordons le capital qu'au sens du processus immédiat de la production. C'est seulement plus tard que nous pourrons étudier les autres fonctions du capital et les agents dont il se sert dans le cadre de ces fonctions<sup>12</sup>.

Cet extrait illustre parfaitement les difficultés de la lecture de Marx. Avant les parenthèses, l'auteur se gausse des représentations de l'Économie vulgaire ; entre les parenthèses, il précise un point de

---

12. P TII 399 - 10/18 240.

théorie sans qu'il soit facile de saisir auquel de ses trois sens il emploie le terme "productif". Il s'agit probablement du premier sens, puisque le second est exclu du manuscrit, qu'il ne s'agit visiblement pas du troisième et que Marx désigne le résultat du travail par le terme "produit" et non "marchandise". La dernière phrase indique, et c'est là un cas unique à notre connaissance, que toutes les déterminations qui concernent la circulation du capital, sont abstraites (Marx n'en a pas à cette époque produit la théorie) et qu'il faut donc bien se garder d'y songer ; mais comment demander au lecteur de les écarter dans la représentation du phénomène qui lui vient inévitablement à l'esprit alors qu'elles n'ont pas été analysées...

On peut trouver dans le livre I du *Capital* un texte qui en première lecture, peut sembler porteur des mêmes ambiguïtés, mais qui, sous l'effet d'une lecture rigoureuse, se révèle absolument non équivoque :

L'homme crée un produit en appropriant un objet externe à ses besoins, et dans cette opération le travail manuel et le travail intellectuel sont unis par des liens indissolubles, de même que dans le système de la nature le bras et la tête ne vont pas l'un sans l'autre.

A partir du moment, cependant, où le produit individuel est transformé en produit social, en produit d'un travailleur collectif dont les différents membres participent au maniement de la matière à des degrés très divers, de près ou de loin, ou même pas du tout, les déterminations de travail productif, de travailleur productif, s'élargissent nécessairement. *Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'œuvre* ; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque. La détermination primitive du travail productif, née de la nature même de la production matérielle, reste toujours vraie par rapport au travailleur collectif, considéré comme une seule personne, mais elle ne s'applique plus à chacun de ses membres pris à part. Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. Là, le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc, n'est censé productif *que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital*<sup>13</sup>.

13. P TI 1001 - S LI TII 183 - W T23 531.



On peut songer, à lire ces lignes, que Marx avait sous les yeux en les écrivant le manuscrit précédent, et l'on voit cette fois très clairement s'exprimer sa pensée, qu'on peut résumer de la manière suivante. La métamorphose du travail individuel en travail collectif est considérée au premier sens du travail productif (créateur d'un produit), et se trouve ensuite précisé le critère de l'Économie politique concernant l'étape capitaliste : être créateur de plus-value. La démonstration est la suivante : *être productif—au sens de produire un bien—n'est pas une question de travail manuel ou intellectuel*; dans le travail collectif, ces deux fonctions sont séparées, mais qu'importe. De toute façon, en production capitaliste, on appelle productif un travail créateur de plus-value ; il s'agit donc là d'un tout autre critère.

### **3 - La spécialisation des tâches au sein du corps des cadres et employés**

L'étude des fonctions de la circulation nous a introduit à ce paradoxe : la recherche de la position de classe des cadres et employés nous ramène sans cesse aux questions préalables : qu'est-ce qu'un capitaliste, que fait-il ? En ce qui concerne les fonctions de la circulation, la réponse était non équivoque, le capitaliste, donc les cadres et employés, veillent à la circulation du capital, tâche par nature improductive. Dans le cas de la valorisation, la réponse s'avère plus complexe : le capitaliste *veille à l'accaparement* de la plus-value, et de ce fait, en tant que capitaliste, participe dans une certaine mesure au procès de travail, exécute une tâche partiellement créatrice de valeur. Comme à la section précédente, on pourrait affirmer que l'on reconnaît, dans ces préoccupations capitalistes, *les tâches des cadres et employés de tous rangs*, et projeter l'ambiguïté révélée à propos du capitaliste sur la personnalité collective des cadres et employés. Cependant, la spécialisation qu'autorise la transformation du capitaliste en un groupe de salariés complique quelque peu la question. Supposons que cette spécialisation, ce partage des responsabilités, fasse reposer sur certains individus une partie des tâches productives qui incombent au capitaliste. Ces individus n'effectueraient plus que de telles tâches productives ; pourquoi, dans cette hypothèse, ne pas les considérer comme des prolétaires possédant un particulièrement haut niveau de qualification ?

Il faut noter qu'une telle spécialisation est extrêmement rare au sommet de la hiérarchie comme à un échelon subalterne, car tout travail de coordination, aussi bien au niveau de l'ingénieur qu'à celui du technicien, est en général *inextricablement lié à une fonction de surveillance*, qui confère à l'intéressé, à ses propres yeux, comme à ceux des producteurs directs, *un statut de "dirigeant"*. Une telle séparation s'établit cependant dans certains cas, même à un très haut niveau, par exemple pour les ingénieurs d'un bureau d'études, il s'agit là de ce que l'on a appelé la "conception", par opposition à la "coordination" que l'on peut difficilement séparer de la "surveillance". Abstraction faite de leur salaire élevé, du prestige des locaux qui leur sont octroyés, du respect qu'on leur témoigne, ces cadres souffrent souvent de cette situation, du confinement qu'elle occasionne et de l'absence du sentiment de participer effectivement à la conduite des destinées de l'entreprise. Pour faire une "belle carrière", il est recommandé de ne pas faire un séjour trop prolongé dans ces services. Ces difficultés sont le reflet de la nature de telles tâches ; en dépit du respect qu'inspirent les connaissances qu'elles exigent, les cadres qui en sont chargés ne "vivent" pas véritablement leur position de dirigeant et en souffrent. Pour certains, par contre, ces services peuvent être un refuge, lorsque pour des raisons de tous ordres, ils refusent ce qui est, en fait, leur véritable statut.

En dépit du caractère relativement exceptionnel des situations concernées, le problème est cependant posé : ce cadre ou cet employé qui effectue les tâches productives "nobles" du capitaliste, doit-il être considéré comme un travailleur productif ? D'une part, son travail est créateur de valeur et, peut-être, de plus-value (un point qui sera envisagé à la section IV de cette étude), d'autre part, il assume, comme tous les autres cadres, une fraction des tâches du capitaliste actif. On pourrait en conclure que les ambiguïtés propres au cadre en général, ne sont pas posées pour lui, que de toute façon, son travail est intégralement créateur de valeur, qu'il ne se différencie donc en rien du travailleur productif. On privilégiera alors le premier aspect de la détermination. On pourrait, à l'opposé, affirmer que ce cadre technique est responsable d'une des tâches capitalistes élémentaires et que, de même que le fait de participer à la production ne faisait pas du capitaliste un prolétaire, le fait d'être justement chargé de la fraction des tâches capitalistes créatrices de valeur ne fait pas de

ce salarié de l'entreprise un prolétaire. Il nous semble que l'aspect déterminant en la matière est bien le second et non le premier. Le personnage du capitaliste actif révèle cette ambiguïté de pouvoir créer de la valeur — accessoirement — dans l'exercice de sa fonction qui consiste fondamentalement à en accaparer. Lorsque l'ensemble des tâches capitalistes devient l'objet de l'activité d'un vaste corps de cadres et d'employés, la même ambiguïté demeure vis-à-vis de *l'ensemble du groupe* indépendamment du fait que ces tâches élémentaires productives soient concentrées entre les mains de certains individus. On n'a pas pu dire jusqu'ici ce qu'étaient en définitive, les cadres et les employés dans leur ensemble mis à part qu'*ils assumaient en tant que salariés les tâches du capitaliste*; la division du travail telle qu'elle se développe au sein de ce groupe concentre les tâches productives entre certaines mains, ce qui ne résout en aucune façon le problème de la position sociale des quelques individus concernés. En d'autres termes, la position de classe de l'ingénieur du bureau d'étude qui conçoit l'ouvrage et effectue donc la toute première tâche du procès de travail, n'est pas moins ambiguë que celle du responsable de la gestion des stocks. Dans le morcellement des tâches capitalistes, l'un incarne désormais la main gauche du capitaliste, l'autre la droite, *leurs positions sont inséparables*.



## Section IV

### Les revenus des cadres et employés Le partage de la plus-value

L'observation superficielle des rapports de production conduit à l'affirmation suivante : travailleurs, employés et cadres ont ceci de commun qu'ils sont des *salariés* ; leurs revenus sont diversifiés, mais cette hiérarchie reflète l'échelle de la "complexité" des travaux. On peut même se réfugier à ce propos derrière l'opposition que fait Marx, entre "travail simple" et "travail complexe". On en déduit qu'ils vivent tous la condition prolétarienne. De la constatation de la nature apparemment semblable de la source des revenus, on infère l'identité de la position de classe. C'est là l'attitude fréquente, implicite ou explicite, des grands partis de gauche et des syndicats. Il convient donc de s'arrêter longuement sur ce point pour parvenir à une compréhension véritable de l'origine des revenus des cadres et employés et, d'abord, reposer fondamentalement la question de la nature du salaire.

#### 1 - Le salaire forme la valeur de la force de travail

##### 1. *Le salaire des producteurs*

Ce que le travailleur vend au capitaliste ce n'est pas son travail, mais sa "force de travail". Cette force de travail, Marx l'analyse comme étant une marchandise ; c'est-à-dire, une chose double : valeur d'usage et valeur d'échange — ou mieux : objet d'utilité et valeur. La valeur d'usage de la marchandise force de travail, c'est le travail lui-même. Sa valeur d'échange, c'est le temps de travail socialement nécessaire à la production des subsistances des travailleurs. La marchandise force de travail a donc une valeur, et en définitive, un prix. Ce prix, c'est justement le *salaire* qui retient notre attention pour le moment.

D'une façon générale, le prix est une forme de la valeur ; le salaire constitue donc un cas particulier d'une théorie générale, celle des *rappports valeur-prix*. On sait qu'en production capitaliste, du fait de la péréquation des taux de profit, et pour bien d'autres raisons, le prix n'est pas l'expression de la seule valeur dont il est cependant la forme phénoménale. Le rapport valeur-prix est complexe, et on reproduira à ce propos un passage du livre I d'une importance décisive :

Il est donc possible qu'il y ait un écart, une différence quantitative entre le prix d'une marchandise et sa grandeur de valeur, et cette possibilité gît dans la forme prix elle-même. C'est une ambiguïté qui, au lieu de constituer un défaut, est, au contraire, une des beautés de cette forme, parce qu'elle l'adapte à un système de production où la règle ne fait loi que par le jeu aveugle des irrégularités qui, en moyenne, se compensent, se paralysent et se détruisent mutuellement. La forme prix n'admet pas seulement la possibilité d'une divergence quantitative entre le prix et la grandeur de valeur, c'est-à-dire entre cette dernière et sa propre expression monnaie, mais encore elle peut cacher une contradiction absolue de sorte que le prix cesse tout à fait d'exprimer de la valeur, quoique l'argent ne soit que la forme valeur des marchandises. Des choses qui, par elles-mêmes, ne sont point des marchandises, telles que, par exemple, l'honneur, la conscience, etc., peuvent devenir vénales et acquérir par le prix qu'on leur donne la forme marchandise. Une chose peut donc avoir un prix formellement sans avoir une valeur. Le prix devient ici une expression imaginaire comme certaines grandeurs en mathématiques. D'un autre côté, la forme prix imaginaire, comme par exemple le prix du sol non cultivé, qui n'a aucune valeur parce qu'aucun travail humain n'est réalisé en lui, peut cependant cacher des rapports de valeur réels, quoique indirects<sup>1</sup>.

On envisagera ci-dessous la portée de la différence théorique prix- valeur, lorsqu'on l'applique au couple salaire-valeur de la force de travail. On s'en tiendra, pour le moment, à la nature de ce rapport : le capitaliste n'achète pas le travail, mais la force de travail, la distinction n'est pas purement terminologique :

Dans l'expression : valeur du travail, l'idée de valeur est complètement éteinte. C'est une expression irrationnelle telle

---

1. P TI 640 - S LI TI 111 - W T23 561.

que par exemple valeur de la terre. Ces expressions irrationnelles ont cependant leur source dans les rapports de production eux-mêmes dont elles réfléchissent les formes phénoménales. On sait d'ailleurs dans toutes les sciences, à l'économie politique près, qu'il faut distinguer entre les apparences des choses et leur réalité<sup>2</sup>.

Le capitaliste semble payer le travail, mais, selon la théorie de la plus-value, il faut distinguer entre "travail nécessaire" et "sur-travail" c'est-à-dire entre travail payé et travail gratuit, non payé. Dans la journée de travail du prolétaire, la théorie de la plus-value nous apprend qu'il y a une partie payée et une partie non payée. En prétendant que le capitaliste achète le travail lui-même, on masque donc complètement les fondements théoriques de la valorisation du capital. Ainsi convient-il d'écarter la vision que suggère la simple représentation pratique, pour lui substituer l'analyse que voici : le salarié vend une marchandise, sa force de travail, cette marchandise est payée à sa valeur (ou à un prix qui repose sur cette valeur mais s'en écarte, comme pour toute autre marchandise) ; le capitaliste fait alors usage de cette marchandise, il fait travailler le salarié. C'est là le premier volet de la théorie. Le deuxième volet est le suivant : le salarié cristallise dans le corps de la matière sur laquelle il travaille une valeur correspondant à son temps de travail, *mais supérieure à celle qu'exige la production de ses propres subsistances*. Le processus résulte donc de la superposition de *l'achat d'une marchandise et de sa consommation* d'une part, et de *la création de la valeur* d'autre part. A l'origine de cette consommation ne se trouve pas la dépense d'un revenu, mais le reflux d'un capital. Le capitaliste avance une fraction spécifique du capital total destiné à cet usage : le capital variable. C'est là une caractéristique fondamentale qui articule les deux "volets" du processus introduit ci-dessus : achat d'une marchandise et consommation d'une marchandise, non pas à titre privé, personnel, mais intérieurement au procès de travail capitaliste. L'achat et la consommation de la force de travail ne s'identifient donc pas à l'achat et à la consommation d'un moyen de subsistance, mais d'un moyen de travail (matières premières, sources d'énergie, équipements, etc.) ; la dépense n'est pas celle d'un revenu, mais celle d'un capital en reflux. L'unité de ce processus, dans ses

---

2. P TI 1032 - S LI TII 208 - W T23 559.

deux volets, implique le recours aux concepts de valeur et de prix de la force de travail, qui se substituent à l'expression à laquelle recourt la pratique, mais qui demeure fondamentalement irrationnelle, de "prix du travail".

Le problème étant ainsi formulé, on se posera naturellement la question : cette analyse est-elle applicable aux salaires des cadres et des employés ?

## 2. *Le salaire des cadres et des employés*

Quand on veut faire usage de ce concept vis-à-vis des revenus des cadres et employés, on voit immédiatement surgir une difficulté à propos de ce qui a été appelé ci-dessus le deuxième volet du processus.

Le travail des cadres et employés n'est pas, d'une façon générale, créateur de valeur, comme on l'a montré aux deux sections précédentes. Le premier aspect du processus est identique : le capitaliste achète la force de travail du cadre ou de l'employé, il en fait usage en les faisant travailler, voilà ce qu'il y a de commun aux cas du producteur et à celui du cadre ou de l'employé. La consommation de la marchandise force de travail — bien que dans les deux cas la valeur d'usage, l'utilité de la marchandise, soit le travail — n'aboutit pas au même résultat. Le travailleur crée de la valeur au-delà de celle cristallisée dans ses propres subsistances, le cadre et l'employé assument les fonctions spécifiquement capitalistes du capitaliste actif qui demeure ou disparaît du processus. On l'a vu, le fait que ces fonctions soient assumées par d'autres, *ne les rend nullement créatrices de valeur*. Le but de la consommation de cette catégorie spécifique de force de travail, est cependant l'obtention de la plus-value, la majoration du taux de profit.

Acheter de la force de travail et ne pas en extraire de la plus-value directement, peut sembler quelque peu déroutant, c'est pourtant un fait fréquemment évoqué par Marx. Il écrit par exemple :

La force de travail n'affirme sa force créatrice de valeur que si elle s'active et se réalise dans le procès de travail ; cela n'exclut pourtant pas qu'elle est par elle-même, en puissance, en tant que bien, l'activité créatrice de valeur qui, comme telle, ne résulte pas du procès, mais en est plutôt



la condition préalable. On l'achète comme étant capable de créer de la valeur. Mais on peut l'acheter aussi sans la faire travailler productivement : à des fins purement personnelles, par exemple service domestique, etc.<sup>3</sup>.

Dans le cas du domestique, le problème est relativement clair, parce que le salaire de la femme de ménage d'un particulier n'a véritablement rien à voir avec l'accaparement de la plus-value, et qu'il s'agit là d'une forme typique de travail improductif au sens que Marx donne à ce terme (conjointement aux deux derniers sens de notre introduction).

Saisissons cette occasion pour indiquer que le non-accaparement de la plus-value, ne saurait être assimilé à la non-exploitation. Dans *Le Capital*, Marx fait la théorie de l'exploitation capitaliste, sur la base de l'avance d'un capital, à travers l'accaparement d'une plus-value. Faire la théorie de cette exploitation, en démontrer l'existence, *bien que la force de travail soit achetée à sa valeur*, c'est faire la théorie des rapports de production spécifiquement capitalistes. Ce n'est pas affirmer qu'il n'a jamais existé d'autres formes d'exploitation, ni qu'on ne saurait identifier, dans une société dominée par les rapports de production capitalistes, aucune exploitation à l'exception de celle dont rend compte cette théorie. On peut soutenir que les domestiques sont exploités par leurs employeurs, sans faire violence à la théorie marxiste, mais on ne saurait assimiler cette exploitation au prélèvement d'une plus-value, sans détruire totalement la portée scientifique de cette analyse.

Les développements du *Capital* relatifs au capital commercial et à l'employé de commerce, nous fournissent une bonne illustration du problème soulevé ici. On rappelle qu'aucune plus-value n'est créée dans le secteur commercial — pour autant qu'y sont prises en charge des tâches spécifiquement commerciales — et que la plus-value *réalisée* dans ce secteur a été accaparée dans le secteur productif et se trouve allouée à l'entreprise commerciale en vertu des mécanismes de l'égalisation des taux de profit. Marx écrit de l'employé de commerce :

La question se pose maintenant : qu'en est-il des salariés commerciaux employés par le capitaliste commercial, le

---

3. P TII / - S LIII TII 46 - W T25 394.

marchand ? A certains égards, un employé commercial est un travailleur salarié comme les autres. En premier lieu, son travail est acheté avec le capital variable du commerçant et non pas avec l'argent dépensé comme revenu ; il n'est donc pas acheté pour un service privé, mais pour la mise en valeur du capital avancé dans cet achat. En second lieu, la valeur de sa force de travail — son salaire — est déterminée, comme pour tous les autres salariés, par le coût de production et de reproduction de sa force de travail spécifique, non par le produit de son travail<sup>4</sup>.

On saisit sur cet exemple ce qu'il y a de commun à la rémunération des cadres et employés et au salaire du travailleur productif :

— la transaction est réglée sur la base de la valeur de la force de travail ;

— la dépense n'est pas une dépense de revenu, mais l'utilisation d'une fraction du capital.

Quant à l'aspect spécifique du salaire des cadres et employés, c'est toujours — à travers l'exemple de l'employé commercial — que leur travail n'incorpore pas, en général, de valeur au produit et ne donne pas naissance à une plus-value nouvelle, bien que cette activité vise l'accroissement du profit. De ce problème, Marx affirme qu'il est aisé à saisir :

La difficulté, pour ce qui est des salariés commerciaux, ce n'est pas d'expliquer comment ils produisent directement du profit pour leur employeur, bien qu'ils ne produisent pas directement de la plus-value (dont le profit n'est qu'une autre forme). L'analyse générale du profit commercial nous a déjà fourni la solution de ce problème. Tout comme le capital industriel réalise du profit en vendant le travail contenu et matérialisé dans les marchandises pour lequel il n'a pas payé d'équivalent, le capital marchand réalise du profit en ne payant pas intégralement au capital productif le travail impayé contenu dans les marchandises (pour autant que le capital investi dans leur production fonctionne comme une partie aliquote du capital industriel total), mais en le faisant payer lorsqu'il vend ces marchandises. Le rapport du capital marchand à la plus-value est différent de celui du capital industriel. Celui-ci produit la plus-value en s'appropriant

---

4. P TII 1065 - S LIII TI 302 - W T25 303.

directement du travail d'autrui impayé. Celui-là s'approprié une partie de cette valeur, en se la faisant céder par le capital industriel<sup>5</sup>.

L'auteur va alors débattre d'une question très importante qui s'éloigne du thème central de cet exposé et concerne l'"assiette" de l'égalisation du taux de profit. Le capital qui sert de base à l'égalisation inclut-il toutes les avances, y compris celle qui est utilisée pour financer la rémunération des improductifs et tous les frais de circulation du capital ?

## 2 - Capital variable et salaire des cadres et employés

Sur un tout autre plan, qui ne retient pas l'attention de Marx, notons qu'est surgie au passage une nouvelle difficulté théorique : une fraction du capital variable a perdu sa propriété fondamentale, la capacité de s'accroître, d'où elle tire son nom. La distinction capital variable/capital constant résulte de la mise en forme théorique du processus de valorisation du capital. Seule une fraction du capital avancé se valorise, celle qui sert à la rémunération des producteurs. Cette vision s'enracine dans la structure même du concept de capital. On peut donner une deuxième définition du capital variable en l'identifiant purement et simplement à la masse des salaires. Il est curieux de constater que par opposition aux principes fondamentaux de la théorie de la connaissance qui président au développement de la théorie économique de Marx, l'auteur semble ici privilégier la seconde vision. L'appréhension formelle (la forme phénoménale) voile sur ce point l'appréhension conceptuelle. D'une façon générale, Marx conserve, à ce propos, une attitude implicite ou explicite parfaitement rigoureuse pour ne pas dire "rigide". Traitant de la valeur de la force de travail, il proférait les mises en garde que voici :

Il en est d'ailleurs de la *forme* "valeur et prix du travail" ou "salaire", vis-à-vis du rapport essentiel qu'elle renferme, savoir : la valeur et le prix de la force de travail, comme de *toutes les formes phénoménales*, vis-à-vis de leur substrat. Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert

---

5. P TII 1065 - S LIII TI 303 - W T25 304.

par la science. L'économie politique classique touche de près le véritable état de choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vieille peau bourgeoise<sup>6</sup>.

(Ces formes phénoménales, le texte allemand les désigne par le terme : “*Denkformen*”, c'est-à-dire des formes “pensées”).

La masse salariale distribuée dans l'entreprise est bien avec le salaire, une forme phénoménale, valeur d'une force de travail productive ou improductive, dans tous les sens de ces deux termes, mais la détermination phénoménale ne saurait s'identifier avec les catégories de la valorisation : capital variable/capital constant. C'est pourtant ce que fait Marx au point de vue de notre problème.

Une comparaison fera mieux saisir la nature de la difficulté. Lorsque l'auteur étudie le capital commercial, il n'analyse pas le secteur commercial, l'ensemble des entreprises commerciales, car en plus d'une tâche de simple commercialisation, ces entreprises assument les travaux ultimes de la production. L'employé de commerce n'intéresse Marx qu'en tant qu'employé purement commercial. Qu'il existe un employé de ce type ou n'en existe pas, que l'on puisse scinder ou non son activité en ses deux composantes, est un problème parfaitement indifférent. De même lorsque Marx analyse le concept de valeur, le fait de savoir que les marchandises ne s'échangent jamais à leur valeur en production capitaliste n'intervient en aucune façon. C'est ultérieurement, lorsque l'exposé du concept a été mené à bien, que se révèle le fait fondamental que tout phénomène—la vente de tel type de produit, tel jour, en tel lieu—s'analyse à la lumière de l'éclairage conjoint d'un nombre indéterminé de concepts et lois. Pour analyser la vente du produit, il faut posséder la théorie de la valeur, celle du capital, celle de la concurrence et même, dans des conditions particulièrement précises, tel échange ne deviendra véritablement rationnel que si l'on ajoute au champ au sein duquel il est analysé, les concepts et lois de toute autre science, psychologique par exemple. De la même façon, on ne saurait rendre compte en théorie de la masse des salaires distribués par l'entreprise par référence à la seule théorie de la valorisation dans sa structure originelle. Comme dans le cas de l'échange, le prix

---

6. P TI 1038 - S LI TII 213 - W T23 564.

de la force de travail s'éclaire sous l'effet des valeurs explicatives conjointes des concepts de valeur, de capital, de concurrence... et tout débours comptabilisé en "salaire" ne devient pas rationnel par la seule référence à la catégorie "capital variable".

La rémunération des cadres et employés fait partie de la masse des salaires distribués par l'entreprise, mais elle n'appartient pas au capital variable. Aucune catégorie du capital—en l'occurrence : capital variable comme catégorie de la valorisation—ne saurait rendre compte en théorie de la nature d'une masse de salaires. En vérité, ces salaires viennent en déduction du profit comme les frais de "mutation formelle". *Une partie du profit est dépensé sous forme de salaires.* On objectera que cette distribution du profit intervient avant que ce dernier soit réalisé ou du moins constaté. On peut aisément répondre que le paiement des intérêts, par exemple, n'est pas conditionné par la réalisation d'un bénéfice et que d'autre part, tous les frais de mutation, comme la publicité, sont engagés avant que le profit ne soit réalisé ou constaté.

Deux conceptions fondamentalement différentes s'opposent ici.

Si l'on considère qu'un "frais" tel que la dépense publicitaire "transmet sa valeur au produit" sous le prétexte qu'il est inclus dans le calcul du prix de revient, on assimilera toutes les dépenses dites charges ou pertes en comptabilité, et les salaires des cadres et employés seront fondus à la masse des débours, conjointement aux salaires des producteurs. Pour une partie de l'activité des cadres et employés, leur fonction aboutit à un résultat comparable à celui de la publicité prise ici comme exemple : une accélération de la rotation du capital ; l'habitude d'agréger ces rémunérations avec les salaires des travailleurs productifs en comptabilité générale semble se justifier d'elle-même. Une comptabilité analytique, par contre, regroupe ces salaires avec la dépense de publicité et bien d'autres dans une masse de charges dont l'imputation ne peut être directe. On ignore, en fait, comment les répartir sur chaque produit pour en calculer le prix de revient.

La seconde vision que l'on voudrait ici opposer vigoureusement à la précédente se fonde sur la théorie de la valorisation du capital. Elle aboutit à une analyse en trois types de dépenses :

1. la valeur  $c$  de tous les biens matériels durables ou non, qui se transmet au produit (matière première, dépréciation du capital fixe, énergie... ) ;
2. la force de travail qui transmet au produit sa propre valeur  $v$  accrue d'une plus-value  $pl$  ;
3. un ensemble de dépenses qui viennent en diminution du profit, mais qui avaient pour but de majorer son taux : frais de mutation et rémunération des non-producteurs.

De même que pour financer des frais de mutation qui viennent en déduction du profit et ne sauraient être assimilés au capital constant, il faut avancer un capital supplémentaire, il faut également avancer une masse accrue de capital pour payer ces salariés que sont les cadres et employés<sup>7</sup>. La vente du produit simule un reflux du capital de même que l'intérêt, qui fait partie du coût, semble refluer grâce à la vente du produit, alors qu'en fait, il s'agit là d'une déduction sur le profit. Du point de vue de l'égalisation et de son "assiette", bien que le problème sorte du cadre de cette recherche, on peut noter ceci : à partir d'une même avance disponible, le capitaliste peut consacrer une fraction de cette avance plus ou moins importante à des dépenses improductives du type 3 introduit plus haut. Ce qu'il dépense à cette occasion permet d'accroître la plus-value accaparée et permet d'accélérer la rotation donc d'accroître l'échelle de la production possible à partir d'une même avance. Tout est, ici, affaire d'équilibre, de "gestion". L'égalisation des taux de profit a pour base la performance moyenne obtenue par les différents producteurs d'une même branche : capital avancé à tous les usages d'un côté, profit net (déduction faite de ces frais) de l'autre. Les différences de gestion ont ici exactement la même conséquence que les différences de productivité. Elles garantissent un surprofit aux mieux placés dans cette "égalité dans l'inégalité", dans "ce résultat à la recherche de lui-même".

Pour résumer les éléments du problème, on réaffirmera le point primordial : le salaire des cadres et employés correspond à l'achat d'une force de travail à partir de laquelle n'est accaparée aucune plus-value—cela, en parfaite conformité avec les formulations de Marx. D'un autre côté, on notera qu'il constitue *formellement* une

---

7. "Avancer" ou plus exactement "maintenir dans l'avance".

partie du capital variable pourtant “incapable d’une telle variation”, en conformité avec le texte du *Capital* mais que, en conformité véritable avec l’analyse du concept de capital développé par Marx, ce salaire vient en déduction du profit : une fraction du profit est finalement allouée aux cadres et employés, elle sert à l’achat de leur force de travail.

Notons qu’il existe un passage du *Capital* où Marx indique que les salaires constituent une partie du profit :

La conception du profit d’entreprise comme salaire de surveillance du travail, qui naît de son opposition à l’intérêt, est encore renforcée par le fait qu’une partie du profit peut être isolée comme salaire, et l’est effectivement ; il faudrait plutôt dire l’inverse : une partie du salaire, en production capitaliste, se présente comme partie intégrante du profit. A. Smith avait déjà bien compris que cette partie apparaît dans sa pureté, indépendante et totalement séparée du profit d’une part (compris comme la somme d’intérêt et du profit d’entreprise), et d’autre part, de cette partie du profit qui reste sous le nom de profit d’entreprise, après déduction de l’intérêt : dans le traitement du directeur dans ces branches d’affaires où l’extension, etc., autorisent une division du travail suffisante pour permettre à un directeur de recevoir un salaire particulier<sup>8</sup>.

On pourrait objecter à notre analyse que les cas du “manager” et des employés sont différents à ce propos, que le salaire du premier est une fraction du profit et le salaire des seconds une partie du capital variable. Cette interprétation révélerait une incapacité à saisir la nature réelle des fonctions du premier et des seconds. De toute façon, quoi qu’on en pense, on ne saurait affirmer qu’il s’agissait là de la conception de Marx, car, dans les mêmes pages, l’auteur nous présente le salaire du “manager” comme faisant partie du capital variable de l’entreprise.

Inversement, cette identité de nature de l’origine des revenus n’implique pas, purement et simplement, l’identité des positions de classe.

---

8. P TII 1143 - S LIII TII 48 - W T25 396.

### 3 - Le partage de la plus-value

La rémunération des cadres et employés nous apparaît donc, du point de vue de l'entreprise, comme un prélèvement opéré sur le profit ou la part de la plus-value sociale que l'entreprise considérée a pu s'approprier. Cette fraction du profit sert bien, du point de vue de l'entreprise, à financer un achat, celui d'une force de travail particulière. Cependant, du point de vue de la société capitaliste considérée dans son ensemble, cet "achat" aboutit à la répartition d'une fraction du profit total, de la plus-value totale. Pour bien saisir ce processus, compte tenu de son ampleur grandissante, on ressent naturellement la nécessité de dresser, au minimum, un rapide tableau d'ensemble de la formation des revenus dans la société contemporaine. On saisit mieux alors, comment l'évolution que nous constatons dans la structure de l'entreprise représente une des mutations fondamentales de la société—intérieurement à l'étape capitaliste de son développement—en conformité avec l'analyse des grandes tendances du mode de production que Marx développe, en particulier à la section III du livre III (voir la section V de cette étude). Le problème des revenus des producteurs est relativement le plus simple, et c'est essentiellement sur les autres revenus qu'il conviendra de concentrer notre attention.

#### 1. Valeur de la force de travail des producteurs et plus-value

Le point fondamental de l'analyse de la formation des revenus telle qu'elle ressort de l'œuvre de Marx est le suivant : il existe deux catégories de revenus, les premiers sont l'expression de la valeur de la force de travail des producteurs, les seconds, c'est-à-dire tous les autres, correspondent à une dépense, une répartition, un partage de la plus-value. C'est là une conséquence directe de la théorie de la valeur et de la théorie de la valorisation du capital. La première nous apprend que la valeur d'un bien est égale au temps de travail socialement nécessaire à sa production, et la seconde que dans ce temps de travail, seule la fraction dite temps de travail nécessaire, par opposition à surtravail, est effectivement payée. La valeur correspondant au surtravail est accaparée, c'est la plus-value.

Abstraction faite d'une difficulté majeure qu'on abordera ci-dessous, l'ensemble des revenus a pour contrepartie la production :



— la valeur de la force de travail des producteurs a pour contrepartie la somme des valeurs de leurs subsistances correspondant au temps de travail nécessaire ;

— la fraction restante de la production dont la valeur correspond au surtravail, sert de contrepartie à l'ensemble des autres revenus.

Il n'existe pas de production qui ne résulterait pas d'un travail, il n'existe pas de revenus qui ne naissent *originellement* de la valeur de la force de travail des travailleurs productifs ou de la plus-value.

Toute la valeur est créée par le producteur, une partie de la production (qui a une valeur déterminée) lui échoit, le reste sera acquis par la dépense de toutes sortes de revenus qui ont été, à l'origine au moins, partage d'une plus-value.

On a fait allusion ci-dessus à un problème dont on faisait abstraction. Dans cette représentation qui oppose et fait se correspondre, d'une part, la production (avec sa valeur), et, d'autre part, une masse égale de revenus se décomposant en deux parties, la part de ceux qui l'ont créée directement, et la part des "autres", on omet un point fondamental : la production ne se compose pas uniquement de biens susceptibles de servir de contrepartie à des revenus. La société produit également des équipements, des matières premières, etc. Il faut bien remarquer à ce propos, que ce problème se pose même si la totalité des revenus est destinée à la consommation finale. Le fait qu'une partie de ces revenus soit épargnée ne fait que compliquer quelque peu les termes du problème. La discussion de cette question sort complètement du cadre de cette recherche, il s'agit là d'un des problèmes "clé" de l'Économie politique, Marx en a donné la solution dans son étude des schémas de reproduction dont on a, en définitive, tenté de déduire une foule de choses au détriment de leur valeur explicative première.

## 2. *Le partage primaire de la plus-value*

Sur la base de la théorie de la valorisation du capital, exposée au livre I, Marx va développer au livre III une analyse de la formation de trois catégories de revenus :

— le profit d'entreprise,

- l'intérêt,
- la rente.

Plus exactement, au livre III du *Capital*, Marx va présenter au lecteur l'éclairage que jette la théorie du capital sur un processus complexe : la formation des revenus en société capitaliste. Comme dans tous les cas, intérieurement à un champ théorique aussi restreint, seule se trouve mise en évidence une partie de la rationalité du phénomène. Le champ s'élabore sur la base de l'analyse de la valorisation à un nouveau degré de complexité, mais ne saurait mettre un terme définitif à la construction d'une problématique d'ailleurs relative aux éléments spécifiques du phénomène considérés.

La théorie de ce premier partage nous introduit au processus suivant : en production capitaliste, la plus-value sociale éclate en trois fractions :

- la rente est payée au propriétaire foncier (dans l'agriculture notamment) par le capitaliste qui cède ainsi une partie de la plus-value réalisée à un tiers. Le propriétaire est en mesure d'exiger cette rente en vertu des différences de mise en valeur du capital qu'occasionnent l'échelle des fertilités dans l'agriculture, la profondeur et la largeur des filons dans une mine ou l'emplacement d'un local commercial, etc. Il s'agit là de la rente différentielle type I et type II, dont l'existence est mentionnée ici pour mémoire. Un tout autre problème est celui de la rente absolue, sa discussion sort complètement du cadre de cette recherche ;

- l'intérêt est payé à celui qui met un capital à la disposition de l'entreprise en vue de sa mise en valeur. Ce point a déjà été longuement développé ;

- le profit d'entreprise peut être présenté comme un résidu il rémunère l'"activité" capitaliste, c'est sur cette fraction de la plus-value sociale que sont prélevés les salaires des cadres et employés. C'est pour nous le point primordial, et on s'interrogera ci-dessous sur le "partage" capitaliste du profit d'entreprise dans la société contemporaine.

### 3. *Les partages ultérieurs*

Ces trois rubriques occupent une position fondamentale dans l'analyse de la formation des revenus en société capitaliste, mais

sur ce fondement s'élabore un monde de "répartitions" ultérieures qui en viennent à s'enchevêtrer dans un circuit inextricable. On se contentera d'en présenter ici quelques illustrations.

Premier exemple : l'impôt direct.

Une fraction de la plus-value accaparée dans l'agriculture est réalisée dans l'industrie chimique en vertu des mécanismes de la péréquation des taux de profit ; un cadre d'une de ces entreprises perçoit un salaire sur lequel il paie un impôt qui conjointement à d'autres sources de revenus servira à payer un fonctionnaire qui de cette façon reçoit sa part—modeste ou non—de la plus-value sociale. Il paiera un impôt direct...

Deuxième exemple : les domestiques.

Le fonctionnaire présenté ci-dessus emploie une femme de ménage, il renonce de cette façon à une partie du droit que lui ouvrirait sa rémunération sur une fraction de la production. Cette capacité d'acquérir est transférée à la domestique de notre exemple qui reçoit donc à son tour sa maigre part de la plus-value sociale, ce qui de toute évidence n'en fait pas une capitaliste.

Troisième exemple : les services personnels capitalistes.

Parmi l'ensemble de ces individus qui vivent d'une des innombrables "retombées" du procès de prélèvement de la plus-value sociale, considérons ceux qui empruntent un moyen de transport géré par une entreprise capitaliste : une fraction de la plus-value précédemment distribuée fait l'objet d'un nouvel accaparement très différent des précédents puisqu'il a été l'occasion de l'avance d'un capital et du paiement des salaires. Ce mode d'appropriation de la plus-value s'apparente très largement aux mécanismes de rétribution du capital commercial, mais s'en différencie pourtant. Il révèle de plus un autre fait majeur : le salaire du producteur contient une plus-value car lui aussi est susceptible d'employer de tels moyens de locomotion : l'accaparement de la plus-value n'est pas celui que reflète directement le rapport entre le produit fabriqué et le salaire payé, mais entre le produit fabriqué et le produit consommé. Le prélèvement se poursuit au-delà de ce paiement car le prolétaire effectue de tels achats de services capitalistes. Ce mécanisme peut dérouter, il faut pourtant noter que l'achat de ces services ne constitue pas une circonstance isolée de ce point de vue. Ces travailleurs payent

également, par exemple, des impôts. (Ce point est très brièvement évoqué ici, il sera développé en annexe).

Combien d'autres exemples pourrait-on présenter de l'inextricable complexité de l'enchevêtrement de ces circuits ? Ce qu'il importe de noter face à la complexité de ces processus, c'est que la théorie de la valorisation justifie le fait fondamental : une masse de travailleurs créent la valeur, la somme de leurs subsistances possède une valeur inférieure à celle de leur production. La différence entre ces deux quantités est en définitive accaparée, et répartie aux titres les plus divers, directement ou indirectement, au bénéfice des individus de diverses classes sociales, notamment les cadres et employés. Ayant pris ce recul dans l'analyse de la formation des revenus des cadres et employés, il semble désormais possible de centrer notre intérêt sur la cellule au sein de laquelle prend naissance leur rémunération : l'entreprise.

#### *4. Le profit d'entreprise et son partage*

Au fil d'une évolution dont on a décrit ci-dessus la dynamique, le capitaliste est progressivement disparu de l'entreprise comme un personnage superflu. Les tâches capitalistes sont désormais assurées par un vaste groupe de cadres et d'employés ; quant à l'avance du capital, elle constitue la fonction spécifique d'une classe hétérogène de "prêteurs de fonds" dont l'épargne est canalisée par le système bancaire.

Une fois la rente et l'intérêt versés aux individus concernés, une fois opérée l'appropriation par l'État d'une partie importante de la plus-value., et une fois payés les producteurs, qu'advient-il du profit d'entreprise ? Nous avons déjà partiellement répondu à cette question il convient de distinguer au minimum trois fractions :

1. Une première fraction du profit d'entreprise sert au financement des frais de mutation formelle introduits plus haut. Il s'agit de services achetés à des entreprises spécialisées (par exemple la publicité) ou d'achats de produits ayant une existence matérielle destinés à servir d'auxiliaires aux diverses tâches de gestion, au sens le plus large du terme (par exemple les fournitures de bureau).

2. Une deuxième fraction est distribuée sous forme de salaires qui correspondent à l'achat de la force de travail des cadres et employés. Bien que cette marchandise particulière possède un prix sur le marché, le phénomène présente comme à l'accoutumée un éventail complet d'anomalies de tout acabit. De pseudo-postes correspondent en fait à de véritables sinécures, les entreprises recèlent d'innombrables P.D.G. prête-noms. Les influences puissantes, les relations familiales, jouent un rôle important. Il en est de même du prix de n'importe quelle marchandise qui, dans les cas d'espèce, peuvent relever de la pure fantaisie. Marx stigmatise au moins en une occasion, dans *Le Capital*, des procédés de ce type :

Sur la base de la production capitaliste, dans les sociétés par actions, on voit se développer un nouveau genre de filouterie avec le salaire d'administration : à côté et au-dessus du véritable manager apparaît une foule de conseils d'administration et de direction, pour qui l'administration et la direction ne sont, en fait, que des prétextes à spolier les actionnaires et à amasser des richesses<sup>9</sup>.

3. Enfin, la troisième partie du profit d'entreprise demeure dans l'entreprise où elle sert à l'accroissement de l'échelle de la production. Il s'agit là de l'accumulation sous toutes ses formes. Dans la société capitaliste moderne, ce procédé d'accumulation joue un rôle important et, en définitive, une grande partie de l'investissement est financée par autofinancement. Il ne saurait être question d'exposer brièvement une question aussi délicate. Déterminer les modalités de l'accumulation et fixer l'importance respective des différents "canaux" utilisés (mise en réserve des bénéfices, emprunts, etc. ne pourrait que constituer l'objet d'une recherche particulière.

---

9. P TII 1150 (b) - S LIII TII 54 - W T25 403.



## Section V

### Unité de l'évolution

Disparition du capitaliste actif, rôle sans cesse accru des mécanismes du crédit, développement de groupes nombreux d'actionnaires, de cadres et d'employés, nouvelles modalités de formation des revenus, etc. ; face à l'ensemble de ces transformations dont les conséquences parviennent à brouiller profondément la représentation de la structure de classe de la société contemporaine, on peut adopter deux attitudes :

— Refuser de prendre en compte l'évolution ; soit que l'on prétende que rien n'a jamais changé qualitativement, que le travail a toujours été le travail et que l'entreprise demeure l'entreprise même si son échelle s'est considérablement accrue ; soit que, s'accrochant désespérément à un semblant d'analyse marxiste, on tranche définitivement la question en faisant de tout salarié un prolétaire ;

— Accepter le fait fondamental qu'intérieurement à l'étape capitaliste, le mode de production subit une évolution certaine. On accepte alors de prendre en compte des problèmes tels que celui qui fait l'objet de cette recherche, mais on fait surgir du même coup une série d'interrogations concernant l'interprétation de ce qu'il est trop facile d'appeler les "causes" de cette évolution.

On ne parlera pas ici de "causalité", les difficultés que rencontrèrent ceux qui se sont essayés à l'analyse causale de processus historiques — tels que la révolution industrielle, par exemple — sont bien connues. On s'attachera à montrer brièvement que l'ensemble des transformations élémentaires que l'on peut dénombrer et, en particulier, le développement d'un groupe nombreux de cadres et d'employés, n'exprime que les multiples facettes d'une évolution dont l'unité est incontestable.

## 1 - La problématique des mutations

Au centre de ce que devrait être une véritable problématique des mutations de la société capitaliste se trouve indubitablement la célèbre “loi de la baisse tendancielle du taux de profit” ou plus précisément, un système beaucoup plus complexe de lois dont l’exposé figure à la section III du livre III du *Capital*. Les composantes principales de l’évolution sont les suivantes :

1. Augmentation de la masse et baisse de la valeur des objets d’utilité (pour produire la même valeur d’usage, il faut de moins en moins de temps de travail) ;
2. Hausse de la composition valeur du capital (rapport :  $c/v$ ) ;
3. Hausse du taux de la plus-value (rapport :  $pl/v$ ) ;
4. Baisse du taux de profit (rapport :  $pl/K$ ) et hausse de sa masse ;
5. Accélération de l’accumulation (par rapport à l’ensemble de la plus-value) et baisse de son taux (par rapport au capital existant).

Ces processus, absolument inséparables, sont en général évoqués conjointement par Marx.

Première et quatrième lois :

Il résulte de la nature du mode de production capitaliste que, lorsque la productivité du travail augmente, le prix de chaque marchandise prise à part ou d’une quantité donnée de marchandises diminue, le nombre des marchandises augmente (première loi), la masse de profit par marchandise et le taux de profit par rapport à la somme des marchandises diminuent, tandis que s’accroît la masse du profit calculée sur la somme totale de marchandises (quatrième loi)<sup>1</sup>.

Deuxième loi seule :

Or nous avons montré que c’est une loi du mode de production capitaliste : à mesure que celle-ci se développe, il se produit une diminution relative du capital variable par rapport au capital constant et donc au capital total<sup>2</sup>.

1. P TII 1013 - S LIII TI 243 - W T25 240.

2. P TII 1101 - S LIII TI 226 - W T25 222.



Troisième et quatrième lois :

La chute tendancielle du taux de profit (quatrième loi) s'allie à une hausse tendancielle du taux de la plus-value (troisième loi)<sup>3</sup>.

Il est curieux de constater à quel point cette loi de la hausse du taux de la plus-value est peu connue des Marxistes<sup>4</sup>. Dans l'esprit de Marx, elle est pourtant inséparable de la baisse du taux de profit :

Les deux phénomènes : hausse du taux de la plus-value et baisse du taux de profit, ne sont que des formes particulières qui, en régime capitaliste, expriment l'accroissement de la productivité du travail<sup>5</sup>.

Quatrième loi seule :

Mais d'un autre côté, les mêmes causes qui provoquent une diminution absolue de la plus-value, donc du profit, par rapport à un capital donné, et en conséquence font baisser aussi le taux de profit calculé en pourcentage, provoquent un accroissement de la masse absolue de la plus-value et donc du profit que s'approprie le capital social (c'est-à-dire l'ensemble des capitalistes). Comment cette loi va-t-elle alors nécessairement se traduire, quelle est sa seule

3. P TII 1023 - S LIII TI 252 - W T25 250.

4. A considérer l'évolution la plus récente du mode de production capitaliste, il apparaît assez nettement que la tendance à l'augmentation de l'exploitation des travailleurs productifs, occupe dans cette problématique, un rôle déterminant. Cette thèse se situe à l'opposé d'une représentation actuellement en grande vogue concernant la société de "consommation". Le capital, peut-on lire dans une certaine littérature, aurait "découvert" qu'il avait intérêt à multiplier les consommations ouvrières. Aux tenants de cette conception, qui ont souvent beaucoup de choses à dire par ailleurs, il faut répondre que, plus que jamais, notre société est, non pas une société de consommation, mais une société de production—ce qui est loin d'être équivalent. La production n'exprime en mode de production capitaliste que l'accaparement du surtravail, le second se trouvant être le "moteur" de la première. Que la valeur d'usage de la masse des consommations des travailleurs s'accroisse, est une chose ; il n'empêche que c'est d'une fraction toujours plus réduite de son labeur, dont le travailleur productif peut réacquérir la disponibilité en dépensant son salaire.

5. P TII 1023 - S LIII TI 252 - W T25 250.

expression possible, ou encore quelles sont les conditions qu'implique cette contradiction apparente?<sup>6</sup>.

La compatibilité de ces mouvements est bien exprimée dans l'extrait que voici :

Donc, à mesure que progresse le mode de production capitaliste, un même développement de la productivité sociale du travail s'exprime, d'un côté dans la tendance à une baisse progressive du taux de profit et de l'autre dans un accroissement constant de la masse absolue de la plus-value ou du profit que s'approprient les capitalistes; de sorte qu'en somme à la baisse relative du capital variable et du profit correspond une hausse absolue de l'un et de l'autre. Ce double effet, nous l'avons montré, ne peut s'expliquer que par un accroissement du capital total dont la progression est plus rapide que celle de la baisse du taux de profit<sup>7</sup>.

La dernière phrase de l'extrait précédent est sans doute une des seules qui permettent, dans l'œuvre de Marx, de bien faire la liaison entre les quatre premières lois et la cinquième.

Quatrième et cinquième lois :

Baisse du taux de profit (quatrième loi) et accélération de l'accumulation (cinquième loi) ne sont que des expressions différentes d'un même procès, en ce sens que toutes deux expriment le développement de la productivité. De son côté, l'accumulation accélère la baisse du taux de profit dans la mesure où elle implique la concentration du travail sur une grande échelle, d'où une composition plus élevée du capital. D'autre part, la baisse du taux de profit accélère à son tour la concentration du capital et sa centralisation par la dépossession des capitalistes de moindre importance, l'expropriation du dernier carré des producteurs directs, chez qui il restait encore quelque chose à exproprier. Ce qui d'un autre côté accélère à son tour l'accumulation, quant à la masse, bien que le taux de l'accumulation baisse avec le taux de profit<sup>8</sup>.

A l'idée de la baisse tendancielle du taux de profit, il convient donc de substituer celle d'un système de lois très élaboré dont on

6. P TII / - S LIII TI 234 - W T25 231.

7. P TII 1008 - S LIII TI 236 - W T25 233.

8. P TII 1024 - S LIII TI 254 - W T25 251.

a résumé ci-dessus les grandes lignes. Même sous cette forme développée, le processus ne représente certainement que le *fondement* d'une problématique de la mutation de la société capitaliste. Sur cette base devrait s'édifier une théorie complète de l'étape impérialiste au sein de laquelle le développement du groupe des cadres et employés occupe une position importante. Définir une telle problématique dépasse largement les objectifs de cette recherche, on se contentera ici, par référence aux éléments introduits plus haut, d'illustrer l'interdépendance des procès élémentaires dont le problème des cadres et employés ne constitue qu'un exemple.

## 2 - L'importance croissante du souci "gestionnaire"

Pour rendre compte du développement de la préoccupation de la gestion de l'entreprise, dont l'urgence relègue souvent au second plan les difficultés proprement technologiques de la production, on peut invoquer une lente maturation des esprits, une prise de conscience progressive et spontanée. En fait, s'il fût un temps où il suffisait de réunir des travailleurs dans un atelier pour "faire" du profit, ce temps est révolu. Une entreprise contemporaine gérée comme pouvait l'être une entreprise au XIX<sup>e</sup> disparaîtrait immédiatement du marché. On parlera à ce propos de la concurrence — tout en affirmant, par ailleurs, qu'elle disparaît — mais les mécanismes concurrentiels ne traduisent que la façon dont les entreprises "ressentent" les processus eux-mêmes. Le capitalisme, à travers les volontés individuelles, est emporté en dépit de lui-même dans une évolution irrémédiable ; *la tendance à la baisse du taux de profit, la nécessité d'une accumulation toujours accélérée*, se traduisent par l'apparition d'unités de production toujours plus importantes où tout un personnel spécialisé veille à la valorisation du capital et à sa circulation à un rythme maximal. La théorie du capital nous apprend ce qu'est la "gestion" : il faut garantir au capital une vitesse maximale de rotation, ou — ce qui revient au même — faire en sorte que la plus grande partie du capital revête la forme P où s'opère la valorisation. *La tendance à la baisse du taux de profit fait de la possibilité d'"optimiser" une nécessité, de même qu'elle transforme la possibilité d'accumuler en nécessité.*

L'importance croissante des tâches de gestion s'exprime, bien entendu, dans le développement de la taille de l'entreprise, tout

comme elle reflète les pressions concurrentielles, mais la théorie nous permet d'aller bien au-delà de ces manifestations évidentes. Elle révèle l'origine et, du même coup, l'unité d'une mutation. En tant qu'expressions de la tendance à la baisse du taux de profit notons, au passage, que les performances gestionnaires permettent, dans une certaine mesure, de remédier à cette baisse, c'est un aspect primordial de cette question sur lequel on reviendra ci-dessous.

Il faut donc bien saisir que l'éviction du capitaliste actif, le développement numérique du groupe des cadres et employés, correspond à cet accroissement de la taille de l'entreprise, à cette exigence de maximisation du taux de profit, dont les tendances fondamentales décrites plus haut sont l'expression théorique première. Il ne suffit pas d'associer l'idée de la croissance numérique des cadres et employés, à celle de l'augmentation de la taille moyenne des entreprises. Les deux évolutions traduisent dans le phénomène, une même mutation qui s'analyse sur la base des tendances introduites plus haut. Le capitalisme des grandes entreprises est le capitalisme de la réaction à la baisse tendancielle. Le capitalisme des cadres et employés est le capitalisme de cette même réaction.

### **3 - La réduction des “distributions” de plus-value à un minimum**

La plus-value réalisée dans l'entreprise contemporaine ne la quitte qu'à trois titres principaux :

- le prélèvement fiscal,
- la rémunération des cadres et employés et le paiement des frais de circulation du capital,
- le versement des intérêts et dividendes.

Le reste de la plus-value demeure dans l'entreprise où il sert au financement de la croissance. La grande masse du profit se trouve alors consacrée à la reproduction et à l'expansion des rapports de production : entretien d'un État puissant indispensable au maintien du système, paiement des salaires des cadres et employés, paiement de l'intérêt et des dividendes ; la déperdition de plus-value est réduite à son minimum. Une partie des sommes distribuées reflue vers l'entreprise : émission d'actions, emprunt, toutes les épargnes oisives sont collectées par l'intermédiaire du système de crédit, et

“réinjectées” vers l’activité productive (de plus-value). La contradiction entre la nécessité d’accumuler et la baisse du taux de profit s’exprime dans l’ensemble de ces mutations.

De même que la hausse du taux de la plus-value n’est permise que par la baisse de la valeur des objets d’utilité, cette dernière tendance permet l’entretien des “fonctionnaires” du capital, les cadres et employés, moyennant un débours minimal. Si l’on considère tous ceux qui vivent de la plus-value d’une façon générale, on parviendra à ne consacrer qu’une part relativement faible de l’accaparement à la consommation personnelle. L’accumulation peut ainsi se poursuivre à un taux accéléré (accéléré par rapport à l’ensemble des revenus, diminué par rapport à la masse du capital). Cette évolution se manifeste dans la croissance des taux d’autofinancement des investissements.

#### 4 - L’unité des autres éléments de la mutation

Dépasser le problème de l’extension du groupe des cadres et des employés comme composante de l’évolution des rapports de production capitaliste, c’est véritablement s’enfoncer au cœur d’une analyse de l’étape impérialiste. Les tendances recensées plus haut nous mettent sur la voie d’une compréhension véritable de l’unité des transformations. On en considérera trois aspects :

##### *1. Le développement d’entreprises de très grandes tailles qu’on appelle des “monopoles”*

Le procès d’accumulation comme corollaire de la baisse tendancielle s’accompagne de la concentration et de la centralisation des capitaux. Ce point est de toute évidence lié à celui des cadres et employés. La croissance de l’importance de ce groupe est un processus typique de l’étape impérialiste.

##### *2. Le rôle du système bancaire (au sens large)*

L’ensemble de l’évolution requiert la réunion de capitaux énormes, et les entreprises sont à la fois contrôlées et soutenues par d’importants groupes financiers. Importance des capitaux à collecter et réduction de la rémunération à l’intérêt [*et aux dividendes*

*G.D., 1999*], ces observations des traits extérieurs du capitalisme contemporain le désignent comme *le capitalisme de la réaction à la tendance à la baisse du taux de profit*, comme le capitalisme qui *résiste* à la baisse, d'une part, et *s'en accommode*, d'autre part.

Par l'intermédiaire de ces groupes financiers, l'épargne est collectée auprès des particuliers et la totalité du capital qui s'"attarde" pour diverses raisons ("libération" épisodique, reflux du capital fixe, capitalisation de la plus-value avant investissement... ) sous la forme A, se trouve réintroduite dans la phase productive au sein d'autres entreprises.

Ce système que Marx appelle le "système de crédit" conditionne le déplacement du capital d'une sphère d'investissement vers une autre et "opère" l'égalisation des taux de profit.

### 3. *La domination extérieure (internationale)*

La tendance à l'intervention, à la conquête, à la domination extérieure est ancienne. A l'étape capitaliste, en général, elle correspond à la soif inassouvable de plus-value du mode de production capitaliste. Sa forme "commerçante" traduit une quête de surtravail accaparé sur la base de rapports de production généralement non capitalistes. A l'étape proprement capitaliste, l'accaparement extérieur s'opère principalement — mais non uniquement — grâce à l'exportation des capitaux. Enfin, au stade le plus avancé, l'entreprise capitaliste prend véritablement une échelle mondiale, une dimension multinationale.

Les aspects qu'il faudrait développer ici sont innombrables, les transferts internationaux de surtravail sont nombreux et revêtent des modalités diverses. Le bas prix des matières premières, par exemple, a toujours été une préoccupation primordiale des nations impérialistes, Marx en souligne d'ailleurs l'importance. Le processus est à double sens ; il peut s'agir de limiter le prix d'un produit grâce à la surexploitation d'une main d'œuvre locale ; il peut s'agir d'empêcher qu'une fraction de la plus-value nationale du pays dominateur ne soit réalisée dans le pays dominé par un effet de rente à l'échelle internationale (exemple du pétrole).

La force "motrice" de la poussée impérialiste est évidemment la quête du profit ; la présenter comme la recherche de débouchés

pour un producteur de marchandises, c'est oublier qu'on exporte en moyenne autant qu'on importe, que toute importation de l'un est exportation de l'autre. La nécessité "pure" de conquérir des débouchés n'a de sens que dès lors qu'il s'agit pour une importante firme nationale d'acquérir la dimension internationale qui seule lui permettra de ne pas être vaincue par la concurrence étrangère, d'accéder au taux de profit mondial normal en voie de formation, ce qui suppose la "taille" internationale. Les phénomènes très mal connus de l'égalisation nationale se répètent sur le plan mondial.

La controverse concernant la prétendue théorie de la paupérisation à l'étape impérialiste, éclaire bien les problèmes que soulèvent ces processus : lorsque hausse du taux de la plus-value, baisse du taux de profit et accélération de l'accumulation conjuguent leurs effets, qu'en résulte-t-il ? La baisse du taux de profit joue le rôle d'aiguillon, d'éperon, elle fait de l'extension, de la mutation, une nécessité et, paradoxalement, cette baisse provoque l'accélération de l'accumulation, c'est-à-dire l'accroissement de la masse du capital. Au fil de cette extension — dans tous les sens du terme —, l'accaparement d'une plus-value "extérieure", "étrangère", permet-elle une amélioration du niveau de vie des travailleurs nationaux ? Il est difficile de répondre à cette question, car on saisit l'interdépendance de l'ensemble des éléments du processus : en réaction à la baisse et sous l'effet de la force même qui la provoque — la hausse de la productivité du travail — le taux de la plus-value nationale augmente compte tenu de la combativité de la classe ouvrière ; en accaparant une plus-value "étrangère", le capitalisme peut-il céder à la poussée des masses métropolitaines et diminuer le rythme d'accroissement du taux de la plus-value nationale ? On peut répondre ici par l'affirmative tout comme par la négative. L'amélioration de la gestion du capital national a peut-être joué le même rôle, car pour le capitalisme il a le même sens ; le développement du système de crédit et la généralisation du capital par actions ont également la même signification. D'autre part, qui pourrait affirmer que le capitalisme de la métropole impérialiste n'a pas été chercher à l'extérieur l'accroissement de la plus-value que la classe ouvrière métropolitaine lui refusait par sa résistance... Une fois de plus, on s'enfonce ici dans ce que nous serions tentés d'appeler "le labyrinthe causal" ; où est la cause, où est l'effet ? A fortiori, qu'on ne pose pas le problème

en termes de “responsabilité”, car pourquoi ne ferait-on pas des cadres et employés les responsables de la domination impérialiste : n’incarnent-ils pas le capital à l’étape impérialiste, ne permettent-ils pas cette domination, ne sont-ils pas au service de la même tâche : assouvir la soif inextinguible de la production capitaliste en surtravail ? La seule conclusion véritable, c’est la découverte de la nature du processus et de son unité.

### 5 - Une nouvelle forme de l’évolution

On a fait, ci-dessus, allusion à un minimum de profit quit-tant l’entreprise, il ne faudrait pas en conclure que la production capitaliste a de cette façon opéré sa dernière mutation, de larges perspectives s’ouvrent peut-être encore dans ce domaine. L’histoire nous apprend — qu’à ne considérer la mutation que de ce seul point de vue — la formation des revenus pourrait être l’objet de transformations encore plus radicales qui réserveraient une part encore accrue de la plus-value sociale à l’accumulation : la terre pourrait être nationalisée et la rente revenir à l’État, l’intérêt pourrait disparaître avec la substitution de l’État au capitaliste financier, ce qui n’empêcherait pas l’intérêt de survivre dans des formes atrophiées, de même que la rente. Vis-à-vis de l’allocation du capital, l’État assumerait alors le même rôle que le système de crédit. Ce serait une interprétation de l’évolution qu’a subie l’URSS. Dans de telles circonstances, la transformation d’une partie de la plus-value en revenus revêtirait essentiellement une forme salariale qui, plus encore que dans nos sociétés, masquerait la réalité capitaliste du système<sup>9</sup>.

---

9. Voir sur ce thème l’annexe I.



## Section VI

# Les conséquences idéologiques de l'évolution

Le développement d'une nouvelle structure de classe au sein de la société capitaliste dont le fait majeur est, sans doute, l'apparition d'un groupe toujours plus nombreux de cadres et d'employés, est accompagné d'une lente modification de l'idéologie dominante et de ses contreforts théoriques. Que l'évolution des forces productives et des rapports de production implique la transformation des représentations, que cette dernière exerce un "effet en retour" sur la première, là n'est pas le problème que nous voudrions évoquer, et on se contentera à ce propos de la notion d'une simple "correspondance" dont le problème qui fait l'objet de cette recherche fournit une bonne illustration.

### **1 - Les métamorphoses d'une contradiction de classe**

A la section I, ont été résumés les grands traits d'une évolution à la fois "logique" et "chronologique" qui nous introduisait à la notion de la disparition du capitaliste. La difficulté d'identifier le capitaliste avait pris naissance dans la première division dont sa personnalité avait été l'objet : capitaliste actif/capitaliste financier. Cette difficulté s'était trouvée renforcée lorsque le capitaliste actif avait cédé sa place au manager et aux cadres et employés.

Dans la représentation des rapports de production qu'élabore chacun de nous en fonction de sa pratique spécifique et sous l'effet des "impulsions" de l'idéologie dominante, à l'opposition capitaliste/prolétaire se substitue le rapport non-actif/actif. Sous cette forme, la contradiction s'est muée en une distinction qui, non seulement n'a plus rien de spécifiquement capitaliste, mais ne fait même plus référence à une société de classe. Le dédoublement de la personnalité du capitaliste fonde déjà économiquement cette confusion — on a utilisé précédemment l'extrait suivant :

Sur la base de la production capitaliste, le capitaliste dirige à la fois le processus de production et le processus de circulation. Que ce soit lui qui exploite le travail productif ou que d'autres le fassent en son nom, cette exploitation exige un effort. C'est pourquoi, contrairement à l'intérêt, son profit d'entreprise lui apparaît comme indépendant de la propriété du capital, et surtout comme le fruit de son activité en tant que non-proprétaire, en tant que... travailleur !

Par conséquent dans son cerveau surgit fatalement l'idée que son profit d'entreprise—bien loin d'être opposé au travail salarié et de n'être que du travail d'autrui non payé—constitue plutôt un salaire, un salaire de direction<sup>1</sup>.

On relève de même un peu plus loin :

A la différence du propriétaire de capital, le capitaliste industriel ne s'identifie donc pas au capital en fonction, mais il apparaît même abstraction faite du capital, comme le fonctionnaire, le simple support du procès de travail en général, le travailleur, bien plus, le salarié<sup>2</sup>.

Très paradoxalement à l'époque contemporaine du développement des rapports de production capitalistes, il devient assez difficile de désigner "le capitaliste". Cette détermination ne semble plus devoir s'attacher qu'à des individus ainsi classés du fait de leur fortune personnelle. Vis-à-vis des rapports de production—dans l'entreprise elle-même—chacun fait figure de "travailleur". Le capital n'est plus personnalisé que par l'actionnaire, c'est-à-dire par un être collectif qui occupe une position tout à fait "extérieure", qui ne semble pas directement concerné par l'accaparement du surtravail. Cette représentation constitue une tentative de négation absolue des rapports capitalistes de production. Le capital devient une entité impersonnelle qui fait préférer le terme "entreprise" à celui de "capitaliste" ou "d'entrepreneur".

Marx va s'attacher à lutter contre cette représentation, le profit d'entreprise n'est pas un salaire de direction. Dans cette confusion des notions, le travail d'exploitation en vient à s'identifier à son propre contraire, le travail exploité :

1. P TII 1141 - S LIII TII 45 - W T25 393.

2. P TII 1142 - S LIII TII 47 - W T25 395.

Les fonctions particulières que le capitaliste doit assumer comme telles, et qui lui incombent précisément par opposition aux travailleurs, sont présentées comme simples fonctions de travail. Il produit de la plus-value, non parce qu'il travaille comme capitaliste, mais parce qu'il travaille aussi, en dépit de sa qualité de capitaliste. Dès lors, cette partie de la plus-value n'est plus du tout de la plus-value, elle en est même le contraire : un équivalent, pour le travail accompli. Le caractère aliéné du capital, son contraste avec le travail, étant projeté hors du véritable processus d'exploitation, à savoir dans le capital productif d'intérêt, cette exploitation elle-même semble se réduire à un simple processus de travail où le capitaliste actif ne fait qu'exécuter un travail différent de celui de l'ouvrier ; si bien que le travail d'exploiteur et le travail d'exploité sont identiques, le premier étant du travail au même titre que l'autre. C'est l'intérêt qui se voit attribuer la forme sociale du capital, mais sous un aspect neutre et indifférent ; et c'est au profit d'entreprise qu'échoit la fonction économique du capital mais on fait abstraction du caractère typiquement capitaliste de cette fonction<sup>3</sup>.

C'est là la première étape de la mystification : le capitaliste actif s'identifie au salarié. La deuxième étape est la suivante : il se trouve qu'effectivement une partie du profit est dépensée sous forme de salaires, les salaires des cadres et employés justement ; la confusion atteint alors son comble, valeur de la force de travail du producteur (dont le prix est le salaire) et profit — pour une fraction — sont désormais inextricablement liés dans une masse salariale unique :

La conception du profit d'entreprise comme salaire de surveillance du travail, qui naît de son opposition à l'intérêt, est encore renforcée par le fait qu'une partie du profit peut être isolée comme salaire, et l'est effectivement ; il faudrait plutôt dire l'inverse : une partie du salaire, en production capitaliste, se présente comme partie intégrante du profit. A. Smith avait déjà bien compris que cette partie apparaît dans sa pureté, indépendante et totalement séparée du profit une part (compris comme la somme de l'intérêt et du profit d'entreprise), et d'autre part, de cette partie du profit qui reste sous le nom de profit d'entreprise, après déduction de l'intérêt : dans le traitement du directeur dans ces branches d'affaires où l'extension, etc., autorisent une

---

3. P TII 1143 - S LIII TII 47 - W T25 396.

division du travail suffisante pour permettre à un directeur de recevoir un salaire particulier<sup>4</sup>.

La mystification atteint son paroxysme lorsque la société capitaliste est tout entière dominée par des entreprises gigantesques gérées par un corps innombrable de cadres et d'employés, contrôlées par de mystérieux groupes financiers et dont la "propriété" serait largement répandue dans le public ! Pourtant le cadre et l'employé sont là, comme l'était le capitaliste actif, sur les lieux même du prélèvement de la plus-value et personnifient aux yeux du travailleur le capital lui-même :

Le capitaliste actif ne peut remplir sa fonction, faire travailler pour lui les ouvriers ou employer les moyens de production comme capital, qu'en tant qu'il *personnifie* les moyens de production en face des ouvriers : ce fait, on l'oublie devant le contraste entre la fonction du capital dans le processus de reproduction et la simple propriété du capital en dehors de ce processus<sup>5</sup>.

Le travailleur quant à lui, ne s'y trompe pas, il reconnaît dans le "petit chef" l'incarnation du capital en fonction.

Particulièrement mal placés, se trouvent ces employés subalternes qui assument le contrôle direct de la mise en valeur. Le cadre du service financier ou du service technique est bien loin de cette surveillance immédiate, et trop heureux de se débarrasser d'une tâche aussi ingrate sur un personnel de faible niveau hiérarchique. Personnalisation "immédiate" de la volonté capitaliste auprès du travailleur, cet employé s'identifie d'autant plus mal au capitaliste qu'il occupe une position subalterne — heureuse ambiguïté !

## **2 - Un nouveau concept de capital et une nouvelle représentation du capitaliste**

Lorsque le capitaliste ou ses substituts se sont métamorphosés en "travailleurs", la "détermination sociale du capital" — trivialement : ce à quoi on le reconnaît, ce qui le désigne comme rapport capitaliste — se réduit aux traits spécifiques du capital de prêt. On reconnaît en

4. P TII 1143 - S LIII TII 48 - W T25 396.

5. P TII 1141 - S LIII TII 45 - W T25 394.

cela la contrepartie logique de l'assimilation du travail d'exploitation et du travail exploité. C'est un point que Marx met en lumière dans un très beau passage malheureusement mal traduit dans les Éditions sociales et omis — comme souvent — dans la collection de La Pléiade. On lit dans les Éditions sociales :

L'aspect de la détermination sociale spécifique du capital étant fixé dans le système de production capitaliste, — à savoir la possession du capital doué de la propriété de disposer du travail d'autrui —, l'intérêt apparaît donc comme la partie de la plus-value que produit le capital ainsi envisagé ; par contre, l'autre partie de la plus-value, le profit d'entreprise, se présente alors nécessairement comme n'étant pas issue du capital en tant que tel, mais du procès de production, séparément de la détermination sociale spécifique du capital qui, elle, a déjà reçu son mode d'existence particulier dans l'expression d'intérêt du capital.

Le texte allemand est le suivant :

Indem das Moment der spezifischen gesellschaftlichen Bestimmtheit des Kapitals in der kapitalistischen Produktionsweise — das Kapitaleigentum, das die Eigenschaft besitzt, Kommando über die Arbeit anderer zu sein — fixiert wird und der Zins daher erscheint als der Teil des Mehrwerts, den das Kapital in dieser Beziehung erzeugt, erscheint der andre Teil des Mehrwerts — der Unternehmergeinn — notwendig so, dass er nicht aus dem Kapital als Kapital, sondern aus dem Produktionsprozess stammt, getrennt von seiner spezifischen gesellschaftlichen Bestimmtheit, die ja in dem Ausdruck Kapitalzins schon ihre besondere Existenzweise erhalten hat<sup>6</sup>.

Ce qui détermine socialement le capital en tant que tel pourrait être le reflet de son concept considéré dans son intégrité. En fait, quelle que soit la complexité de cette détermination, seul un aspect joue un rôle décisif : la *propriété* et la détermination se réduit finalement à cet unique aspect. De cette façon, l'intérêt rémunère le capital *comme capital* et le profit d'entreprise ne semble plus issu du procès du capital, mais paraît rétribuer la participation au procès de travail.

---

6. P TII / - S LIH TII 47 - W T25 395.

Faire du capital de prêt, le capital en général, c'est dépouiller totalement les rapports de classe de leur contenu spécifiquement capitaliste, car le capital de prêt ne se pose plus en tant que capital face aux travailleurs, mais face à ce qu'était le capitaliste actif devenu maintenant cette personnalité collective : l'entreprise.

Ainsi les représentations s'embrouillent-elles de la façon la plus fallacieuse. Le rapport d'exploitation directe qui liait le capitaliste actif au prolétaire s'estompe au bénéfice de la coopération de "travailleurs" salariés de tous rangs. Quant au rapport spécifiquement capitaliste, il ne survit, en apparence, qu'à travers la négociation qui unit l'entreprise — comme entité impersonnelle — à l'actionnaire. Sur la base du bénéfice réalisé, s'engage un débat dont l'issue décidera de la fraction distribuée aux "prêteurs" et de la part conservée dans l'entreprise :

L'intérêt présente le caractère spécifique du capital non pas en opposition directe au travail, mais au contraire sans lien avec lui, et comme un simple rapport entre deux capitalistes ; donc comme une détermination extérieure et indifférente au rapport entre le capital et le travail. Ainsi, dans l'intérêt, forme particulière du profit, le caractère antagonique du capital se donne une expression autonome, mais de telle sorte que le contraste s'y trouve complètement effacé : l'intérêt est un rapport entre deux capitalistes et non entre un capitaliste et un travailleur<sup>7</sup>.

Au fil de cette désagrégation des notions, ne rejoint-on pas les représentations les plus grossières : être un capitaliste, c'est "avoir de l'argent", appartenir à la bourgeoisie, c'est posséder un tempérament casanier et aimer le confort ; ainsi dira-t-on que la classe ouvrière "s'embourgeoise" !

### 3 - L'Économie "vulgaire" et l'apologétique

Abstraction faite de ces représentations simplistes, l'Économie que Marx appelle "Économie vulgaire", c'est-à-dire non scientifique, trouve dans l'évolution des rapports de production, dans la structure de classe de la société, dans la substitution des cadres et employés au capitaliste actif, le support phénoménal de ses analyses. Ces

---

7. P TII 1142 - S LIII TII 47 - W T25 395.

représentations sont anciennes, mais l'évolution de la société capitaliste contemporaine renforce considérablement leur capacité à faire illusion.

Au capital correspond l'intérêt, au travail, qu'il s'agisse de celui du manager, du cadre, de l'employé, du domestique, correspond le salaire; restent à mentionner la terre et la rente pour que soit reconstituée la trilogie de l'Économie vulgaire :

Dans la formule capital-profit, ou mieux, capital-intérêt, terre-rente foncière, travail-salaire dans cette trinité économique qui veut établir la connexion interne entre les éléments de valeur et de richesse et leurs sources, la mystification du mode capitaliste de production, la réification des rapports sociaux, l'imbrication immédiate des rapports de production matériels avec leur détermination historico-sociale se trouvent accomplies et c'est le monde enchanté et inversé, le monde à l'envers où monsieur le Capital et madame la Terre, à la fois caractères sociaux, mais en même temps simples choses, dansent leur ronde fantomatique<sup>8</sup>.

De l'Économie vulgaire, Marx écrit sans tendresse :

Il n'est donc pas moins naturel que l'économie vulgaire, simple interprétation didactique, plus ou moins doctrinale, des conceptions courantes des agents de production réels — dans lesquelles elle introduit d'ailleurs un certain ordre intelligible — trouve dans cette trinité où tous les liens internes réels ont été effacés la base naturelle, et qu'il n'est pas question de mettre en doute, de ses platitudes prétentieuses. Cette formule correspond en même temps aux intérêts des classes dirigeantes, puisqu'elle proclame la nécessité naturelle et la légitimité éternelle de leurs sources de revenus, en les élevant à la hauteur d'un dogme<sup>9</sup>.

Si l'on écarte la rente, on voit à quel point l'apparition du cadre et de l'employé facilite la démonstration de l'Économie vulgaire : aussi longtemps qu'un individu personnifie sans ambiguïtés le capital, il est difficile de n'associer au capital que l'intérêt, de faire de la mise en œuvre des tâches de valorisation et de circulation du capital, un travail comme tout autre travail, et d'écrire face

---

8. P TII / - S LIII TIII 207 - W T25 838.

9. P TII / - S LIII TIII 208 - W T25 838.

à un travail indifférencié : salaire. L'évolution sociale aplanit ces difficultés. Capital-intérêt, travail-salaire, n'est-ce pas la structure même de l'entreprise contemporaine qui se trouve exprimée en un raccourci magistral ? Des services "productifs" ou "producteurs", dans une nouvelle version : des "facteurs de production", sont ainsi rémunérés ; restait à démontrer la thèse du professeur Pangloss qui outre la métaphysico-théologo-cosmolonigologie aurait dû enseigner les sciences économiques : chacun reçoit exactement ce qui doit— en toute équité— lui revenir compte tenu de sa contribution : les facteurs sont rémunérés à leur productivité marginale.



## Conclusion

Intérieurement à l'étape capitaliste du développement social, la personnalité non équivoque du capitaliste a cédé sa place aux cadres et employés d'entreprise. On a montré comment les tâches spécifiques du capitaliste dans sa fonction de capitaliste sont progressivement transférées à un être collectif, le groupe des cadres et employés. A partir d'une connaissance empirique de l'entreprise, on a reconnu dans l'activité des cadres et employés la "*fonction*" capitaliste parcellaire. Ce groupe social en croissance rapide veille à la valorisation et à la circulation du capital. Il effectue donc des tâches improductives—non créatrices de valeur—qui peuvent le devenir en partie dans la mesure même où le labeur du capitaliste doit l'être. Il personnifie collectivement le capital "in actu" comme le capitaliste le personnifiait individuellement. On a précisé que ses membres tiraient leurs revenus de la plus-value précédemment accaparée, ce qui ne suffisait pas à en faire des capitalistes. L'ampleur numérique croissante de ce groupe social ne nous est pas apparue comme un phénomène fortuit, isolé, on a brièvement montré qu'il prenait tout son sens si on le situait au cœur même de la mutation générale et permanente des rapports de production capitalistes. Enfin, on a souligné que ce type de transformation entretenait l'illusion d'une rationalité économique fictive qui exerce de nos jours sa domination et contribue largement à la difficulté de concevoir ces processus.

### 1 - Levée ou spécification de l'ambiguïté

Au terme de cette réflexion, peut-on affirmer que s'est trouvée levée l'équivoque fondamentale à laquelle se heurte généralement l'analyste lorsqu'il entreprend une telle recherche? La seule façon de trancher définitivement le débat, c'est de faire du critère de la propriété juridique, le critère définitif. De cette manière, on parvient à la vision souvent évoquée d'une société de classe où "actionnaires" s'opposent à "travailleurs". On espère avoir montré qu'un usage plus

rigoureux de la théorie de Marx, conduit à d'autres conclusions, peut-être moins simples, mais plus riches d'enseignements.

Prolétaire ou capitaliste ? Si l'on veut situer le débat sur ce terrain, il faut convenir que le cadre ou l'employé n'est ni l'un ni l'autre et tous les deux à la fois :

— Il vit d'une partie de la plus-value, ce qui ne suffit pas à en faire un capitaliste, mais le différencie du prolétaire. Il est salarié, licenciable, chômeur potentiel—à ce titre, il semble vivre la condition prolétarienne.

— Il est un élément d'un personnage collectif, substitut du capitaliste actif dont il assume les fonctions. Est-il de cette façon le nouveau capitaliste ? Le "valet" du capitaliste lorsque ce dernier existe encore ? Le "valet" d'une entité, l'entreprise ? Le "valet" de l'actionnaire ?

Non, on conservera ici à la personne du cadre ou de l'employé son ambiguïté. A la constatation de l'hybridité du groupe social—répandue dans les esprits au point de devenir une banalité—on a cherché à donner un contenu et donc une signification. L'ambiguïté n'a pas été levée, mais spécifiée.

Il ne faut pas concevoir la conclusion de l'ambiguïté de nature comme une tare, une insuffisance de l'analyse théorique. Lorsque la position de classe d'un groupe social déterminé est ambiguë, prétendre lever cette ambiguïté, ce n'est pas faire progresser l'analyse, mais se priver définitivement de toute possibilité de compréhension des phénomènes dont nous sommes témoins. La nature de classe d'un artisan, par exemple, est également ambiguë ; ni capitaliste ni travailleur productif, il vit dans une combinaison spécifique les deux conditions. Le nier, c'est se rendre définitivement incapable de comprendre la fonction qu'il assume dans le développement de la société, l'idéologie qui lui est propre etc. Ce que l'analyse théorique nous apprend, c'est que l'ambiguïté de la position de classe de l'artisan n'est pas véritablement la même que celle du cadre ou de l'employé, c'est pourquoi ces deux groupes—classes intermédiaires l'un et l'autre—ne jouent pas le même rôle, ne développent pas le même système de pensée. C'est là que l'analyse théorique révèle sa pertinence.

La pratique, elle-même, ne lève pas cette ambiguïté mais la confirme pleinement. Que l'on considère, par exemple, le développement d'un mouvement de grève dans une entreprise. L'attitude des employés subalternes est déjà très différente de celle des producteurs ; la propreté des tâches qu'ils exécutent, la proximité spatiale même de l'état major de l'entreprise... tous ces éléments les pénètrent plus ou moins consciemment de l'idée de cette participation aux tâches capitalistes qui est la leur, bref, de leur position sociale. Ils participent à la lutte dans certaines phases, dans une certaine mesure, en tirent des avantages matériels, mais se choquent, s'offusquent de la remise en cause du rapport — que l'on considère avec respect — entre celui qui produit et celui qui gère, au sens le plus large du terme. Dès que le mouvement s'affaiblit ou se durcit à l'inverse, se rompt la solidarité salariale.

L'ambiguïté de la position de classe des cadres et employés ne contraste pas avec des attitudes de classe non équivoques, si ce n'est dans des cas individuels.

La même contradiction qui rend compte de l'ambiguïté de nature sociale du cadre ou de l'employé, exprime la transformation historique de cette position. Ambiguïté qualitative à un stade du développement des rapports de production et devenir qualitatif, mutation progressive, sont inséparables. Le cadre et l'employé nous apparaissent à la fois comme "valets" et comme "substituts" du capitaliste actif ; cela signifie conjointement que :

— en premier lieu, à une étape historique donnée, ils sont l'un et l'autre, et que selon les individus concernés, ils sont principalement l'un et secondairement l'autre.

— en second lieu, au fil de la transformation des rapports de production, le corps des cadres et employés se mue de "valet" qu'il était principalement — à titre collectif — à une étape historique donnée, en "substitut" qu'il devient à titre principal lorsque le capitaliste actif a totalement disparu.

## **2 - Le "valet du capitaliste" : Deux concepts d'une exploitation des cadres et employés**

A titre principal au cours d'une certaine phase du développement des rapports de production, à titre secondaire à l'étape

actuelle, le groupe que nous étudions, en tant que “valet” du capitaliste—s’il existe—subit-il une exploitation<sup>1</sup> ?

En d’autres termes, de même qu’on appelle “théorie de l’exploitation” l’analyse de la valorisation du capital, peut-on parler à propos des cadres et employés d’une exploitation capitaliste ? La question est délicate.

Ce que la théorie du capital nous apprend, et que nous espérons avoir démontré, c’est que *cette exploitation ne saurait être analysée comme l’extraction d’une plus-value*.

Il faut souligner en second lieu que dans tous les cas, qu’il s’agisse du travailleur productif ou du cadre, l’exploitation ne provient pas du fait que la force de travail n’est pas achetée à sa valeur. Cela peut se produire, mais se produira d’autant moins qu’existe un marché de l’emploi étendu, siège d’une véritable concurrence entre les employeurs d’une part, et tous les vendeurs de force de travail d’autre part. Pour les travailleurs, il faudrait faire référence à ce propos à l’ensemble des développements de la section VII du livre I du *Capital* (formation de l’armée industrielle de réserve). Pour les cadres et employés, on a cité à un autre propos un extrait dans lequel Marx mentionne la création d’un vaste marché d’une telle main d’œuvre. Comme on l’a déjà signalé, les salaires de certains dirigeants, haut placés notamment, peuvent être absolument fantaisistes : la théorie de l’achat de la force de travail à sa valeur n’explique pas alors, à elle seule, le niveau de telles rémunérations. Elle sert de base à la problématique de tels épiphénomènes en éclairant le point fondamental : ces rémunérations sont exorbitantes. Sur cette base, ces cas d’espèce peuvent être expliqués à la lumière des déterminations les plus diverses. La théorie de la marchandise force de travail nous apprend simplement que la force de travail a une valeur qui correspond au temps de travail socialement nécessaire à la production des subsistances de l’intéressé. Dans cette optique, l’exploitation ne résulte pas du paiement d’un salaire au-dessous de cette valeur—quoique cette pratique intervienne fréquemment.

Il nous semble qu’il y a deux façons de poser le problème de l’exploitation des cadres et employés :

---

1. Lorsque nous opposons “principal” à “secondaire”, “secondaire” ne doit pas être entendu dans son sens vulgaire, tel qu’on en use—ou en abuse—dans le langage courant, au point qu’il finit par signifier “négligeable”.

1. On compare le travail du cadre et de l'employé à celui d'un créateur de valeur. Ce labeur consacré à une tâche productive créerait une certaine somme de valeur, compte tenu de sa qualification. De l'autre côté, les subsistances que ce salarié peut ré-acquérir grâce à son salaire cristallisent une valeur donnée. Il y a exploitation si la deuxième somme de valeur est inférieure à la première. Cette exploitation ne crée pas une plus-value, mais économise à l'entreprise des frais (circulation-valorisation). Lorsqu'il traite des frais de circulation, Marx tient explicitement ce raisonnement à propos d'un individu assumant une tâche de circulation du capital (on ferait exactement la même démonstration pour la valorisation) :

Plus encore: admettons qu'il soit simple salarié, disons mieux payé que d'autres. Quelle que soit sa rémunération, comme salarié il travaille gratuitement une partie de son temps. Actif pendant dix heures par jour, il reçoit peut-être un produit d'une valeur de huit heures de travail. Les deux heures de surtravail qu'il fournit ne produisent pas plus de valeur que ses huit heures de travail nécessaires, bien que celles-ci lui rapportent une partie du produit social. (1) Après comme avant, du point de vue de la société, on utilise une force de travail pendant dix heures pour une simple tâche de circulation. Inutilisable pour rien d'autre, elle ne sert à aucun travail productif. (2) La société ne paie pas ces deux heures de surtravail bien qu'elles soient dépensées par l'individu qui les fournit. La société ne paie point d'équivalent pour un cinquième de ce temps actif de la circulation dont il est l'agent. Toutefois, si c'est le capitaliste qui emploie cet agent, le non-paiement des deux heures diminue les frais de circulation de son capital qui sont prélevés sur ses recettes. Pour lui, il y a bénéfice positif, parce que la limite négative de la valorisation de son capital se trouve resserrée. Tant que ce sont de petits producteurs autonomes qui dépensent une partie de leur propre temps en achats et en ventes, cela ne représente que du temps dépensé dans les intervalles de leur fonction productive ou prélevé sur leur temps de production<sup>2</sup>.

Ce premier mode de raisonnement tend à "calquer" au maximum le problème de l'exploitation des cadres et employés sur celui

---

2. P TII 571 - S LII TI 122 - W T24 134.

des travailleurs productifs. Cette conception a, peut-être, eu une valeur explicative considérable à certaines périodes du développement des rapports de production capitalistes. Elle conserve, peut-être, une valeur explicative non négligeable de nos jours, dans certains cas d'espèce.

2. On compare, non plus la valeur qu'aurait créée le salarié s'il produisait avec la valeur de ses subsistances, mais la plus-value accrue qu'il permet à l'entreprise d'accaparer et la part de cette plus-value qu'il reçoit sous la forme de son salaire comme la valeur de sa force de travail. Par sa tâche de contrôle de la circulation ou de la valorisation du capital, le cadre ou l'employé permet l'accaparement d'une plus-value supplémentaire. En reçoit-il l'équivalent ?

L'exploitation prend alors une autre dimension. L'extrait précédent souligne plus, à notre avis, l'économie que réalise l'entreprise capitaliste que le procès d'une véritable exploitation. Le capital se valorise à un taux maximal pour une avance minimale, l'ensemble des cadres et employés contribuent collectivement à ce processus. Ils sont loin de percevoir l'équivalent de la plus-value accrue dont ils ont permis la réalisation.

Plus intéressante que la précédente, cette seconde perspective entérine la véritable fonction du travailleur improductif de l'entreprise capitaliste. Elle perd cependant une grande partie de sa signification, dès que le capitaliste actif a disparu, dès que s'affirme la *substitution* que consacre la disparition du représentant individuel du capital. Certes, ce rapport d'exploitation peut être transposé vis-à-vis de l'actionnaire, mais il perd, alors, à nouveau, beaucoup de sa signification. Une grande partie de la plus-value demeure dans l'entreprise, et, à pousser ce raisonnement, on sent surgir l'absurde concept d'une auto-exploitation.

Ces difficultés sont l'expression de l'extrême complexité du partage actuel des pouvoirs. Y participent, ou devraient y participer :

- le "patron" propriétaire, le capitaliste actif, s'il existe,
- les dirigeants salariés,
- les actionnaires :
  - les porteurs individuels,

- les groupes financiers.

Le cas du “patron” propriétaire étant écarté, l’entreprise est le siège de deux couples oppositionnels :

Dirigeants salariés/Actionnaires,

et au sein des actionnaires :

Porteurs individuels/Groupes financiers.

Du point de vue de ce dernier couple, l’exercice du contrôle a clairement basculé des premiers vers les seconds. Quant au premier couple, compte tenu des mutations du second terme, nos sociétés traduisent un état d’équilibre relatif, un partage complexe des capacités décisionnelles.

La constatation de la puissance du groupe financier ne résout pas le problème—des dirigeants salariés s’y substituent également au capitaliste individuel.

L’ascension du nouveau groupe social que nous étudions est lente, mais permanente ; collectivement cadres et employés assument ce “comportement de propriétaires” qui occupe une place si importante dans le manuscrit “Formen” des “Grundrisse”<sup>3</sup>. Conjointement avec le capital bancaire, ils assurent la gestion du capital social. Le capital bancaire intervient pour contrôler ce qui échappe nécessairement, en partie, aux gestionnaires, puisqu’ils sont attachés à une entreprise : les mouvements du capital d’une sphère vers une autre sphère.

Le groupe des cadres et employés, considéré dans son ensemble, apparaît, de plus en plus, comme le substitut du capitaliste. Il constituerait à ce titre une *fraction nouvelle de la bourgeoisie*.

---

3. A propos de ces “formes précapitalistes”, Marx écrit : “Dans la mesure où la propriété n’est que le comportement conscient de chaque individu—légalement institué, proclamé et garanti—à l’égard de ses conditions de production, dans la mesure donc où l’existence du producteur apparaît dans les conditions objectives qui lui appartiennent, cette forme de propriété se réalise exclusivement à travers la production elle-même. L’appropriation concrète se fait dans un rapport non pas théorique, mais actif réel, avec ces conditions, qui sont alors posées comme les conditions mêmes de son activité subjective.” (P TII 334 - A TI 456 - E 393).

La transformation à laquelle nous assistons à travers cette substitution des cadres et employés au capitaliste, révèle la lente évolution de ce “comportement”—véritable critère de la mutation du rapport de production.

### 3 - Le “substitut du capitaliste” : Une nouvelle petite bourgeoisie ?

La survivance des formes traditionnelles de la petite bourgeoisie, artisanat, petit commerce, petite agriculture est l'expression d'une subordination encore partielle des rapports de production au capital. Pourquoi survivent-elles, quelles limites sont fixées au procès d'expropriation du producteur indépendant et de centralisation du capital ? On ne tentera pas de répondre ici à cette interrogation. Le fait est là, qui seul nous intéresse pour le moment : l'existence de cette petite bourgeoisie, sa “survivance” trahit un procès de transition inachevé. L'ambiguïté de la nature de classe de la petite bourgeoisie correspond à ce caractère encore partiel de la subordination. C'est en ce sens que Marx affirme dans le *Manifeste* que le petit bourgeois est réactionnaire, attaché au passé, qu'il ne songe qu'à freiner toute forme d'évolution sociale :

La classe moyenne, le petit industriel, le petit commerçant, l'artisan, le cultivateur, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence comme classes moyennes. Ils ne sont donc pas révolutionnaires mais conservateurs ; bien plus, ils sont réactionnaires, car ils cherchent à faire tourner en arrière la roue de l'histoire<sup>4</sup>.

Comme le petit bourgeois au sens traditionnel du terme, le cadre et l'employé révèlent une position de classe ambiguë qui est l'expression d'une mutation correspondant non plus aux diverses formes transitoires d'une subordination en voie d'achèvement ou incapable de s'achever, mais aux formes naissantes de rapports en voie d'apparition. De là, cette nouvelle petite bourgeoisie tire toute son originalité, son idéologie propre. Rien ne l'attire vers le passé du point de vue de sa position au sein des rapports de production ; seul un héritage culturel issu des couches traditionnelles de la petite bourgeoisie dont ses membres sont souvent les descendants, masque encore la nouveauté de la vision du monde qui lui est propre. L'idéologie des groupes constitués tels que les partis politiques reflète ces aspects contradictoires curieusement agrégés, combinés. La force petite bourgeoise traditionnelle s'exprime dans la haine du groupe monopoliste — l'expropriateur —, la force nouvelle dans l'apologie

4. P TI 171 - S (bilingue) 61.



d'une planification, d'une autogestion qui, sous déguisement prolétarien, tend en fait à consacrer la primauté du groupe nouveau. Pour analyser ces problèmes plus en profondeur, il aurait cependant fallu élargir l'étude entreprise ici à divers groupes sociaux, aux fonctionnaires notamment, qui ont été exclus du champ de la recherche.

On peut affirmer des cadres et employés qu'ils constituent une nouvelle petite bourgeoisie, très différente des anciennes fractions ; c'est, sans doute, de nos jours, la façon la plus juste de donner une *expression spécifiquement capitaliste* de leur position sociale.

Cependant pour parvenir à une formulation correcte du problème que nous étudions, en dépassant le champ d'une problématique "statique", il faut envisager la mutation des rapports de production intérieurement à l'étape capitaliste, et même, de cette étape vers une autre étape, car ces transformations préfigurent, sans doute, un changement fondamental des rapports de production. N'est-ce pas alors, au-delà du concept de capital lui-même, qu'il faudrait mener l'analyse ?

#### **4 - Une nouvelle contradiction de classe**

La théorie du capital, telle qu'elle est développée par Marx dans *Le Capital*, rend principalement compte de ce qui réunit les deux fractions de ce groupe nouveau polarisé depuis le commencement de cette étude en deux sous-groupes, à travers l'expression "cadres et employés". Il faut pourtant remarquer que la position de l'employé semble se différencier notablement de celle du cadre, et se rapprocher parfois singulièrement de celle du prolétaire — d'où la tentation de scinder la société contemporaine en deux groupes, les "capitalistes" et les cadres d'une part, les employés et les prolétaires d'autre part. Cette tentation suppose implicitement — quelquefois explicitement — que l'on assimile le mode d'exploitation de l'employé à celui du prolétaire. Nous espérons l'avoir démontré, la théorie du capital "réunit" le cadre et l'employé, bien plus qu'elle ne les sépare. Certes, il n'est pas surprenant de constater qu'intérieurement au mode de production capitaliste, cette parcellisation des tâches capitalistes se soit opérée de façon antagonique, mais cette constatation ne nous fournit pas le concept d'un clivage cadre/employé.

Lorsqu'on a fait référence, ci-dessus, à une éventuelle "exploitation" des cadres et employés, on a mentionné deux processus dont le second serait susceptible de rendre compte d'une exploitation d'une fraction du groupe vis-à-vis d'une autre fraction, disons, des cadres vis-à-vis des employés. Travaillant tous à la mise en valeur du capital, et à sa circulation, les cadres et employés se "partagent" la plus-value accrue. Il semble évident que ce partage des avantages acquis n'a aucune raison de s'opérer de façon harmonieuse, non antagonique. Il serait même surprenant, nous l'avons dit, qu'un tel processus puisse naître du franchissement d'une étape nouvelle du mode de production capitaliste. En demeurant fermement attaché au concept de capital, on peut se demander quelle est la part de la plus-value accaparée qui revient à chacun compte tenu de sa participation. C'est une façon de faire une théorie "encore" capitaliste de cette nouvelle contradiction de classe définie, ainsi, comme *une contradiction interne de cette nouvelle petite bourgeoisie*. Les uns reçoivent peut-être plus, les autres moins. L'achat normal de la force de travail à sa valeur, a sans doute pour conséquence de faire que l'ensemble du groupe, et chaque individu en particulier, reçoive moins que sa contribution, mais au sein du groupe lui-même, le partage est âprement discuté et la qualité du travail, son caractère plus ou moins pénible, fatigant, ne sont certainement pas les seuls critères du partage. Le fait que certaines tâches puissent être accomplies par des salariés d'une compétence égale ou inférieure à celle de certains producteurs permet sans aucun doute, de réduire leur rémunération à un minimum. De même que la valeur de la force de travail des producteurs est le résultat de processus historiques, sociaux, de luttes acharnées, la reconnaissance des "valeurs" des forces de travail qualifiées que requiert l'exercice des fonctions capitalistes, est un produit historique, le résultat de luttes, de rapports de force.

Ce "partage" d'une fraction de la plus-value fait songer à cet autre partage qu'on a évoqué à la section I entre le prêteur et le capitaliste actif (profit d'entreprise et intérêt), théoriquement et historiquement premier par rapport à celui dont nous traitons. Marx ne craignait pas d'écrire qu'il n'était soumis à aucune loi si ce n'est celle de la concurrence :

La concurrence ne détermine pas les écarts par rapport à la loi ; bien plus, il n'existe pas de loi sur le partage, hormis

celle dictée par la concurrence, parce qu'il n'existe aucun taux "naturel" de l'intérêt, comme nous le verrons plus loin<sup>5</sup>.

Ce nouveau partage nous semble tout à fait de même nature, il est déterminé par une multitude de facteurs extérieurs.

Les termes de ce rapport de force permettraient à la fraction dominante du groupe nouveau de s'approprier une part supérieure à celle que représenterait sa contribution. Il nous semble cependant que ce mode de raisonnement fournit un habillage capitaliste à une exploitation d'un type nouveau.

Confronté à l'ensemble de ces mutations, que trouve-t-on au-delà du concept de capital? Le phénomène primordial correspond, sans doute, au développement de cette contradiction de classe nouvelle au sein du groupe étudié dans cet ouvrage—contradiction dont la théorie du capital rend mal compte.

L'étude de la position de classe des cadres et employés confronterait ainsi l'analyste à deux antagonismes :

— l'opposition capitaliste/prolétaire, expression de la valeur explicative de la théorie du capital, dont l'analyse se complique du fait des transformations internes du groupe dirigeant. Cette perspective réunit cadres et employés au sein d'une petite bourgeoisie fortement hiérarchisée,

— une opposition d'un type nouveau qui trouve son expression actuelle au sein de ce groupe qui veille au processus d'ensemble du capital.

Cet antagonisme oppose le cadre à l'employé dans leur participation conjointe à la direction des procès de valorisation et de circulation du capital ; il reproduit le signe distinctif de tout antagonisme de classe : la concentration du pouvoir et des initiatives entre les mains d'une minorité. Le rapport cadre/employé apparaîtrait ainsi comme l'expression, propre à l'étape capitaliste, d'un antagonisme nouveau, préfiguration éventuelle d'une société de classe où l'indiscutable primauté de la contradiction précédente pourrait être remise en cause.

---

5. P TII 1120 - S LIII TII 24 - W T25 369.

Étape nouvelle du capitalisme, préfiguration de nouveaux rapports de production, l'ascension sociale des cadres et employés exprime l'une et l'autre :

— le pouvoir économique effectif, ce groupe l'assume de plus en plus — toujours collectivement, chacun demeurant à sa “place” bien entendu — au fur et à mesure qu'il investit l'entreprise, chasse le capitaliste, et que le capital financier lui-même, de même que l'appareil d'Etat sont à leur tour contrôlés par des cadres pour le premier, des bureaucrates pour le second. Disons que les choses sont loin d'être parvenues à ce stade en France de nos jours ;

— au gré de cette transformation, l'“exploitation” confirme sa signification traditionnellement capitaliste, comme prélèvement d'un surtravail à un taux toujours accru, et prend une physionomie nouvelle au sein du groupe lui-même qui préfigure, peut-être, une exploitation d'un type nouveau caractéristique d'une société où l'accaparement du surtravail du producteur direct prendrait une importance décroissante (les tâches productives n'occupant plus qu'une fraction minime de la population, selon un taux d'exploitation qui, de sa valeur exorbitante même, tirerait son inanité).

On peut douter de la capacité de cette nouvelle contradiction à conquérir la position principale. C'en serait alors fait de la nature fondamentalement capitaliste des rapports de production. Adopter cette conclusion reviendrait à affirmer qu'au mode de production capitaliste, pourrait succéder un nouveau mode antagonique, c'est-à-dire, une réalité sociale différente de la société sans classe.

# Annexe I

## Le cas de l'URSS

On ne cherchera pas ici à définir la société soviétique, on se bornera à souligner quelques points qui nous semblent primordiaux :

1. Toute analyse qui voudrait faire de la société soviétique une société fondamentalement capitaliste, ne saurait être menée à bien sans que soit élucidée la question qui fait l'objet de cette étude : la signification du développement du groupe des cadres et employés dans nos sociétés d'un capitalisme moins équivoque. Nous acceptons la notion d'une fonction capitaliste "parcellaire", mais nous refusons celle d'un capitalisme où la domination des classes prendrait une forme totalement désincarnée, un capitalisme sans "volonté capitaliste individuelle ou collective" — quelles qu'en soient les médiations.
2. En ce qui concerne la nature fondamentale des rapports de production, il s'agit de déterminer dans quelle mesure le concept de capital en fonde la problématique.
3. Dans cette perspective, il faut convenir que les transformations opérées en Union soviétique, se laissent analyser d'une façon relativement satisfaisante sur la base de la problématique strictement "capitaliste" élaborée plus haut.

Comme nous l'avons signalé, l'URSS pourrait être présentée comme une société capitaliste parvenue à un stade de développement plus avancé. Les "nouveaux capitalistes", cadres des entreprises et bureaucrates de l'administration, se seraient débarrassés du capitaliste financier et du propriétaire terrien. Lorsque, dans nos sociétés, le capitaliste financier, à travers le système de crédit, "opère" l'égalisation des taux de profit en dirigeant les capitaux vers les sphères les plus avantageuses, l'État planificateur soviétique alloue les capitaux aux différentes branches. Il faudrait

nuancer ici ces affirmations. Dans nos sociétés “traditionnellement” capitalistes, l’intervention de l’État modifie largement les termes de l’égalisation des taux de profit, plus exactement, il marque de son empreinte les conditions de “réalisation” — par opposition à celles d’“accaparement” — de la plus-value sociale. Inversement, en Union soviétique, le regain d’importance accordé aux mécanismes régulateurs du profit redonnerait une dynamique plus expressément capitaliste au partage social de la plus-value.

Il nous semble cependant que les choses soient d’une autre complexité et qu’on ne puisse venir à bout, en théorie, du caractère antagonique de la formation sociale de l’URSS, en ne faisant référence qu’à un capitalisme, fût-il capitalisme d’État.

## Annexe II

### Les services personnels capitalistes

On développera dans cette annexe un résultat présenté très brièvement à la section IV.3 de cette étude, dans le but d'explicitier une présentation trop rapide et de confronter les conclusions auxquelles nous sommes parvenu aux analyses de Marx rapportées en introduction.

En faisant référence à des manuscrits rédigés entre 1861 et 1865, on a évoqué en introduction le problème de la détermination du travail productif comme travail "créateur" de plus-value. On faisait alors référence à des extraits des *Théories de la plus-value* et du chapitre dit "inédit" du *Capital*: "Résultat du procès immédiat de la production". Une difficulté est apparue qui nous a éloigné quelque peu du thème de notre recherche: une prestation de service par un travailleur indépendant: coiffeur, chanteur, professeur, jardinier, etc. est improductive; cependant, la même tâche effectuée pour le compte d'un capitaliste devient productive puisqu'elle permet à ce dernier d'accaparer une plus-value. L'auteur mentionne ce problème pour en reporter l'étude sur le traité des "Salaires" qu'il envisageait d'écrire un jour:

Certains travaux susceptibles d'être consommés uniquement comme services ne peuvent constituer des produits à part, transformables en marchandises autonomes; toutefois, ils peuvent être exploités directement de manière capitaliste. Mais comparés à la masse de la production capitaliste, ces travaux sont quantitativement peu importants. Aussi, convient-il de les écarter ici, pour en remettre l'examen au chapitre sur le travail salarié, sous la rubrique du travail non productif<sup>1</sup>.

---

1. P TII 393 - 10/18 234.

Marx ne peut, cependant, s'empêcher d'aborder cette question difficile. On a utilisé en introduction un extrait concernant une chanteuse. On relève également :

Le même travail, jardinage, couture, peut être exécuté par le même travailleur au service d'un capitaliste industriel ou d'un consommateur direct. Dans les deux cas, il s'agit d'un salarié ou d'un journalier, mais dans le premier cas, c'est un travailleur *productif*, dans le second, un travailleur *improductif*: dans un cas, il produit du capital, et pas dans l'autre. En effet, c'est seulement dans le premier cas que son travail constitue un moment du processus d'autovalorisation du capital<sup>2</sup>.

Ou encore à propos des professeurs :

S'ils ne sont pas des travailleurs productifs par rapport à leurs élèves, ils le sont par rapport à leur patron<sup>3</sup>.

Le problème est donc le suivant : un travail non créateur de plus-value quand il est effectué par un travailleur indépendant devient créateur de plus-value pour un capitaliste individuel ; devient-il créateur de *valeur* et créateur de plus-value pour *l'ensemble* de la société lorsqu'il passe sous le contrôle capitaliste ?

A nos yeux, ces services — productions immatérielles capitalistes — rendus à des *personnes* ne sont jamais créateurs de valeur<sup>4</sup>. A propos des tâches de contrôle de la circulation du capital, Marx le dit très bien, une tâche non créatrice de valeur ne le devient pas miraculeusement parce qu'elle est confiée à un salarié de l'entreprise capitaliste. Dans les manuscrits que nous considérons pour le moment, l'auteur mentionne que la détermination de la valeur de ces services serait difficile :

Dans des conditions de production données, on voit exactement combien il faut de travailleurs pour fabriquer une table, quelle quantité d'un travail déterminé il faut pour produire un objet déterminé. Ce n'est pas le cas quand il s'agit

2. P TII 394 - 10/18 234.

3. P TII 398 - 10/18 239 /.

4. Tout autre est le problème des services prêtés par une entreprise à une autre entreprise, qui peuvent être créateurs de valeur — transports, sous-traitances de certaines tâches productives — ou ne pas l'être — transports (à nouveau), publicité, sous-traitance de tâches de gestion, etc.



de “produits immatériels”. La quantité requise de travail pour obtenir un certain résultat est tout aussi conjecturale que le résultat lui-même<sup>5</sup>.

Comment, dans ces conditions, une tâche non créatrice de valeur permet-elle l'accaparement d'une plus-value ? Pour concevoir ce processus, il faut posséder la théorie de l'égalisation des taux de profit, donc l'idée d'une plus-value réalisée dans un secteur où elle n'a pas été prélevée. Cette théorie nous apprend même qu'une avance qui ne crée pas du tout de plus-value, réalise une plus-value accaparée ailleurs : c'est le cas du secteur commercial qui réalise une plus-value prélevée par le capital industriel. C'est la solution qu'on a retenue à la section IV.3 de cette étude en traitant des partages “ultérieurs” de la plus-value. Pourquoi, dans les manuscrits de 1861-1865, Marx ne clarifie-t-il pas complètement cette difficulté ? (Il ne le fera d'ailleurs jamais). C'est que toute notion d'égalisation des taux de profit est exclue de ces manuscrits, comme le prouve une remarque telle que celle-ci :

Lorsque nous parlons du prix des marchandises, nous supposons que le prix total de la masse de marchandises produite par le capital est égal à la valeur totale de cette masse, donc que le prix de la partie aliquote de chaque marchandise est égale à la partie aliquote de la valeur totale. En général, le prix n'est ici que l'expression monétaire de la valeur. Jusqu'ici nous n'avons pas envisagé des prix qui seraient différents des valeurs<sup>6</sup>.

A lire ces lignes, on saisit à quel point on est ici loin du livre III. Dans une problématique où la plus-value est réalisée par celui qui l'accapare le problème des services personnels capitalistes est absolument insoluble.

Le processus est *comparable* à celui de l'égalisation du taux de profit et de la rémunération du capital commercial, mais s'en différencie cependant. La plus-value réalisée par le capital commercial devient pour la première fois un “revenu” dans l'entreprise commerciale. Celle-ci peut la transmettre en partie, à d'autres agents, à ses employés notamment, cela n'empêche que la création du revenu

---

5. P TII 1665-666 - W T26.1 240.

6. P TII 457.

a été opérée pour la première fois dans l'entreprise elle-même. Le capital industriel n'a pas distribué cette plus-value—n'a pas créé un revenu—pour qu'il soit ensuite réaccaparé; la fraction de la plus-value transférée a été réalisée pour la première fois au sein de l'entreprise commerciale. Le cas du service personnel capitaliste est, à ce titre, très différent: des revenus sont créés, transmis, une avance de capital—le paiement de salaires notamment—permet à certains capitalistes de réaccaparer une fraction de la plus-value, comme le ferait un domestique en vendant son service.

La mobilité du capital aboutit par ailleurs à l'égalisation de ce taux de profit avec le taux du secteur industriel et commercial.

Du point de vue du travailleur productif, il faut considérer qu'il subit un double prélèvement de plus-value: au sein de l'entreprise, une partie seulement de la valeur qu'il a créée lui revient par l'intermédiaire de son salaire; en consommant ces services personnels, il abandonne à nouveau une fraction de son revenu qui devient, pour une part salaire d'un improductif certes, mais également pour une autre part, plus-value pour un autre capitaliste. A l'inverse, l'ensemble du capital fournisseur de services personnels réaccapare une fraction de la plus-value lorsque ses clients vivent de cette plus-value—d'une de ses innombrables retombées. Il s'agit là d'un processus déroutant mais qui prend de nos jours une importance considérable.

## Annexe III

### Les managers de Burnham

Les conclusions d'une analyse marxiste de l'évolution la plus récente du mode de production capitaliste évoquent, dans une certaine mesure, les analyses d'auteurs peu suspects de sympathies vis-à-vis de la théorie marxiste. Ainsi la question des rapports de production modernes a-t-elle été posée par un auteur tel que Burnham.

Quelle est la nature fondamentale de ces rapports de production ? S'agit-il d'une nouvelle étape au sein du mode de production capitaliste ou faut-il se laisser entraîner vers une conception monstrueuse aux yeux du marxiste-léniniste : l'étape capitaliste du développement de la société pourrait déboucher sur un autre mode de production que le Socialisme — la société sans classes ? C'est là l'idée de Burnham qui écrivait dans : "Managerial revolution" :

La théorie de la révolution directoriale prédit que la société capitaliste sera remplacée par la "société directoriale" (...) en fait, la transition entre la société capitaliste et la société directoriale est déjà en train de s'effectuer<sup>1</sup>.

Cette conception est étayée sur une analyse digne d'intérêt. Les marxistes commettraient une double erreur, Burnham traite de ces deux propositions erronées :

La première proposition est formulée par les marxistes (et par d'autres) de la manière suivante : le socialisme est la seule alternative que laisse le capitalisme<sup>2</sup>.

La seconde affirmation est, en effet, la suivante : l'abolition des droits de propriété capitaliste privés des instruments de production, est une condition, une garantie suffisante de

---

1. Traduction française : "L'ère des organisateurs", Calmann-Lévy, p. 32.

2. p. 45.

l'établissement du socialisme, c'est-à-dire une libre société sans classes.

Nous possédons actuellement la preuve historique, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes, que cette affirmation est incorrecte. Le privilège et la domination d'une classe exigent, il est vrai, pour être effectifs, le contrôle des instruments de production ; mais il n'est pas indispensable que ce contrôle s'exerce au moyen de droits de propriété individuels<sup>3</sup>.

De même plus loin<sup>4</sup> :

Lorsque, dans une société, il existe un groupe contrôlant, dans une plus grande mesure que le reste de la société, l'accès aux instruments de production, et doué d'un traitement préférentiel dans la distribution des produits de ces instruments, on peut dire que ce groupe constitue la classe dirigeante de cette société<sup>5</sup>.

Dans son avant-propos de 1946 ("Managerial revolution" a été publié en 1941), Burnham ne craint pas d'écrire : "L'Union soviétique a été la première grande nation à s'engager dans la voie directoriale, et, depuis 1939, elle est celle qui s'est avancé le plus loin".

L'analyse de Burnham est tout à fait différente de la nôtre, voire opposée [*Elle est différente à un point de vue majeur, G.D., 1999*]. Il prend l'exemple d'une firme produisant des automobiles et distingue quatre groupes :

- I. "Les directeurs de la production, les chefs d'atelier et leurs collaborateurs. Il leur incombe d'organiser les matériaux, les

---

3. p. 46.

4. En introduisant la "Managerial revolution" de Burnham, Léon Blum écrit pourtant :

"Le socialisme admet sans la moindre difficulté et sans la moindre réticence que la conduite d'une production planifiée selon la technique moderne exige une élite de "directeurs". Pour que nous nous installions en terrain socialiste, il faut et il suffit que le recrutement de l'élite directoriale soit soustrait à tout espèce de favoritisme, de népotisme ou exclusivisme, que les règles de transmission ne soient pas faussées ni par l'hérédité, ni par la cooptation, en un mot, que la sélection se fasse pour chaque poste et dans chaque génération, sur la seule équité du mérite personnel et de l'utilité sociale." (Calmann-Lévy, p. XIX).

5. p. 65.

outils, les machines, les bâtiments de l'usine, l'équipement, le travail, de façon à sortir des automobiles. Ce sont eux que j'appelle les directeurs." (p. 9).

- II. "Certains individus, parmi lesquels se trouvent actuellement, aux États-Unis, les plus élevés en grade et les mieux payés des employés des compagnies, ont pour fonction d'assurer à l'affaire des bénéfices ; ... Ces fonctions sont également qualifiées de directoriales, bien qu'elles ne présentent aucun rapport nécessaire avec celle des directeurs définis au paragraphe précédent... J'appellerai les individus chargés de cette besogne financière les "administrateurs financiers" ou plus simplement les "administrateurs" réservant le terme "directeur" pour ceux de la première catégorie."
- III. "Certains individus... ont une tâche différente de celle des deux autres groupes. Ils ne s'occupent directement ni de la technique de fabrication, ni des bénéfices de cette compagnie en particulier. Par l'intermédiaire des "holdings" qui amalgament des directions, des banques et autres mécanismes, ils s'intéressent aux aspects financiers non seulement de la compagnie en question, mais à beaucoup d'autres et à de nombreuses opérations commerciales... Je dénommerai ce troisième groupe les "financiers-capitalistes"."
- IV. Les actionnaires—qui sont totalement passifs.

Les directeurs sont donc des *techniciens*, Burnham se débarrasse allègrement des trois derniers groupes qu'il considère comme parasitaires :

Pratiquement, si le profit, au sens capitaliste, doit être supprimé, les fonctions techniquement nécessaires du groupe II (administrateurs-financiers) deviennent une partie des fonctions directoriales du groupe I, du moment que la direction s'étend à toute ou presque toute l'industrie. C'est-à-dire que la direction pourrait absorber toutes les fonctions techniquement nécessaires des administrateurs.

Toujours du point de vue strictement technique, les autres fonctions du groupe II, celles qui visent au profit, et toutes les fonctions du groupe III et IV sont absolument superflues (qu'elles soient ou non désirables à d'autres égards) pour le travail de la production. En ce qui la concerne, les

financiers-capitalistes et les actionnaires sont inutiles, et les administrateurs du groupe II, dépouillés de beaucoup de leurs fonctions actuelles, peuvent être incorporés au groupe I.

Cette simplification est non seulement concevable : elle a déjà été presque entièrement accomplie en Russie ; on s'en approche de plus en plus en Allemagne et elle est déjà en voie d'exécution dans tous les autres pays. Aux États-Unis, c'est précisément de cette façon que sont organisées les entreprises d'État<sup>6</sup>.

L'évolution que connaissent depuis la deuxième guerre mondiale les pays capitalistes développés, démonte complètement cette argumentation. Burnham semble ébloui par la complexification permanente des procédés techniques de production. Il en déduit un transfert de pouvoir vers le "coordinateur" technique. Dans la conduite de l'entreprise, la mise en œuvre d'un procédé technique n'est véritablement hasardeuse, délicate, qu'en fonction d'un environnement non technique qui réfléchit la réalité capitaliste de nos sociétés. Aux postes de responsabilité se trouve souvent un ingénieur — car une connaissance technique est ici nécessaire — mais au-delà d'un certain niveau hiérarchique, cet individu est confronté aux aléas du marché, aux exigences du financier, aux tensions humaines etc.

Cette interprétation insidieuse n'est pas totalement absente d'analyses moins polémiques.

Hilferding souligne d'une manière remarquable la croissance des nouvelles classes intermédiaires, mais d'une façon très ambiguë, il en voit la cause dans la mécanisation. Seul subsiste *le surveillant de la machine* :

Tout autre est la position qu'adoptent ces couches qu'on a pris l'habitude ces derniers temps d'appeler "la nouvelle classe moyenne". Il s'agit des employés du commerce et de l'industrie dont le nombre s'est considérablement accru par suite du développement de la grande entreprise et qui deviennent les véritables dirigeants de la production. C'est une couche sociale dont l'accroissement dépasse même celui du prolétariat. Le progrès vers une plus haute composition organique du capital entraîne une diminution relative, et même dans certains cas, absolue, du nombre des ouvriers. Il

---

6. p. 94.

n'en est pas de même du personnel technique, qui augmente au contraire avec les dimensions de l'entreprise, quoique pas dans la même proportion. Car progrès dans la composition organique du capital signifie progrès du travail automatique, changement et complexité de la machinerie. L'introduction de nouvelles machines rend le travail humain superflu, mais non la surveillance du technicien. C'est pourquoi l'extension de la grande entreprise capitaliste mécanisée est d'un intérêt vital pour les techniciens de toutes catégories et des employés de l'industrie, les partisans les plus enthousiastes du capitalisme<sup>7</sup>.

Dans la fonction du cadre et de l'employé, Hilferding, comme Burnham, ne voit en fait que la participation au travail productif, et, curieusement, ne parle pas d'un ouvrier particulièrement qualifié, mais d'un employé partisan acharné du capitalisme.

L'ascension du corps des cadres et employés est métamorphosée par Burnham en une prise du pouvoir de l'ingénieur — comme travailleur productif. Burnham ne saisit en aucun cas comment l'évolution du mode de production capitaliste est porteuse historiquement de la consécration de la fonction de gestionnaire. Seule la complexité technique croissante du procès de travail retient son attention. *Sa théorie entérine cependant l'ascension — phénoménalement évidente — d'un groupe nouveau.* Elle débouche très hâtivement sur la conclusion de sa prise du pouvoir.

---

7. "Le capitalisme financier", Éditions de Minuit, p. 467.





## Table des matières

Introduction .....	3
Rappels théoriques .....	9
<i>Le concept de capital</i> .....	9
<i>Le concept de travail productif</i> .....	17
Section I: Avance de capital et fonctions capitalistes .....	25
<i>Le capital de prêt</i> .....	26
<i>La fonction capitaliste et ses deux dimensions</i> .....	27
<i>La généralisation de la distinction entre l'avance et la fonction</i> .....	29
<i>L'avance comme un processus collectif</i> .....	32
<i>L'opération collective des fonctions capitalistes</i> .....	34
<i>La disparition du capitaliste</i> .....	37
Section II: Les fonctions de la circulation .....	39
<i>La nature des tâches et le rôle des cadres et employés</i> .....	39
<i>La théorie des "frais de circulation"</i> .....	41
<i>L'exemple de l'achat et de la vente</i> .....	44
<i>L'exemple de la comptabilité</i> .....	47
Section III: Les fonctions de la valorisation .....	51
<i>Les deux aspects du contrôle de la valorisation</i> .....	51
<i>L'ambiguïté de la personnalité du capitaliste</i> .....	55
<i>La spécialisation des tâches au sein du corps des cadres et employés</i> .....	65

Section IV : Les revenus des cadres et employés. Le partage de la plus-value .....	69
<i>Le salaire forme la valeur de la force de travail</i> .....	69
<i>Capital variable et salaire des cadres et employés</i> .....	75
<i>Le partage de la plus-value</i> .....	79
Section V : Unité de l'évolution .....	87
<i>La problématique des mutations</i> .....	87
<i>L'importance croissante du souci "gestionnaire"</i> .....	91
<i>La réduction des "distributions" de plus-value à un minimum</i> .....	92
<i>L'unité des autres éléments de la mutation</i> .....	93
<i>Une nouvelle forme de l'évolution</i> .....	96
Section VI : Les conséquences idéologiques de l'évolution .....	97
<i>Les métamorphoses d'une contradiction de classe</i> .....	97
<i>Un nouveau concept de capital et une nouvelle représentation du capitaliste</i> .....	100
<i>L'Économie "vulgaire" et l'apologétique</i> .....	102
Conclusion .....	105
<i>Levée ou spécification de l'ambiguïté</i> .....	105
<i>Le "valet du capitaliste" : Deux concepts d'une exploitation des cadres et employés</i> .....	107
<i>Le "substitut du capitaliste" : Une nouvelle petite bourgeoisie ?</i> .....	111
<i>Une nouvelle contradiction de classe</i> .....	113
Annexe I : Le cas de l'URSS .....	117
Annexe II : Les services personnels capitalistes .....	119
Annexe III : Les managers de Burnham .....	123